



HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,
TROISIÉME DECADE.

TOME III.

HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,

CONTENANT

L'Hiſtoire de la ſeconde Guerre Punique;

Traduite en François par M. GUERIN,
ancien Profeſſeur d'Eloquence dans l'Univerſité de Paris.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

M. DCC. LXIX.



HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

Silanus, Lieutenant de Scipion, & L. Scipion son frere, ont d'heureux succès en Espagne contre les Cathaginois. Le Proconsul Sulpicius uni avec le Roi Attalus en faveur des Etoliens, réussit contre Philippe, Roi de Macédoine. On accorde aux Consuls M. Livius & Claude Néron, vainqueurs d'Asdrubal, un triomphe, qui fait d'autant plus d'honneur au dernier, qu'il y paroissoit moins distingué que son collegue. Le feu prend au Temple de Vesta, par la négligence d'une vestale, qui

est punie du fouet. Pub. Scipion chasse entiérement les Carthaginois de l'Espagne, après leur avoir fait la guerre cinq ans dans cette Province. Le même passe en Afrique, où il fait alliance avec Syphax, malgré les sollicitations d'Asdrubal, fils de Gisgon, qui se trouva avec lui à la Cour de ce Prince. Il donne à Carthage la neuve, le spectacle d'un combat, en l'honneur de son pere & de son oncle, & n'y admet que des personnes de condition, au lieu de gladiateurs. Les habitants d'Astrapa se tuent, eux, leurs femmes & leurs enfants, avant que leur ville tombe sous la puissance des Romains. Scipion appaise & punit une sédition qui s'étoit élevée dans les troupes à l'occasion de sa maladie, & soumet les nations rébelles de l'Espagne. Il fait amitié avec Massinissa, puis avec ceux de Cadis, après avoir chassé Magon de leur pays. De retour à Rome, il obtient le Consulat, & ensuite la province d'Afrique, malgré l'opposition de Fabius. Magon, fils d'Amilcar, passe en Italie.

QUOIQUE le passage d'Asdrubal semblât avoir soulagé les Romains dans l'Espagne, à proportion qu'il les avoit chargés dans l'Italie, il ne laissa pas de se renouveller aussi-tôt dans la premiere une guerre aussi forte que la précédente. Voici quelle étoit alors dans cette province la situation des Romains & des Carthaginois. Asdrubal, fils de Gisgon, s'étoit retiré dans le fond de l'Espagne, sur les bords de l'océan, jusques au détroit. Les côtes de notre mer, & toute la partie orientale de la province, étoient occupées par les troupes de Scipion, & soumises à la domination des Romains. Mais Hannon, qui étoit venu d'Afrique avec une nouvelle armée, pour succéder à Asdrubal, fils d'Amilcar, s'étant joint avec Magon, entra dans la Celtibérie, qui est entre les deux mers, où il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée. Ce qui obligea Scipion d'envoyer contre lui M. Silanus avec dix mille hommes d'infanterie, & cinq cents cavaliers. Silanus fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins & les

Affaires d'Espagne.

Silanus envoyé par Scipion contre les ennemis.

défilés qu'il lui fallût souvent passer, dans un pays qui est presque par tout couvert de bois, que conduit par quelques transfuges Celtibériens, il se trouva à la vue des ennemis, avant qu'ils eussent appris le bruit de sa marche, bien loin qu'on eût eu le temps de leur envoyer des courriers pour les en avertir. Il n'étoit plus qu'à dix mille pas des Carthaginois, lorsqu'il apprit des mêmes déserteurs, qu'il y avoit assez près du chemin par où il devoit passer, deux armées ennemies : l'une sur la gauche, composée de neuf mille Celtibériens nouvellement levés, qui, comme des barbares & des apprentifs, n'observoient presqu'aucune discipline, & vivoient dans la sécurité que leur donnoit leur pays natal, où ils étoient occupés; l'autre sur la droite, toute de Carthaginois aguerris, qui faisoient exactement la garde, & prenoient toutes les précautions nécessaires pour n'être point surpris. Silanus croyant qu'il étoit à propos d'attaquer les Celtibériens les premiers, ordonna aux siens de prendre le plus qu'ils pourroient sur la gauche, évitant de se faire voir aux gardes avancées des Carthaginois; & après avoir envoyé des

gens devant, pour reconnoître les lieux, il marcha le plus promptement qu'il pût vers les ennemis.

Il n'en étoit qu'à trois milles, qu'aucun d'eux ne s'étoit encore apperçu de rien. C'étoit un pays de montagnes, tout couvert de broſſailles, & rempli de cavités. Là il fit faire halte à ſes ſoldats dans un vallon creux, où il leur ordonna de prendre de la nourriture. Pendant ce temps-là, ſes coureurs revinrent, & lui confirmerent le rapport des transfuges. Alors les Romains ayant mis leurs bagages en ſûreté au milieu de cette vallée, prennent leurs armes, & marchent contre l'ennemi, rangés en bataille. Ils n'en étoient plus qu'à mille pas, que les Celtibériens les virent enfin, & commencerent à s'ébranler, mais avec beaucoup de conſternation & de déſordre. Magon, aux premiers cris qu'il entendit, accourut au plus vîte de l'autre camp. Il y avoit parmi les Celtibériens quatre mille ſoldats armés de boucliers, & deux cents cavaliers : il plaça cette légion, qui étoit la force & l'élite de ſes troupes, aux premiers rangs, & mit au corps de bataille le reſte, qui conſiſtoit en ſoldats légérement armés. A peine

étoient ils ſortis du vallon en cet ordre, que les Romains lancerent leurs traits contre eux. Les Eſpagnols ſe baiſſerent à cette décharge, puis ſe leverent pour en faire une à leur tour ſur les Romains, qui la reçurent en ſe ſerrant à leur ordinaire, & tenant leurs boucliers joints enſemble. Après ce prélude, ils s'avancerent des deux côtés, & commencerent à ſe battre l'épée à la main, & de près. Mais l'inégalité des lieux rendoit inutile l'agilité des Celtibériens, qui étoient dans l'uſage de courir d'un lieu à un autre pendant la mêlée; au lieu qu'elle étoit avantageuſe aux Romains, accoutumés à combattre de pied ferme, & ſans quitter leur poſte : ſi ce n'eſt qu'étant extrêmement reſſerrés dans un terrein raboteux & rempli de buiſſons, ils ne pouvoient garder leurs rangs, & étoient obligés de ſe battre un à un, ou deux à deux, comme ils ſe rencontroient : & la même raiſon qui empêchoit les ennemis de fuir, les préſentoit aux coups des Romains, qui les égorgeoient comme des victimes. Après qu'ils eurent tué tous les Celtibériens qui portoient des boucliers, ils fondirent ſur les ſoldats légérement

armés, & fur les Carthaginois qui étoient venus de l'autre camp à leur fecours, & après les avoir enfoncés, ils les taillerent en pieces avec la même facilité. Deux mille piétons au plus, avec toute la cavalerie, prirent la fuite à l'exemple de Magon, prefque avant de fe mettre en défenfe. Hannon, l'autre Général, fut pris tout en vie avec ceux qui étoient arrivés les derniers, & avoient trouvé leurs compagnons défaits. Prefque toute la cavalerie, & ce qu'il y avoit de vieilles bandes dans l'infanterie, fuivit Magon dans fa fuite; & en dix jours de marche, alla fe ranger fous les drapeaux d'Afdrubal, dans la province de Cadis. Mais les Celtibériens, nouvelles milices, fe difperferent dans les forêts prochaines, & de là regagnerent leurs maifons. Par cette victoire remportée fort à propos, Silanus étouffa des mouvements qui n'étoient pas fort confidérables dans leur naiffance, mais qui pouvoient être la fource d'une guerre très dangereufe, fi les Carthaginois, après avoir foulevé les Celtibériens, avoient eu le temps de faire auffi prendre les armes aux nations voifines. C'eft pourquoi Scipion

Silanus défait deux corps d'ennemis coup fur coup & fait prifonnier Hannon, l'un des chefs.

lui donna tous les éloges que sa diligence & sa valeur méritoient : & pour ne point tromper lui-même l'espérance que cet heureux succès lui donnoit de terminer bien-tôt la guerre, il partit aussi-tôt pour aller chercher aux extrêmités de l'Espagne Asdrubal, le seul ennemi qui leur restoit. Il étoit alors campé dans la Bétique, pour contenir dans le parti des Carthaginois les peuples de cette contrée qui étoient leurs alliés. Mais ayant appris le dessein de Scipion, il décampa avec une précipitation qui ressembloit plus à une fuite qu'à une retraite, & se réfugia sur les bords de l'océan, du côté de Cadis. Et comme il étoit persuadé que tant qu'il tiendroit ses troupes réunies en un seul corps, il seroit exposé aux attaques des ennemis, avant de passer le détroit, il distribua ses soldats en différentes villes, dont les murailles défendroient leurs personnes, comme leurs armes en défendroient les murailles.

Scipion va dans la Bétique chercher Asdrubal.

Scipion voyant la guerre divisée, pour ainsi dire, en différentes parcelles, & jugeant que toutes les villes où les ennemis s'étoient renfermés, lui couteroient plus de temps que de peine

à prendre, résolut de retourner sur ses pas. Mais pour ne pas laisser absolument ce pays à la discrétion des Carthaginois, il envoya son frere L. Scipion, avec dix mille hommes d'infanterie & mille cavaliers, pour assiéger la ville la plus opulente de cette contrée, que les barbares nomment Oringis, située sur les confins des Melesses, dans un terrein très fertile, & où l'on trouve même des mines d'argent. Asdrubal s'en servoit comme d'un fort, d'où il faisoit des incursions sur les peuples qui étoient plus avancés dans les terres. Scipion s'étant campé assez près de la ville, avant d'investir les murailles, envoya des gens qu'il chargea de s'aboucher avec les habitants, & de leur faire entendre qu'il étoit de leur intérêt, d'éprouver la bonté des Romains plutôt que leurs armes. Mais voyant qu'ils prenoient le parti de se défendre, il entoura la ville d'un fossé & d'un double retranchement, & partagea son armée en trois corps, dont l'un devoit toujours continuer l'attaque, tandis que les deux autres se tiendroient en repos. Les premiers qui se présenterent eurent un rude combat à soutenir contre les assiégés, qui, les

Il en sort, & y laisse son frere Lucius, avec dix mille hommes.

accablant de traits, ne leur donnoient pas la liberté d'avancer, ni de poser leurs échelles contre la muraille. De ceux mêmes qui étoient venus à bout, avec bien de la peine, de s'élever à une certaine hauteur, les uns étoient renversés avec des fourches faites à dessein; les autres se voyoient exposés au péril d'être enlevés dans la ville, avec des mains de fer ou des crampons, dont on les accrochoit de haut en bas. Scipion s'apperçut bien que le petit nombre de ceux qu'il employoit à attaquer, rendroit les forces des assiégés égales aux siennes, & même supérieures, en ce qu'ils combattoient du haut de leurs murailles; c'est pourquoi il fit retirer le corps de ses troupes qui avoit travaillé, & ordonna aux deux autres de prendre sa place, & d'attaquer ensemble la ville. Ce changement jetta tant d'épouvante parmi les assiégés, déja las pour avoir combattu contre la premiere troupe, qu'ils abandonnerent sur le champ leurs murailles; & que la garnison Carthaginoise, craignant d'être trahie par les habitants, se ramassa en un seul lieu. En effet, ceux de la Ville appréhendant que, si l'ennemi les prenoit d'as-

faut, il n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient sous la main, sans distinction, ou d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent tout d'un coup leurs portes, & se jetterent en foule hors des murailles, tenant leurs boucliers devant eux, pour parer les traits qu'on pourroit leur lancer de loin; mais montrant leurs bras désarmés, pour prouver aux Romains qu'ils ne vouloient faire aucun usage de leurs armes. On ne sçait pas si la distance empêcha les Romains de voir ce geste & cette posture des Espagnols, ou s'ils craignirent quelque tromperie de leur part; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se jetterent sur eux comme sur des ennemis déclarés, & les taillerent en pieces, comme des gens qui seroient venus à leur rencontre pour les combattre. Ils entrerent aussi-tôt par la même porte, tandis qu'on rompoit les autres à coups de haches, & à mesure que les cavaliers entroient ils alloient au plus vîte s'emparer de la place publique, soutenus d'une troupe de Triariens, à qui Scipion avoit ordonné de se joindre à eux. Les légions se mirent à courir dans les autres parties de la ville, ne tuant & ne pillant que ceux qui, les armes à la

L. Scipion prend la ville d'Oringis, la plus forte & la plus opulente de ce canton.

main, se mettoient en devoir de se défendre. Tous les Carthaginois furent chargés de chaînes, aussi-bien que trois cents des habitants, qui avoient fermé la porte aux Romains. On rendit aux autres leur ville, leurs biens & la liberté. Il y eut à la prise de cette ville autour de deux mille ennemis de tués. Les Romains n'en perdirent pas plus de quatre-vingt-dix.

Cette conquête donna beaucoup de joie à Lucius Scipion & aux siens, & ne leur fit pas moins d'honneur, lorsqu'ils allerent rejoindre leur Général & son armée, avec cet éclat & cette pompe qui accompagne la victoire, faisant marcher devant eux une foule de prisonniers qu'ils avoient faits à cette expédition. P. Scipion donna à son frere toutes les louanges qu'il méritoit, parlant dans les termes les plus honorables de la prise d'Oringis, dont il égaloit la gloire à celle qu'il avoit acquise lui-même, en se rendant maître de Carthagene. Mais comme l'hyver approchoit, & qu'il ne lui restoit pas assez de temps pour tenter Cadis, ou pour aller attaquer les diverses parties de l'Armée d'Asdrubal dispersée par la province, il repassa avec toutes ses

troupes dans l'Eſpagne citérieure ; & ayant mis ſes légions en quartiers d'hyver, & fait partir ſon frere pour Rome, avec Hannon & les plus conſidérables des Carthaginois, il s'en alla lui-même à Tarragone. Cette même année la flotte Romaine commandée par le proconſul Marcus Valerius Levinus, paſſa de Sicile en Afrique, & fit d'horribles ravages ſur les confins du territoire de Carthage, & autour des murailles même d'Utique. Comme elle s'en retournoit en Sicile, elle rencontra celle des Carthaginois, compoſée de ſoixante-dix vaiſſeaux longs. Elle l'attaqua, & lui prit dix-ſept galeres, & en coula quatre à fond. Tout le reſte fut mis en déroute. Le général Romain ayant vaincu les ennemis par terre & par mer, s'en retourna à Lilibée, avec un butin conſidérable de toute eſpece, & comme il ne paroiſſoit plus de vaiſſeaux ennemis ſur toute cette mer, on fit paſſer à Rome des convois de bleds très abondants.

La flotte Romaine, après avoir ravagé l'Afrique, bat celle des Carthaginois, prend, coule à fond, ou met en fuite tous ſes vaiſſeaux.

Au commencement de la campagne où ſe paſſerent les événements que je viens d'expoſer, le Proconſul P. Sulpicius, & le Roi Attalus ayant, comme j'ai dit, paſſé l'hyver à Egine,

fortirent de cette iſle; & ayant joint leurs deux flottes, dont la Romaine étoit compoſée de vingt-cinq galeres cinq rangs, & la Royale de trente-cinq, ils paſſerent encore dans celle de Lemnos. Philippe, de ſon côté, pour être en état de faire tête aux ennemis, ſoit qu'il fallût les aller chercher par mer, ou les combattre ſur terre, s'en alla à Démetriade, du côté de la mer, & ordonna à ſon armée de s'aſſembler à Lariſſe. Au bruit de ſa marche, les députés des Alliés ſe rendirent de toutes parts à Démetriade. Car les Etoliens fiers de l'alliance des Romains & de l'arrivée d'Attalus, marchoient la tête levée, ravageoient les terres des peuples voiſins, & ſe faiſoient craindre, non-ſeulement aux Arcananiens, aux Béotiens, & à ceux qui habitent l'Eubée; mais aux Achéens mêmes, effrayés d'ailleurs par les troupes de Machanidas, tyran de Lacédemone, qui étoit campé aſſez près d'Argos. Tous ces peuples enſemble demandoient à Philippe du ſecours contre les périls dont leurs villes étoient menacées, tant du côté de la terre que de la mer. Mais ce Prince recevoit de ſes Etats des nouvelles qui ne lui don-

noient gueres moins d'inquiétude. Il apprenoit que Scerdileus & Pleuratus remuoient, & que les Mediens, nation Thrace, se disposoient à attaquer les frontieres de la Macédoine, dès qu'ils verroient le Roi occupé à quelque guerre étrangere. D'un autre côté, les Béotiens, & les autres peuples qui habitent au fond de la Grece, publioient que les Etoliens avoient fermé d'un fossé & d'un bon retranchement, le passage étroit des Thermopyles, pour empêcher Philippe d'aller défendre les villes de ses alliés. Le capitaine le plus indolent auroit pû être tiré de son assoupissement, par le bruit de tant d'ennemis qui le menaçoient de tous côtés. Aussi Philippe, qui étoit très actif & très vigilant, ne s'endormit il pas; mais renvoyant ces députés, avec promesse de les secourir tous, selon que les lieux & les temps le demanderoient, il crut que le plus pressé étoit de faire marcher les troupes au secours de * Peparethe, où Attalus étoit passé de Lemnos avec sa flotte, & ravageoit tout le pays jusqu'aux portes de la Ville. Il envoya donc deux

Philippe va défendre ses alliés.

* Isle & ville du même nom, aujourd'hui Piperi, selon quelques-uns.

de ses Lieutenants ; savoir Polyphante dans la Béotie, avec un petit corps de troupes ; & Menippus à Chalcis, avec mille soldats armés de boucliers, ausquels il joignit cinq cents Agriens, afin qu'ils fussent en état de garder toutes les parties de l'isle. Pour lui, il partit pour Scotuse, où il fit aussi conduire l'armée des Macédoniens, qui étoit à Larisse. Ce fut là qu'il apprit que les Etoliens devoient tenir leur assemblée à Héraclée, & que le Roi Attalus devoit s'y trouver, pour délibérer avec ses Alliés sur le parti qu'ils devoient prendre. Cette nouvelle l'engagea à marcher à grandes journées vers Héraclée, pour surprendre cette assemblée, ou la dissiper. Mais il arriva trop tard, ceux dont elle étoit composée s'étant déja retirés. Cependant, pour ne pas perdre tout-à-fait ses pas, il ravagea les moissons qui étoient presque dans leur maturité, sur tout autour du golphe des Enians, & ramena ses troupes à Scotuse, où il les laissa, & s'en alla à Démetriade, ne menant avec lui que la compagnie de ses gardes. Et pour être en état de faire face aux ennemis par-tout où ils agissoient, il envoya dans la Phocide,

dans les isles d'Eubée & de Peparethe, des gens à qui il ordonna de se poster sur les lieux les plus élevés, & de lui faire connoître tous les mouvements des ennemis, en allumant des feux qu'on pût appercevoir dans le moment de dessus le mont Tisée, sur le sommet duquel il alloit lui-même établir une sentinelle. Le Général Romain & le Roi Attalus allerent de Peparethe à Nicée, & de là dans l'isle d'Eubée, avec leur flotte, à dessein d'assieger Orée, la premiere des villes de cette isle qu'on trouve sur la gauche, en allant du golphe de Demetriade à Chalcis & vers l'Euripe. Attalus & Sulpicius étoient convenus, que les Romains attaqueroient cette isle par mer, pendant que les troupes du Roi l'attaqueroient par terre.

Ils donnerent le premier assaut quatre jours après que la flotte fut arrivée. Ils avoient employé cet intervalle à des entrevûes secrettes avec Plator, à qui Philippe avoit confié la garde de cette ville. Il y avoit deux citadelles, l'une sur la mer, & l'autre dans le cœur de la ville même. On va de cette derniere jusqu'à la mer, par un chemin souterrain, fermé par une

tour à cinq étages, qui servoit de ce côté-là d'un excellent rempart. Ce fut là que s'engagea d'abord un combat très-opiniâtre; parceque les vaisseaux avoient apporté toutes les machines dont on avoit besoin pour l'attaquer, & que la tour étoit munie de tous les traits qui étoient nécessaires pour la défendre. Dans le temps que ce combat attiroit les yeux & l'attention de tout le monde, Plator ouvrit aux Romains la porte de la citadelle qui donnoit sur la mer; & en un moment, ils se rendirent maîtres de cette place. Les habitants, obligés de l'abandonner, se retirerent dans l'autre qui étoit au milieu de la ville. Mais ils y trouverent des gens qui leur en fermerent aussi la porte; en sorte que se trouvant dans le milieu sans défense, ils sont pris ou tués au gré du vainqueur. La garnison Macédonienne se rassembla au pié du mur de la citadelle, où elle se tenoit, sans prendre ouvertement la fuite, ni combattre avec trop d'opiniâtreté. Plator ayant obtenu de Sulpicius, qu'il lui accordât la vie & la liberté, l'embarqua sur des vaisseaux, qui la porterent à Demetrie, dans la Phtiotide. Pour lui, il se retira auprès d'Attalus.

Sulpicius prend la ville d'Orée; mais est obligé de lever le siege de Chalcis.

Sulpicius fier de la prise d'Orée, qui lui avoit si peu couté, conduisit aussitôt à Chalcis sa flotte victorieuse. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Les eaux qui viennent de la pleine mer vers la ville étant tout d'un coup resserrées, présentent de loin l'apparence de deux ports, qui ont chacun leur embouchure : mais il seroit difficile de trouver une rade aussi dangereuse pour les vaisseaux. Car de dessus les hautes montagnes qui sont sur l'un & l'autre côté de la terre, les vents se rabbattent tout d'un coup, avec une furie épouvantable, sur ce détroit, qui n'est pas sujet sept fois par jour, & à certaines heures marquées, au flux & au reflux, comme on le dit. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que les eaux qu'il renferme, suivant les impressions du vent, sont poussées au hazard, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours avec une extrême violence, & ressemblent quelquefois à un torrent impétueux, qui se précipite par bonds du haut d'une montagne escarpée. Ainsi la flotte se trouvant dans un port si orageux ; la ville étant fermée d'un côté par la mer, & de l'autre par des remparts inaccessibles, défen-

due d'ailleurs par une garnison, dont les soldats étoient aussi braves & les chefs aussi incorruptibles, que ceux d'Orée avoient été lâches & infideles, on ne doit pas s'étonner qu'il ait échoué dans une entreprise qu'il avoit formée avec un peu trop de legereté. Il fit au moins paroître sa prudence, en ce qu'il l'abandonna sur-le-champ, dès qu'il en eut reconnu les difficultés, & que, pour n'y pas perdre de temps davantage, il s'en alla avec sa flotte à Cynos, dans la Locride, ville qui sert de marché aux Opontiens, & qui est située à mille pas de la mer.

On avoit à la vérité allumé des feux à Orée, pour avertir Philippe du danger où étoit la ville : mais, par la fraude de Plator, le signal ayant été donné trop tard, ce Prince, qui d'ailleurs étoit inférieur aux ennemis par mer, ne put arriver dans l'isle avec sa flotte assez à temps pour empêcher sa prise : au lieu qu'ayant reçu de Chalcis le même signal, il partit sur-le-champ pour l'aller secourir, & arriva fort à propos. Car quoique Calchis soit une ville de la même isle, cependant elle en est séparée par un bras de mer. Philippe étant donc allé de Demetriade à

Scotuſe, en partit dès la troiſieme veille; & après avoir chaſſé les Etoliens qui gardoient le paſſage des Thermopyles, il ne ceſſa point de pourſuivre les ennemis, qu'il ne les eût obligés de ſe jetter dans Heraclée. Alors il fit de ſuite, en un ſeul jour, plus de ſoixante milles, & ſe rendit à Elatie, dans la Phocide. Le même jour, Attalus prit la ville d'Oponte, & la pilla. Sulpicius lui en avoit accordé le butin, à lui & aux ſiens, pour mettre une ſorte d'égalité entr'eux & les Romains, qui, quelques jours auparavant, avoient profité ſeuls des dépouilles d'Orée. Lorſque la flotte des Romains ſe fut retirée à Cynos, Attalus, qui n'étoit pas informé de l'arrivée de Philippe, s'amuſoit à tirer des ſommes d'argent des principaux d'Oponte. Cependant le Roi de Macédoine avoit fait une telle diligence, qu'il l'auroit infailliblement opprimé, ſi quelques Crétois, qui, par hazard, étoient allés au fourage aſſez loin de la ville, n'euſſent apperçu l'armée de Philippe, & ne lui en euſſent donné avis. Tout ce que put faire Attalus, fut de regagner la mer & ſes vaiſſeaux, en s'enfuyant avec les ſiens, ſans armes, &

Attalus eſt preſque opprimé par Philippe, pen-

dant qu'il pille la ville d'Oponte, qu'il a prise.

avec beaucoup de précipitation & de désordre. Philippe arriva au bord de la mer dans le temps qu'ils le quittoient: & de dessus la terre même, donna de furieuses allarmes aux nautonniers & aux soldats, qui, avec tous leurs efforts, eurent encore assez de peine à lui échapper. Il retourna de-là à Oponte, accusant les Dieux & les hommes, qui lui avoient arraché une proie si considérable dans le temps qu'elle étoit sous ses yeux, & qu'il l'avoit presque entre ses mains. Il s'emporta même contre les Opontiens avec beaucoup d'aigreur, leur reprochant de s'être rendus volontairement, dès qu'ils avoient vû l'ennemi à leurs portes, au lieu de se défendre jusqu'à son arrivée, comme ils le pouvoient. Ayant reglé les affaires d'Oponte, il s'en alla à Toron. Pour Attalus, il se retira d'abord à Orée. Mais ayant appris que Prusias, Roi de Bithynie, étoit entré sur ses terres, il laissa là la guerre des Romains & des Etoliens, & repassa en Asie pour aller défendre son pays. Sulpicius, de son côté, reprit la route d'Egine, d'où il étoit parti au commencement du printemps. Philippe prit Toron aussi aisément qu'Attalus avoit pris Oponte,

Cette ville étoit alors habitée par des Thébains de la Phtiotide, que Philippe avoit chassés de leur patrie, après s'en être rendu maître, pendant la premiere guerre qu'il avoit faite dans la Grece. Les Etoliens, à qui ces exilés avoient eu recours, leur avoient permis de s'établir à Toron, qui avoit été ravagée & abandonnée de ses habitants dans la même guerre Philippe, après la prise de Toron, passa dans la Doride, où il prit Tritonon & Drymes, petites villes presqu'inconnues. Il vint de là à Elatie, où il avoit ordonné aux Ambassadeurs de Ptolomée & des Rhodiens de l'attendre. Et là, comme on déliberoit des moyens de terminer la guerre, (car ces mêmes Ambassadeurs s'étoient trouvés tout récemment à l'assemblée des Romains & des Etoliens, tenue à Héraclée) on apprit que Machanidas avoit entrepris d'attaquer les Eléens pendant la solemnité des Jeux Olympiques, dont ils faisoient les préparatifs. Philippe croyant qu'il étoit à propos de le prévenir, congédia les Ambassadeurs, après leur avoir répondu avec beaucoup de politesse & de retenue, » que ce n'é- » toit point lui qui avoit été l'auteur

» de la guerre, & qu'il ne mettroit » point d'obſtacle à la paix, pourvû » qu'on la voulût faire à des condi- » tions juſtes & raiſonnables«. Enſuite étant parti avec des troupes leſtes, & dégagées de tout embarras, il paſſa par la Béotie, vint à Megare, puis à Corinthe, où il prit des proviſions. De là il s'en alla à Phlionte & à Phenée. Il étoit déja arrivé à Herée, lorſqu'il apprit que Machanidas, effrayé du bruit de ſa marche, étoit retourné à Lacédemone. Ce qui l'obligea de tourner du côté d'Egie, pour aſſiſter à l'aſſemblée des Achéens; eſpérant d'ailleurs y trouver la flotte qu'il avoit demandée aux Carthaginois, afin d'être en état de faire auſſi quelques tentatives par mer. Mais celui qui la commandoit étoit paſſé quelques jours auparavant à * Phocées, d'où il avoit gagné le port des Arcananiens, dès qu'il avoit appris qu'Attalus & les Romains étoient partis d'Orée. Car il craignoit qu'ils ne vinſſent à lui, & ne le fiſſent périr, après l'avoir enveloppé à Rhie, dans l'embouchure du golphe Corinthien.

* On croit que c'eſt dans les iſles Echinades, & non à Phocées, qui eſt loin de là.

Philippe

Philippe, dans le fond, étoit au désespoir, lorsqu'il considéroit, que quelque diligence qu'il eût faite pour se trouver à toutes les occasions qui s'étoient présentées de battre les ennemis, il n'y en avoit cependant aucune, où il fût arrivé assez-tôt pour en profiter : comme si la fortune eût pris plaisir à éluder tous ses efforts, en lui ôtant de devant les yeux, & lui arrachant des mains tous ses avantages, lorsqu'il étoit sur le point de les saisir. Mais dans l'assemblée, dissimulant son chagrin, il parla avec beaucoup de confiance & de grandeur d'ame, prenant les hommes & les Dieux à témoins, » qu'en tout tems & en tout lieu, il » avoit volé avec toute la promptitude » possible, par-tout où le bruit des » armes des ennemis s'étoit fait en» tendre. Mais qu'il étoit difficile de » décider s'il faisoit paroître plus d'au» dace à les chercher, ou eux plus » de diligence à le fuir. Que c'étoit » ainsi qu'il avoit manqué Attalus près » d'Oponte, Sulpicius à Chalcis; & » que tout récemment Machanidas lui » étoit échappé des mains. Mais que » la timidité n'étoit pas toujours heu» reuse, & qu'on ne devoit pas regar-

Philippe parle avec confiance dans l'assemblée des Achéens.

» der comme difficile une guerre dans
» laquelle on étoit sûr de vaincre ses
» ennemis, si tôt qu'on les pourroit
» joindre. Que l'aveu de leur foibles-
» se, qu'il leur avoit arraché, étoit
» déja un grand avantage qu'il avoit
» sur eux : que cet aveu seroit bien-
» tôt suivi de leur défaite, & qu'ils
» n'auroient pas dans le combat un
» succès différent de leur espérance.
Ce discours donna beaucoup de joie & de confiance à ses alliés. Ensuite il rendit aux Achéens Herée & Triphilie; & aux Mégalapolitains, Aliphere, qu'ils prouvoient avoir toujours été dans leur dépendance : & après avoir reçu des Achéens trois galeres à quatre rangs, & autant à deux, il passa à Anticyre. De là, avec sept galeres à cinq rangs, & plus de vingt barques légeres, qu'il avoit envoyées dans le golphe de Corinthe, pour se joindre à la flotte des Carthaginois, il alla faire une descente à Erytre, ville des Etoliens près d'Eupalie. Il ne surprit pas les habitants; car tout ce qu'il y avoit d'hommes dans la campagne, ou dans les forteresses de Potidanie, ou d'Apollonie, se réfugia dans les forêts, ou sur le sommet des montagnes :

mais il emmena tous les beſtiaux que la crainte & la précipitation ne leur avoit pas permis d'emmener, & les embarqua dans ſes vaiſſeaux avec le reſte du butin ; & ayant envoyé le tout avec Nicias, prêteur des Achéens, à Egie, il alla à Corinthe, d'où il fit conduire ſon infanterie par terre, à travers de la Béotie : puis il ſortit de Cenchrée ; & après avoir côtoyé l'Attique, au-deſſous du promontoire de Sunion, il arriva à Chalcis, en paſſant preſque au milieu des flottes ennemies. Là ayant donné de grands éloges aux habitants, dont la crainte ni l'eſpérance n'avoit pu ébranler le courage & la fidélité, il les exhorta à faire paroître à l'avenir la même conſtance & le même zele pour le parti, s'ils préféroient leur fortune à celle des Citoyens d'Orée & d'Oponte. Il alla de Chalcis à Orée ; & ayant mis le gouvernement entre les mains de ceux des principaux de cette ville, qui, la voyant priſe, avoient mieux aimé s'enfuir que de ſe rendre aux Romains, il paſſa de l'Eubée à Démétriade, d'où il étoit parti d'abord pour venir au ſecours de ſes alliés ; & ayant fait conſtruire à Caſſandrée les carenes de

cent longs vaiſſeaux, & aſſemblé pour achever cet ouvrage, une grande multitude de charpentiers, & autres ouvriers de marine; comme il vit que par la retraite d'Attalus, & le ſecours que lui-même avoit donné fort à propos à ſes alliés, les affaires de la Grece étoient dans une grande tranquillité, il retourna dans ſes états, à deſſein de faire la guerre aux Dardaniens.

Philippe retourne dans ſes Etats.

Vers la fin de la campagne où toutes ces choſes ſe paſſerent dans la Grece, Q. Fabius, fils de Maximus, ayant été envoyé à Rome par M. Livius dont il étoit Lieutenant, déclara au Sénat de la part de ce Conſul, que le Prêteur L. Porcius étant en état avec ſes légions de défendre la Gaule, on pouvoit permettre à Livius de revenir à Rome avec l'armée conſulaire. Mais les Senateurs ne ſe contenterent pas de le rappeller, ils voulurent encore que Néron, ſon collegue revînt à la ville avec lui. Toute la différence qu'on mit entr'eux, c'eſt que Livius ramena ſes troupes à Rome, au lieu que celles de Néron eurent ordre de reſter dans la province, pour s'oppoſer aux deſſeins d'Annibal. Les deux Conſuls, par les Lettres qu'ils s'écrivirent, convin-

rent ensemble, que pour garder jusqu'au bout cette bonne intelligence qu'ils avoient observée entr'eux dans une entreprise si importante à l'utilité & à la gloire de la République, ils régleroient leur départ de deux provinces si éloignées, de façon qu'ils pussent arriver en même temps à Rome. Celui qui seroit le premier à Preneste devoit y attendre son collegue : le hasard voulut qu'ils y vinssent le même jour. De là ils envoyerent un courrier à Rome, avec un Edit qui ordonnoit au Sénat de s'assembler trois jours après dans le temple de Bellone, pour les recevoir ; & étant partis pour y arriver au jour marqué, ils trouverent en approchant de la Ville que le peuple en étoit sorti en foule pour venir au-devant d'eux. Ils y entrerent entourés de cette multitude infinie, chacun, non content de les saluer, s'empressant d'approcher d'eux & de baiser leurs mains victorieuses. Les uns les félicitoient de leur victoire, d'autres les remercioient du soin qu'ils avoient pris de délivrer la République des périls qui la menaçoient. Après qu'ils eurent rendu compte au Sénat de leur conduite, selon la coutume de tous les Généraux,

Les Consuls Livius & Neron reviennent à Rome.

Leur arrivée cause aux citoyens une joie inexprimable.

ils demanderent qu'on rendît aux Dieux des actions de graces proportionnées à la victoire ſignalée qu'ils avoient remportée, & qu'on leur permît à eux mêmes d'entrer en triomphe dans la Ville. Tous les Sénateurs, d'une commune voix, répondirent, qu'ils n'avoient garde de s'oppoſer à une demande ſi juſte, & que c'étoit avec le plus grand plaiſir du monde qu'ils accordoient aux Dieux premiérement, puis à eux, des honneurs qu'ils avoient ſi bien mérités; & après qu'on eût décerné les cérémonies qui regardoient les Dieux, & la récompenſe qui étoit dûe aux Conſuls, ces deux Généraux voulurent demeurer unis dans leur triomphe, comme ils l'avoient été dans la bataille & dans la victoire. Mais comme l'action s'étoit paſſée dans la province de Livius:
» que c'étoit lui qui, par haſard, le
» jour de la bataille, avoit eu les auſ-
» pices; que ſon armée étoit revenue
» avec lui à Rome, au lieu que Né-
» ron avoit laiſſé la ſienne dans ſa pro-
» vince; ils convinrent que le pre-
» mier entreroit dans la ville porté
» ſur un char attelé de quatre che-
» vaux, accompagné de tous ſes ſol-

Triomphe inégal de Livius & de Néron.

» dats, & que Néron le ſuivroit à » cheval ſans aucune ſuite. Le triomphe ainſi réglé, fit honneur aux deux Généraux; mais ſur-tout à Néron, dont on s'efforçoit de relever le mérite & la gloire, à proportion de la déférence qu'il avoit bien voulu avoir pour ſon collegue. On publioit que ce ca-» valier avoit, en ſix jours, traverſé » toute la longueur de l'Italie, & » qu'il avoit combattu contre Aſdru-» bal enſeignes déployées, dans la » Gaule, dans le temps qu'Annibal » le croyoit campé près de lui dans » la Pouille. Qu'ainſi le même Con-» ſul, en un même jour, & aux deux » extrémités de l'Italie, avoit fait tê-» te aux deux plus grands ennemis de » la République, en oppoſant à l'un ſa » prudence, & à l'autre ſa perſonne. » Que le ſeul nom de Néron avoit » ſuffi pour contenir Annibal dans ſon » camp. Et à quoi devoit-on attri-» buer la défaite d'Aſdrubal, qu'à la » promptitude avec laquelle il avoit » marché pour venir l'accabler? Que » l'autre parût donc, tant qu'il vou-» droit, élevé ſur un char, avec pom-» pe & avec magnificence, il étoit » conſtant que le véritable triompha-

Réflexions des Romains glorieuſes à Néron.

» teur étoit celui qui le ſuivoit à
» cheval ; & que quand Néron ſe-
» roit à pied, ſon nom ſeroit à jamais
» mémorable, ou par la gloire qu'il
» avoit acquiſe dans cette guerre, ou
» par celle qu'il avoit mépriſée dans
» ce triomphe. Tant qu'on fut en marche, juſqu'au Capitole, le peuple tint ce diſcours au ſujet de Néron, & ne ceſſa d'avoir les yeux attachés ſur lui. L'argent qu'on avoit pris ſur les ennemis montant à plus de * trois cents talents, fut porté dans le tréſor public, ſans compter ce que Livius avoit diſtribué à ſes ſoldats, à qui il avoit donné chacun environ quinze ſeſterces. Néron en promit autant aux ſiens, quand il ſeroit de retour à ſon armée. On remarqua que le jour du triomphe, les ſoldats célébrerent Néron dans leurs chanſons, beaucoup plus que ſon collegue ; que les cavaliers donnerent mille louanges à L. Veturius & à Q. Cecilius, Lieutenants des Conſuls, & exhorterent le peuple à les nommer Conſuls pour l'année ſuivante. Les Conſuls eux-mêmes confirmerent ce témoignage avantageux de

* J'ai exprimé par un compte rond cette ſomme, qui varie entre les auteurs.

la cavalerie, en faisant valoir le lendemain dans l'assemblée du peuple, les services de ces deux Officiers, dont la valeur & la fidélité avoit le plus contribué à la victoire.

Comme le temps des assemblées approchoit, & qu'on avoit été d'avis qu'elles fussent tenues par un Dictateur, le Consul Caïus Claudius éleva à cette dignité M. Livius, qui se choisit pour maître de la cavalerie Q. Cecilius. Le Dictateur nomma Consuls le même Q. Cecilius & L. Veturius. Les assemblées prétoriennes suivirent immédiatement. Ceux qu'on y créa furent Caïus Servilius, M. Cecilius Metellus, Tit. Claudius Asellus, Quintus Mamilius Turinus, qui étoit alors Edile plébéien. Les assemblées terminées, Livius abdiqua la dictature; & ayant congédié son armée, il s'en alla dans la Toscane, en vertu d'un Arrêt du Sénat, pour rechercher tous ceux de cette province, & de celle d'Ombrie, qui étoient soupçonnés d'avoir favorisé l'entrée d'Asdrubal en Italie, & lui avoient fourni des secours d'hommes, de vivres, ou de quelque autre nature que ce pût être. Voilà ce

qui se passa cette année, tant à Rome qu'au-dehors. Les jeux Romains furent représentés trois différentes fois, avec toutes les cérémonies accoutumées, par les Ediles Cn. Servilius Cepion & Ser. Cornelius Lentulus. Les jeux plébéiens ne le furent qu'une fois, par les Ediles plébéiens, Manius Pomponius Mathon & Q. Mamilius Turinus. La treizieme année de la guerre de Carthage, les deux Consuls L. Veturius Philon, & Q. Cecilius Metellus, eurent l'Abruzze pour Province, & la commission de faire la guerre à Annibal. Les Préteurs ensuite tirerent leurs départements au sort. M. Cecilius Metellus fut chargé de rendre la justice aux Citoyens, & Q. Mamilius aux étrangers; à C. Servilius échut la Sicile, & à Tit. Claudius la Sardaigne. A l'égard des armées, voici comme elles furent partagées : l'un des Consuls devoit commander celle de C. Claudius Néron, Consul de l'année précédente; & l'autre celle du Propréteur Q. Claudius. Elles consistoient en deux légions chacune. Le Proconsul M. Livius, à qui on continuoit l'autorité pour un an, devoit recevoir

L. Veturius & Q. Cecilius Consuls. An de Rome 546.

du Propréteur C. Terentius deux légions de * Volontaires, & les employer dans l'Etrurie. On décerna que Q. Mamilius cédant à ſon collegue l'adminiſtration de la juſtice, qui lui étoit échue en partage, iroit ſervir en Gaule avec l'armée du Propréteur L. Porcius, & ravageroit les terres de ceux des Gaulois qui avoient pris le parti des Carthaginois à l'arrivée d'Aſdrubal. On ordonna à C. Servilius de défendre la Sicile avec les deux légions de Cannes, telles qu'elles avoient été ſous les ordres de C. Mamilius. On fit revenir de Sardaigne les vieilles troupes qu'y avoit commandées A. Hoſtilius; & les Conſuls nommerent une nouvelle légion que Tit. Claudius y devoit conduire. On continua le commandement pour un an à Q. Claudius & à C. Hoſtilius Tubulus, dont le premier ſerviroit à Tarente, & l'autre à Capoue. Le Proconſul M. Valerius, qui avoit défendu les côtes maritimes aux environs de la Sicile, eût ordre de laiſſer trente galeres à Caïus Servilius, & de revenir à Rome avec le reſte de ſa flotte.

Comme les Romains, dans une

* Eſclaves enrôlés volontairement.

guerre si importante, n'avoient pas moins de superstition que d'inquiétude, ils en attribuoient aux Dieux tous les succès, tant malheureux que favorables. Cette disposition donnoit lieu aux divers prodiges qu'on leur annonçoit de toutes parts. On contoit que le tonnere étoit tombé à Terracine, sur le temple de Jupiter, & à Satrique sur celui de la mere Mature; les habitants de cette derniere n'étoient pas moins effrayés de l'audace de deux serpents, qui étoient entrés dans le temple de Jupiter par la porte même: qu'à Antium, des Moissonneurs avoient vu le sang couler des épics qu'ils avoient dans les mains. Qu'à Cere, un porc étoit né avec deux têtes, & un enfant avec les deux sexes: qu'à Albe, il avoit paru deux soleils en même-temps; qu'à Frégelles, la nuit avoit été éclairée d'une lumiere extraordinaire; qu'un bœuf avoit parlé dans la Campagne de Rome; que dans le cirque Flaminien, l'autel de Neptune avoit jetté beaucoup de sueur: enfin, que les temples de Cérès, du Salut & de Romulus, avoient été frappés du feu du ciel. Pour expier ces prodiges, les Consuls immolerent de

grandes victimes, & indiquerent une procession publique à un certain jour : ce qui fut exécuté en vertu de l'arrêt du Sénat qui l'avoit ordonné. Mais tous ces prodiges, ou annoncés de loin, ou arrivés sous les yeux des citoyens, ne causerent pas, à beaucoup près, tant de crainte & tant d'allarmes, que l'extinction du feu dans le Temple de Vesta. C'est pourquoi la Vestale qui avoit dû veiller cette nuit-là, fut battue de verges, par l'ordre du Grand Pontife P. Licinius. Quoique ce malheur, arrivé par la négligence purement humaine, ne fut pas regardé comme un effet de la colere des Dieux, on ne laissa pas d'immoler de grandes victimes, & d'ordonner des prieres publiques dans le Temple de Vesta, comme s'il eût été question de les appaiser. Avant que les Consuls partissent pour la guerre, le Sénat les avertit de prendre soin de rappeller le peuple dans les campagnes. » Que par la » bonté des Dieux, on avoit chassé » l'ennemi loin de Rome & du La- » tium, & qu'on pouvoit cultiver les » champs en toute sûreté. Qu'après » avoir rétabli la culture des terres en » Sicile, il ne convenoit point qu'on

La culture des terres rétablie en Italie.

» la négligeât en Italie. Mais ce qui rendoit ce rétabliſſement difficile, c'eſt que la guerre avoit emporté tous les hommes libres qui s'attachoient au labourage; qu'on ne trouvoit pas aſſez d'eſclaves pour les remplacer, que les troupeaux avoient été enlevés, & les maiſons ruinées ou brûlées preſque par-tout. Malgré ces obſtacles, l'autorité des Conſuls ramena dans les campagnes un grand nombre de ceux qui les avoient abandonnées. Les députés des Plaiſantins & des Crémonois avoient donné lieu au Sénat de faire attention à ces déſordres. Ces peuples ſe plaignoient que leurs terres étoient ravagées par les Gaulois de leur voiſinage; ce qui obligeoit la plus grande partie des habitants de s'enfuir, & rendoit les villes déſertes, & les campagnes ſtériles. On écrivit au préteur Mamilius de défendre ces deux colonies contre les incurſions des ennemis. Et les Conſuls, conformément à l'arrêt du Sénat, ordonnerent, par un édit, à tous les citoyens de Plaiſance ou de Cremone, de retourner dans leur patrie avant un certain jour qu'on leur marqua. Et dès que le printemps fut venu, il partirent eux-mêmes,

pour aller se mettre à la tête de leurs armées. Q. Cecilius prit le commandement de celle que lui remit C. Neron; & L. Veturius, de celle du propréteur Q. Claudius. Ils les recruterent des nouveaux soldats qu'ils avoient levés & amenés avec eux. Ces deux Généraux firent entrer leurs troupes dans le territoire de Consa; & après y avoir fait le dégât par-tout, comme ils étoient chargés d'un butin considérable, ils furent attaqués dans un défilé, par les Brutiens & les frondeurs Numides, qui causerent d'abord quelque désordre dans leur marche, & les obligerent de défendre non-seulement leur butin, mais même leur vie. Cependant après un léger combat, ils firent passer leurs bagages les premiers; & les suivant de près avec leurs légions, ils sortirent de ce mauvais pas sans avoir fait aucune perte considérable. Ils passerent de là dans la Lucanie, dont ils firent rentrer tous les habitans sous la puissance du peuple Romain, sans être obligés d'employer la force de leurs armes.

Cette année se passa sans qu'il y eût aucune action entre les Consuls & Annibal. Car ce Général, après avoir

vu tout récemment ſa patrie & ſa famille frappées de deux coups ſi terribles, ne crut pas qu'il lui convînt d'aller attaquer ſes ennemis victorieux. Et les Romains voyant qu'il ſe tenoit en repos, jugerent à propos de l'y laiſſer, tant ſon nom ſeul leur paroiſſoit redoutable, dans le temps même que toutes ſes affaires s'en alloient en décadence, & que la fortune ſembloit l'avoir entiérement abandonné. Et je ne ſais s'il n'étoit pas plus admirable dans la mauvaiſe que dans la bonne fortune. Car depuis treize ans qu'il faiſoit la guerre dans une terre étrangere, ſi loin de ſa patrie, tantôt vainqueur, & tantôt vaincu, à la tête d'une armée, compoſée non de citoyens Carthaginois, mais d'un amas confus de pluſieurs nations, qui n'étoient unies entr'elles, ni par les mêmes loix, ni par le même langage, & dont les habits, les armes, les cérémonies, les ſacrifices & les Dieux mêmes étoient différents : ils les avoit tellement liées enſemble par les mêmes vues & les mêmes intérêts, qu'il ne s'étoit jamais élevé ni aucune diſcorde entr'elles, ni aucune ſédition contre leur Chef; quoique ſouvent les vivres & l'argent

Éloge admirable d'Annibal.

leur eussent manqué dans un pays ennemi, ce qui dans la premiere guerre avoit causé tant de désordres entre les chefs & les soldats. Mais depuis qu'il eut perdu son unique ressource par la défaite d'Adrubal & de son armée, & qu'il eut été obligé de se retirer dans un petit coin de l'Abruzze, en abandonnant tout le reste de l'Italie; à qui ne paroîtra-t-il pas surprenant, qu'il ne se soit excité aucun mouvement parmi ses soldats, dans une conjoncture où il ne pouvoit tirer des vivres que du seul pays des Brutiens, qui n'étoit pas, à beaucoup près, assez étendu pour en fournir à une si grande armée, quand il auroit été cultivé tout entier, & qui pour lors, étoit à moitié en friche, la guerre ayant enlevé une partie de ses habitants, accoutumés d'ailleurs à vivre de brigandages, plutôt que du travail de leurs mains? Ajoutez à tous ces inconvénients, que les Carthaginois, assez embarrassés de trouver des moyens de se conserver dans l'Espagne, ne lui envoyoient pas plus de secours, que s'il eût eu la fortune tout-à-fait favorable en Italie. Les affaires d'Espagne étoient à-peu-près dans la même situation que celles

d'Italie Car les Carthaginois ayant été vaincus dans un combat où leur Chef avoit été pris, avoient été obligés de se retirer aux extrémités de la province, & jusques sur les bords de l'Ocean. Toute la différence qu'il y avoit, c'est que l'Espagne, tant par le génie des habitants, que par la nature & la situation des lieux, étoit beauboup plus propre à renouveller la guerre, non-seulement que l'Italie, mais que toutes les autres parties de l'Univers. C'est ce qui fait qu'encore que ce soit la premiere des provinces qui sont en terre ferme, où les Romains soient entrés, c'est cependant la derniere qui ait été tout-à fait soumise; ce qui n'est arrivé que de notre temps, par les armes, & sous les auspices de César Auguste Mais alors Asdrubal, fils de Gisgon, le plus grand & le plus illustre des Généraux Carthaginois, après ceux de la famille Barcienne, revint de Cadis dans le milieu du pays; & après avoir fait des levées par toute l'Espagne Ultérieure, avec le secours de Magon, frere d'Annibal, qui de son côté tâchoit de soulever les peuples contre les Romains, il trouva le secret de remettre sur pied une armée de cin-

quante mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cents chevaux. Tous les Auteurs ſont d'accord ſur le nombre des Cavaliers. Mais quelques-uns aſſurent qu'il amena auprès de Silpia juſqu'à ſoixante dix mille hommes d'infanterie. Là, les deux Généraux Carthaginois ſe camperent dans une vaſte plaine, à deſſein d'accepter la bataille, ſi les Romains la leur préſentoient.

Aſdrubal & Magon renouvellent la guerre en Eſpagne.

Scipion jugea bien qu'il n'étoit pas en état de réſiſter à de ſi grandes forces avec les ſeules Légions Romaines; & qu'il falloit abſolument leur oppoſer, au moins en apparence, des ſecours tirés de l'Eſpagne même, en évitant cependant de ſe confier à ces barbares, & d'en aſſocier à ſon armée un ſi grand nombre, qu'en lui manquant de foi, ils puſſent cauſer ſa perte, comme ils avoient fait celle de ſon pere & de ſon oncle. Dans cette vue, il envoya Silanus vers Colca, qui régnoit ſur vingt-huit villes du pays, pour recevoir de lui l'infanterie & la cavalerie qu'il avoit promis de lever pendant l'hiver. Pour lui, étant parti de Tarragone, il s'en alla à Caſtulon, en ramaſſant le long de ſa route ceux

Scipion ſe fortifie contre eux du ſecours de ſes alliés.

des habitants qu'il put enrôler. Ce fut là que Silanus lui amena les ſecours qu'il attendoit, & qui conſiſtoient en trois mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux. Delà, il s'avança juſqu'à la ville de Bécula avec toutes ſes forces, qui montoient à quarante-cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, en comptant les citoyens & les alliés. Pendant qu'ils étoient occupés à camper, Magon & Maſſiniſſa vinrent fondre ſur eux avec toute leur cavalerie. Et ils auroient pu mettre le déſordre parmi ceux qui travailloient aux retranchements, ſi un Corps de cavalerie, que Scipion avoit caché derriere une éminence qui ſe trouvoit là fort à propos pour un tel deſſein, n'eût tombé ſur eux dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & qu'ils ne ſongeoient qu'à harceler les travailleurs des Romains, en entrant juſques dans leurs lignes. Ils furent donc repouſſés après avoir fait une légere réſiſtance. Scipion eut à ſoutenir un combat plus long & plus opiniâtre contre ceux qui étoient venus l'attaquer, marchant en bon ordre & en corps de bataille. Mais ſi-tôt que les cohortes, délivrées de leur bagage, ſe furent avancées

contr'eux; que Scipion eut retiré les ſoldats du travail pour leur faire prendre leurs armes, & que de tout le camp il fut ſorti un nombre conſidérable de ſoldats frais & rangés en bataille, pour aller prendre la place de ceux qui étoient las & harraſſés, les Carthaginois & les Numides tournerent le dos ſans héſiter. Et d'abord ils ſe retiroient en gardant leurs rangs; ſans effroi & ſans précipitation. Mais bien-tôt, ne pouvant ſoutenir l'impétuoſité des Romains, qui pouſſoient vivement leur arriere-garde, ils ſe mirent entierement en déroute; en ſorte que chacun, ſans ſe mettre en peine de ſuivre ſon enſeigne, ſe ſauva par-tout où il put. Et quoique ce combat eût relevé le courage des Romains, autant qu'il avoit abattu celui des Carthaginois, cependant ces derniers, pendant pluſieurs jours de ſuite, ne ceſſerent de harceler l'armée de Scipion avec leur cavalerie & leurs ſoldats armés à la légere.

Il met en fuite les ennemis qui étoient venus l'attaquer.

Quand les deux partis eurent aſſez eſſayé leurs forces dans pluſieurs petits combats, Aſdrubal, le premier, mit ſes troupes en bataille. Les Romains en firent auſſi-tôt autant. Les deux ar-

mées étoient rangées devant les retranchements de leur camp, où elles demeuroient en repos, l'une attendant que l'autre commençât la charge. Mais le soir étant venu, sans que l'une ni l'autre se fût ébranlée, Asdrubal d'abord, & Scipion après lui, firent rentrer les soldats dans leur camp. Ce manege dura plusieurs jours, pendant lesquels ce fut toujours Asdrubal qui commença, soit à mettre ses troupes en bataille, soit à faire sonner la retraite quand elles étoient lasses de se tenir debout sans rien faire; sans que pendant tout ce temps-là aucun soldat eut quitté son rang, lancé un trait, ou poussé un seul cri. D'un côté les Romains, & de l'autre les Carthaginois, mêlés d'Africains, étoient au corps de bataille. Les Espagnols, également alliés des Romains & des Carthaginois, étoient sur les aîles dans les deux armées. Les éléphants, placés aux premiers rangs des Carthaginois, paroissoient de loin comme des châteaux ou des tours. Déja l'opinion étoit dans les deux camps, que les troupes combattroient dans l'ordre où elles avoient été rangées jusqu'alors; savoir, les Romains & les Carthaginois dans le

milieu, avec une valeur égale à la haine qui les animoit les uns contre les autres dans une guerre où ils avoient le principal interêt. Scipion voyant que les ennemis étoient bien confirmés dans cette pensée, résolut de changer toute cette disposition, le jour qu'il donneroit véritablement la bataille. Dès le soir, il fit ordonner dans tout son camp qu'on fît repaître les hommes & les chevaux avant le jour, que les cavaliers tout armés tinssent leurs chevaux sellés & bridés. A peine le jour avoit-il paru, qu'il lâcha toute sa cavalerie, avec les soldats armés à la légere, contre les corps de garde des Carthaginois : un moment après, il partit lui même avec toute son infanterie, plaçant, contre l'opinion des ennemis & des siens, les soldats Romains sur les aîles, & les troupes auxiliaires dans le milieu de la bataille. Asdrubal, éveillé au bruit des cavaliers, sortit promptement de sa tente; & n'eut pas plutôt apperçu les Romains devant ses retranchements, les Carthaginois en désordre, les étendards des Légions brillants de loin, & toute la plaine couverte d'ennemis, que de son côté il envoya toute sa ca-

Scipion attaque Asdrubal.

valerie contre celle de Scipion, & sortit lui-même de son camp à la tête de son infanterie, sans rien changer à l'arrangement dont il avoit usé jusques-là dans sa bataille. Le combat fut longtemps douteux entre les cavaliers ; & il étoit difficile que par eux-mêmes ils décidassent l'affaire, parceque ceux qui plioient (ce qui arrivoit alternativement aux deux partis) trouvoient une retraite assurée auprès de leur infanterie. Mais lorsque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cents pas l'un de l'autre, Scipion fit aussi-tôt sonner la retraite; & ayant ordonné aux Légions de s'ouvrir, il reçut au milieu d'elles la cavalerie & les soldats légerement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réserve, derriere les deux aîles : & quand il fut sur le point de commencer le combat, il ordonna aux Espagnols qui étoient dans le milieu de sa bataille, de marcher serrés & à petit pas. Pour lui, de l'aîle droite, où il commandoit, il envoya dire à Silanus & à Marcius d'étendre l'aîle gauche qu'ils conduisoient, comme ils lui verroient étendre la droite, & de faire marcher les plus alertes de leurs piétons

tons & de leurs cavaliers contre l'ennemi, pour commencer la mêlée avant que les bataillons du milieu fussent à portée de se choquer. Ayant ainsi allongé les deux aîles, ils marchoient à grands pas contre l'ennemi, avec chacun trois cohortes d'infanterie, trois escadrons de cavalerie, & les Vélites, tandis que le reste les suivoit, pour l'aller attaquer par les flancs. Il restoit un vuide dans le milieu, parceque les Espagnols marchoient plus lentement: & déja les aîles en étoient aux mains, que les Carthaginois & les Afriquains, qui faisoient la principale force des ennemis, n'étoient pas encore arrivés à la portée du trait. D'ailleurs, ils n'osoient pas s'avancer sur les aîles, pour secourir ceux des leurs qui y combattoient, de peur de dégarnir leur centre, & de l'exposer à découvert à l'ennemi qui étoit prêt de l'attaquer. Ainsi leurs aîles avoient affaire à deux ennemis tout à la fois; à la cavalerie & aux soldats armés à la légere des Romains, qui avoient fait un circuit pour les prendre en flanc, & aux cohortes qui les pressoient de front, pour les séparer du corps de leur bataille.

Déjà les ennemis étoient maltraités

de tous les côtés, parceque la troupe des Baléares & celle des Milices Espagnoles n'étoient pas en état de soutenir l'effort des Romains & des Latins, auxquels elles se trouvoient opposées ; & que le jour étant déja bien avancé, les soldats mêmes d'Asdrubal commençoient à manquer de forces, ayant été fatigués par l'attaque imprévue du matin, & forcés de se mettre en bataille à la hâte, avant d'avoir pris aucune nourriture, Scipion ayant à dessein commencé le combat le plus tard qu'il avoit pu ; car il étoit plus d'une heure après midi quand l'infanterie, qui étoit aux aîles des deux armées, en vint aux mains ; & il étoit beaucoup plus tard quand les deux corps de batailles se choquerent ; ensorte que les Carthaginois, avant de combattre contre les Romains, avoient déja soutenu le poids de la chaleur brûlante du midi, la fatigue de se tenir debout pendant un temps considérable, & les attaques de la faim & de la soif : ce qui les obligeoit de se tenir appuyés nonchalamment sur leurs boucliers. A quoi on doit ajouter que les éléphants effrayés & troublés de la façon tumultueuse de combattre de la cavalerie, des soldats

armés à la légere, & des Vélites, s'étoient jettés des aîles dans le corps de bataille. Etant donc épuisés de forces & de courage, ils lâcherent pied, gardant cependant leurs rangs, comme si toute l'armée eut fait retraite par l'ordre de son Général. Mais alors le vainqueur ayant commencé à les pousser de tous côtés, avec d'autant plus de vigueur, qu'il les voyoit reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus long-tems; & malgré tous les efforts d'Asdrubal, qui leur représentoit, pour les retenir, ou les obliger à se retirer sans désordre, qu'ils avoient derriere eux un asyle assuré sur les montagnes: la crainte l'emportant sur la honte, ils se débanderent, & prirent ouvertement la fuite. Et d'abord ils s'étoient mis en devoir de se rallier & de reprendre leurs rangs au pied des collines, voyant que les Romains hesitoient à les suivre par un chemin si escarpé; mais dès qu'ils s'apperçurent qu'ils recommençoient à les poursuivre avec ardeur, ils recommencerent aussi eux-mêmes à fuir, & se retirerent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains n'en étoient pas fort éloigués; & du même effort, ils s'en se-

Les Carthaginois vaincus & mis en fuite par l'armée de Scipion.

toient rendus maîtres ; mais un nuage épais étant venu à crever à travers les rayons ardents du soleil, comme il arrive quelquefois, il tomba une si grande abondance d'eau, que les vainqueurs eux-mêmes, eurent bien de la peine à regagner leur camp. Quelques-uns mêmes crurent que les Dieux les avertissoient par cet orage de ne pas pousser plus loin leurs avantages ce jour-là. Pour les Carthaginois, quoiqu'ils fussent accablés de lassitude & couverts de blessures, & que la pluie & la nuit les invitassent au repos dont ils avoient tant de besoin, cependant la crainte & le péril ne leur permettant pas de rester dans l'inaction, ils ramasserent dans les vallons voisins des tas de pierres dont ils fortifierent leurs retranchements, pour se défendre par ce moyen contre les Romains, puisqu'ils leur avoient inutilement opposé leur courage & leurs armes. Mais se voyant abandonnés de leurs alliés, ils crurent qu'il étoit plus sûr pour eux de fuir que de rester. Attanes, petit Roi des Turdetans, donna l'exemple de la révolte, en s'en allant du camp d'Asdrubal avec une grande multitude de ses sujets ; ce qui engagea les Gou-

verneurs de deux places fortes de se rendre aux Romains avec leurs garnisons. Asdrubal qui vit que les esprits de ses alliés étoient portés à la désertion, pour empêcher que le mal n'allât plus loin, décampa à la faveur & pendant le silence de la nuit suivante.

A la pointe du jour, Scipion averti de la retraire des ennemis, ordonna à sa cavalerie de prendre le devant, & de les poursuivre; ce qu'elle fit avec tant de diligence, que si elle eût pris le droit chemin, elle les auroit infailliblement atteints. Mais celui qui la commandoit marcha vers le fleuve Betis, par une route que ses guides, à qui il s'en rapporta, lui assurerent être beaucoup plus courte, dans le dessein de les attaquer lorsqu'ils voudroient le passer. Asdrubal trouvant le passage de la riviere fermé, tourna avec les siens vers l'océan; & comme ils marchoient avec une précipitation qui ressembloit à une véritable fuite, ils gagnerent beaucoup d'avance sur les légions Romaines; mais la cavalerie & les soldats légérement armés, en les prenant tantôt en queue, & tantôt en flanc, les fatiguoient sans relâche, & retardoient considérablement leur fuite; car com-

me ils étoient ſouvent obligés de s'arrêter pour faire face, tantôt à la cavalerie, tantôt aux Vélites & aux troupes auxiliaires d'infanterie, les légions arriverent enfin. Depuis ce moment, ce ne fut plus un combat; mais une véritable boucherie; juſqu'à ce que le Général, exhortant lui-même ſes ſoldats à fuir, ſe ſauva ſur les montagnes voiſines, avec un gros d'environ ſix mille hommes, à moitié déſarmés. Tout le reſte fut tué ou pris. Aſdrubal, avec ceux qui l'avoient accompagné, ſe fortifia à la hâte ſur le ſommet élevé d'une colline, d'où il ſe défendit aiſément contre les Romains, qui firent de vains efforts pour aller à lui par un chemin ſi roide & ſi eſcarpé. Mais comme ils le tenoient inveſti dans un terrein nud, & où il manquoit de tout, il ne lui étoit pas poſſible d'y reſter long-temps, d'autant plus que ſes gens paſſoient de moment à autre dans le camp des ennemis. Enfin, abandonnant ſon armée, il gagna le bord de la mer pendant la nuit, & ſe jetta dans des vaiſſeaux qui le porterent à Cadis.

Les Romains joignent les Carthaginois dans leur fuite, & en font un grand carnage.

Aſdrubal vaincu, ſe retire à Cadis.

Scipion ayant appris la fuite des Carthaginois, laiſſa à Silanus dix mille

hommes d'infanterie & mille chevaux, pour continuer le ſiege du camp ennemi. Pour lui, en ſoixante & dix jours, il retourna à Tarragone avec le reſte de ſes troupes, pour y examiner ſans délai la conduite que les Princes & villes de la Province avoient tenue à l'égard des Romains, & les récompenſer ou les punir ſelon leurs mérites. Après ſon départ, Maſſiniſſa ayant pris des meſures ſecrettes avec Silanus, pour être admis dans l'alliance des Romains, paſſa en Afrique avec un petit nombre de ſes ſujets, dans le deſſein d'engager auſſi ſa nation dans leurs intérêts. On ne ſait pas bien ce qui pût l'engager tout d'un coup à changer de parti; mais la conſtante fidélité avec laquelle il perſévéra juſqu'à la fin de ſa vie, qui fut très longue, dans l'amitié des Romains, fait juger qu'il ne le fit pas ſans de bonnes raiſons. Magon ſuivit Aſdrubal à Cadis, avec les vaiſſeaux qu'il lui avoit envoyés. La fuite, ou la déſertion, diſperſa dans les villes voiſines tout le reſte du parti Carthaginois, abandonné de ſes chefs. On n'en vit plus rien paroître, au moins qui fut conſidérable par ſon nombre ou par ſes forces. C'eſt ainſi que Pub.

Maſſiniſſa recherche l'alliance des Romains.

Scipion chassa les Carthaginois de l'Espagne, six ans après qu'il eut pris le commandement des armées de cette province, & treize ans après que la guerre eût commencé entre les deux nations. Peu de jours après, Silanus revint trouver Scipion à Tarragone, & lui apprit que la guerre étoit absolument terminée.

L'Espagne entiérement délivrée des Carthaginois.

Quelque temps après, L. Scipion arriva à Rome où son frere l'envoyoit, avec un grand nombre de prisonniers illustres, pour y annoncer le recouvrement de l'Espagne entiere. Cette nouvelle répandit dans la ville une joie universelle : on élevoit jusqu'au Ciel la sagesse & la valeur de ce jeune héros. Lui seul, insatiable de gloire, regardoit ces exploits comme peu de chose, en comparaison des projets qu'il méditoit dans son ame. Il tournoit déja les yeux du côté de la grande Carthage, & n'aspiroit pas moins qu'à ruiner cette fameuse rivale de Rome, & à terminer la guerre par la conquête de l'Afrique, qui devoit ajouter à son nom le titre glorieux d'Africain. C'est pourquoi, songeant dès-lors à s'y ménager quelque intelligence, & à gagner l'amitié des Princes & des peuples,

Scipion insatiable de gloire, tourne déja les yeux vers l'Afrique.

il entreprit de sonder d'abord l'esprit de Syphax, Roi des Massyliens, & le plus puissant de cette contrée. Les Massyliens étoient voisins des Maures, & habitoient cette partie de l'Afrique qui regarde l'Espagne, du côté où est située Carthagene. Syphax étoit alors allié des Carthaginois. Mais Scipion bien persuadé que ce Prince barbare n'auroit égard au traité qui le lioit avec eux, qu'autant qu'il seroit conforme à ses intérêts, envoya Lelius vers lui, en qualité d'ambassadeur, avec des présents considérables. Syphax fut charmé de voir qu'on le recherchât d'une maniere si gracieuse. Et comme il sçavoit que les Romains avoient l'avantage de toutes parts; que les Carthaginois étoient malheureux en Italie, & tout-à-fait chassés de l'Espagne, il accepta sans balancer l'alliance & l'amitié des Romains. Mais il déclara qu'il vouloit en régler les conditions avec Scipion lui-même. Ainsi Lelius s'en retourna trouver ce Général, ayant seulement tiré parole de Syphax, que Scipion pouvoit le venir trouver en toute sûreté. L'amitié & le secours de Syphax étoit de la derniere importance pour les vûes que

Il recherche l'amitié de Syphax.

Scipion avoit ſur l'Afrique. C'étoit le Roi le plus opulent de tout le pays. Il avoit déja été en guerre avec les Carthaginois; & ſes états étoient dans une ſituation très-commode par rapport à l'Eſpagne, dont ils ne ſont ſéparés que par un petit bras de mer. Scipion croyant donc qu'un ſi grand avantage valoit bien la peine qu'on s'expoſât à quelque danger, ſi on ne pouvoit ſe le procurer autrement, laiſſa L. Martius à Tarragone, & Marcus Silanus à Carthagene, où il s'étoit rendu de Tarragone, en marchant à grandes journées: & leur ayant recommandé de défendre l'Eſpagne, il partit lui-même de Carthagene avec C. Lelius, ſur deux quinqueremes; & malgré le calme de la mer, à force de rames, & quelquefois aidé d'un vent aſſez léger, il arriva enfin en Afrique. Préciſément dans le tems qu'il approchoit du port, Aſdrubal, chaſſé de l'Eſpagne, venoit d'y entrer avec ſept triremes; & après avoir jetté l'ancre, étoit ſur le point d'attacher ſes vaiſſeaux à la terre, lorſqu'il apperçut les deux quinqueremes de Scipion. Il ne douta pas un moment que ce ne fuſſent des ennemis, & qu'ayant un plus grand nom-

Scipion va trouver Syphax en Afrique.

bre de galeres, il ne pût les opprimer avant qu'ils arrivassent au port. Il voulut donc partir pour les aller attaquer. Mais ses soldats & ses nautonniers se donnerent en vain beaucoup de mouvement pour préparer leurs armes, & remettre leurs vaisseaux en mer; car un vent d'enhaut soufflant avec violence dans les voiles de Scipion, poussa ses quinqueremes dans le port, avant que les Carthaginois eûssent seulement levé l'ancre. Alors Asdrubal n'osa pas faire aucune tentative contre les Romains dans un port qui appartenoit à Syphax. Ainsi Asdrubal le premier, & après lui Scipion & Lelius, étant sortis de leurs vaisseaux, allerent trouver le Roi dans son palais.

Scipion & Asdrubal chez Syphax.

Syphax jugea avec raison qu'il étoit bien glorieux pour lui, que les deux Généraux des deux plus puissants peuples de la terre fussent venus dans le même jour lui demander son alliance & son amitié. Il les invita l'un & l'autre à loger dans son palais, fit tous ses efforts, pendant qu'ils se trouvoient sous le même toît, & en présence des mêmes Dieux Penates, pour les engager dans un entretien où ils pussent terminer à l'amiable la guerre qu'ils se

faisoient avec tant d'animosité ; mais Scipion lui déclara qu'il n'avoit en particulier contre Asdrubal aucune haine & aucun démêlé qui eût besoin, pour finir, d'une entrevue entre eux. Et qu'à l'égard des affaires de la République, il n'étoit pas en son pouvoir d'en traiter sans avoir là-dessus des ordres du Sénat. Le Roi lui ayant fait de grandes instances pour obtenir de lui qu'au moins il voulût bien se trouver à sa table avec Asdrubal, il y consentit. Ainsi Asdrubal & Scipion mangerent ensemble avec Syphax, & même furent placés sur le même lit, le Roi ayant témoigné qu'ils lui feroient grand plaisir de ne point se séparer. La conversation de Scipion avoit tant d'attraits, & sa dextérité à manier les esprits & à traiter toute sorte d'affaires, étoit si singuliere, qu'il charma non-seulement Syphax, Prince barbare & bien éloigné de la politesse Romaine ; mais même Asdrubal, un des ennemis les plus déclarés de la République. Et ce Capitaine Carthaginois avouoit depuis, que » les entretiens qu'il avoit eus avec » Scipion lui avoient donné une plus » haute idée de lui, que toutes les

Scipion & Asdrubal assis sur le même lit à la table de Syphax.

Le Romain charme le Roi & le Général de Carthage, par sa politesse & sa dextérité.

» victoires qu'il avoit remportées dans » la guerre : & qu'il ne doutoit pas » que les Romains ne dispofassent de » Syphax & de ses Etats ; tant ce Gé- » néral avoit d'adresse pour se conci- » lier la bienveillance des hommes. » Qu'ainsi les Carthaginois devoient » dorénavant songer, non à recouvrer » les Espagnes, mais à conserver l'A- » frique. Que ce n'étoit pas pour se » promener le long des côtes agréables » de la mer, qu'un Capitaine d'une si » haute réputation, poussé par une » vaine curiosité, étoit passé en Afri- » que avec deux quinqueremes, en » abandonnant ses troupes dans une » Province nouvellement conquise, & » s'étoit exposé sur une terre ennemie » à la bonne foi d'un Prince qu'il ne » connoissoit point : qu'assurément il » avoit dessein d'attaquer l'Afrique. » Qu'il y avoit long-temps qu'il en » méditoit la conquête, & deman- » doit assez hautement pourquoi An- » nibal ayant bien eu l'audace de por- » ter la guerre dans le cœur de l'Ita- » lie, Scipion n'alloit pas la faire jus- » qu'aux portes de Carthage «. Sci- pion ayant fait alliance avec Syphax, remonta sur ses galeres ; & après avoir

été battu par des vents ſouvent contraires, il rentra au bout de quatre jours dans le port de Carthagene.

Les Romains, à la vérité, n'avoient plus rien à craindre de la part des Carthaginois dans l'Eſpagne : mais il y avoit encore dans cette Province quelques villes, dont les habitants ſe ſouvenant de la haine qu'ils avoient témoignée pour les Romains, ſe tenoient en repos, plutôt par crainte que par attachement. Les plus grandes, auſſibien que les plus coupables, étoient Illiturgis & Caſtulon. La derniere, après avoir été amie des Romains dans le temps de leur proſpérité, les avoit quittés pour les Carthaginois, auſſitôt après la défaite des Scipions & de leurs armées. Ceux d'Illiturgis avoient même ſignalé leur révolte par une cruauté horrible, en égorgeant ceux des Romains qui, après la perte de la bataille, étoient venus chercher un azile parmi eux. Scipion, dès ſon entrée dans l'Eſpagne, ſavoit bien ce que ces peuples avoient mérité ; mais il vouloit ſonger à ſa ſûreté, avant de courir à la vengeance. Voyant alors l'Eſpagne tranquille, & n'ayant plus rien à craindre pour lui-même, il crut

qu'il étoit temps de punir les coupables. Ayant donc fait venir L. Marcius de Tarragone, il lui ordonna d'aller assiéger Castulon avec la troisieme partie de ses troupes; & lui-même, mena le reste de l'armée contre Illiturgis, où il arriva après cinq jours de chemin. Les habitants avoient fermé leurs portes, & avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour se bien défendre, tant il est vrai que les reproches de leur conscience leur tenoient lieu d'une déclaration de guerre de la part des Romains. Scipion tirant de-là l'exorde du discours qu'il fit à ses soldats, dit: » Que les Espagnols, en » fermant leurs portes, avouoient eux- » mêmes qu'ils méritoient le châti- » ment qu'ils appréhendoient. Qu'ainsi » il falloit faire la guerre contr'eux » avec encore plus d'indignation & » d'animosité, que contre les Cartha- » ginois, puisqu'on ne combattoit » contre ces derniers que pour la gloi- » re & pour l'Empire, presque sans » haine & sans colere: au lieu qu'il » falloit faire souffrir aux autres la » peine qui étoit due à leur inhuma- » nité, à leur perfidie, & à leur im- » piété. Que le temps étoit venu où

Illiturgis & Castulon, Villes rébelles, assiégées.

» ils alloient venger la mort cruelle de
» de leurs compagnons, & celle qu'ils
» auroient ſoufferte eux-mêmes, ſi la
» fuite les avoit conduits à Illiturgis :
» qu'il falloit apprendre à la poſtérité,
» par l'exemple éclatant d'une puni-
» tion auſſi équitable que ſévere, que
» les citoyens & les ſoldats Romains,
» en quelqu'état que les ait réduits la
» fortune, ne peuvent jamais être ou-
» tragés impunément «. Après que Scipion eut ainſi parlé, on diſtribua des échelles à des ſoldats choiſis dans toutes les Compagnies. Et Scipion ayant donné à Lélius une partie de l'armée à conduire, ils attaquerent la ville par deux endroits en même-temps. Les aſſiégés animés plutôt qu'effrayés de ces approches, n'attendent pas que leurs Officiers les excitent à ſe défendre : les reproches de leur conſcience, & la vue du ſupplice qu'on leur prépare, ſont un aſſez puiſſant éguillon pour les engager à repouſſer les ennemis. Ils s'exhortoient les uns les autres à ſe ſouvenir » que les Romains
» ſongeoient à les punir, & non à les
» vaincre. Que ſuppoſé qu'ils duſſent
» tous périr, il étoit bien plus glo-
» rieux pour eux de mourir les armes

» à la main, & sur le champ de ba-
» taille, où il étoit permis de disputer la
» victoire, & où souvent le vainqueur
» étoit abattu par celui qui parois-
» soit être vaincu, que de voir pren-
» dre, brûler & détruire leur ville,
» en demeurant dans l'inaction, & ex-
» pirer ensuite à la vue de leurs fem-
» mes & de leurs enfants, devenus la
» proie de l'ennemi, après avoir eux-
» mêmes essuyé les outrages les plus
» sanglants «. Des motifs si pressants donnerent du courage, non-seulement aux hommes, non-seulement à ceux d'entre eux qui étoient en état de combattre; mais aux vieillards, aux femmes mêmes & aux enfants, qui, faisant des efforts au-dessus de leur âge & de leur sexe, fournissoient des traits à ceux qui défendoient les murailles, & portoient des pierres aux travailleurs. Il n'étoit pas seulement question de conserver la liberté qui n'intéresse que les hommes courageux; mais d'éviter les outrages les plus indignes, & la mort la plus cruelle, objets qu'ils se représentoient avec tout ce qu'ils avoient d'affreux. Ils s'animoient à la vue les uns des autres, & c'étoit à qui s'exposeroit aux travaux les plus péni-

bles, & aux périls les plus évidents. Ainsi ils en vinrent aux mains avec tant d'ardeur, que cette armée, qui avoit dompté l'Espagne, eut plus d'une fois la honte de se voir repoussée loin des murailles, par la jeunesse d'une seule ville. Scipion craignant que ce mauvais succès n'abattît le conrage des siens, & n'augmentât encore l'audace des ennemis, crut devoir prendre part au péril. C'est pourquoi, après avoir reproché aux soldats leur peu de vigueur, il fit apporter des échelles, & déclara hautement qu'il alloit monter lui-même à l'assaut, si les autres refusoient de le faire. Il étoit déja au pied de la muraille, lorsque tous les soldats effrayés du péril où ils voyoient leur Général exposé, lui crierent d'une commune voix qu'il se retirât; & en même temps ils planterent leurs échelles à plusieurs endroits tout à la fois, & monterent avec beaucoup d'intrépidité. Lélius, de son côté, ne poussoit pas son attaque avec moins de courage. Ce fut alors que les assiégés commencerent à perdre cœur; & ceux qui défendoient les murs ayant été renversés, les Romains s'en rendirent aussi-tôt maîtres. La citadelle fut

auſſi priſe, à la faveur du tumulte qui s'excita dans la ville, juſtement par le côté où on la croyoit imprenable.

Pendant que les Romains abordoient par-tout où ils pouvoient, & que les aſſiégés étoient uniquement attachés à défendre les endroits qui paroiſſoient les plus menacés, les déſerteurs Africains qui ſervoient alors parmi les troupes auxiliaires des Romains, s'apperçurent que la partie la plus élevée de la ville n'étoit ni fortifiée ni défendue, parcequ'elle étoit couverte d'un rocher fort haut & fort eſcarpé. Mais des ſoldats choiſis, qui avoient joint à leur légereté naturelle celle que l'habitude leur avoit acquiſe, monterent ſur ce roc, en s'acrochant comme ils pouvoient aux parties qui s'avançoient plus que les autres. Et lorſqu'ils le trouvoient trop roide ou trop uni, ils enfonçoient d'eſpace en eſpace des clous de fer dont ils s'étoient munis, & s'en ſervoient comme de degrés pour aller plus loin : & les premiers tirant avec la main ceux qui ſuivoient, & les derniers ſoulevant ceux qui précédoient, ils gagnerent enfin le haut. Delà, ils deſcendirent, en pouſſant de grands cris, dans la ville, qui

étoit déja au pouvoir des Romains. On vit bien alors que la colere & la haine avoient eu le plus de part à sa prise. Personne ne songea à faire des prisonniers, ou du butin, quoique les biens des habitants fussent à la discrétion des soldats. Le vainqueur fait main-basse sur tous ceux qui lui tombent sous la main, & égorge indifféremment hommes & femmes, vieux & jeunes, jusqu'aux enfants qui étoient encore à la mammelle. Ensuite ils mettent le feu aux maisons, & détruisent tout ce que l'incendie a épargné, tant ils sont acharnés à effacer jusqu'aux traces qui pourroient conserver la mémoire d'une ville si odieuse. Scipion conduisit son armée de-là à Castulon, qui étoit défendue, non-seulement par les Espagnols du lieu, mais encore par les restes de l'armée Carthaginoise, qui s'y étoient rassemblés de tous les lieux où la fuite les avoit dispersés. Mais l'arrivée de Scipion avoit été prévenue par la nouvelle de la prise & de la ruine d'Illiturgis, qui avoit jetté dans les esprits la crainte & le désespoir. Comme la cause des Carthaginois qui s'y trouvoient renfermés, étoit différente de celle des habitants, & que

Ceux d'Illiturgis, après une vigoureuse résistance, pris d'assaut, sont tous égorgés, & leur Ville pillée & brûlée.

chacun ſongeoit à ſes intérêts, ſans ſe mettre en peine de ceux d'autrui, leur défiance mutuelle dégénéra bien-tôt en une diſcorde toute ouverte. Cerdubelles, à la tête des Eſpagnols, voulut rendre la ville aux Romains, & le déclaroit hautemeut. Himilcon, Chef des Carthaginois, s'y ſeroit oppoſé; mais comme il n'étoit pas le plus fort, Cerdubelles le livra, lui, ſes ſoldats & la ville, à Scipion, avec qui il avoit ſecrettement fait les conventions. Cette victoire fut moins ſanglante que la précédente. Auſſi les habitants de Caſtulon étoient-ils moins coupables que ceux d'Illiturgis, & leur reddition volontaire avoit bien adouci la colere des Romains.

Caſtulon rendue, eſt traitée plus doucement qu'Illiturgis.

Après cette expédition, Marcius fut détaché pour aller réduire ſous la puiſſance des Romains, ceux des barbares qui n'étoient pas encore tout-à-fait domptés : & Scipion retourna à Carthagene, afin d'y remercier les dieux des avantages qu'il avoit remportés par leur protection, & d'y célébrer les Jeux, & donner le combat de Gladiateurs, dont il avoit fait faire les préparatifs, pour honorer la mémoire de ſon pere & de ſon oncle. Les acteurs

Jeux & combat de gladiateurs donnés par Scipion, en l'honneur de ſon pere & de ſon oncle.

de cette eſpece de tragédie n'étoient ni des eſclaves, ni des mercénaires accoutumés à trafiquer de leur ſang, tels que ſont ceux qu'emploient ordinairement les maîtres d'eſcrime. Tous ceux qui parurent s'étoient préſentés volontairement, & ſans aucun motif d'intérêt. Les uns avoient été envoyés par les Rois du pays, qui étoient bien aiſes de faire connoître la valeur de leurs ſujets : quelques-uns étoient venus d'eux-mêmes, pour faire leur cour à Scipion : d'autres, par bravades & par émulation, avoient fait ou accepté des défis, en conſéquence deſquels ils ſe battirent. Il y en eut enfin qui s'engagerent à terminer par la voie des armes, des querelles qu'ils n'avoient pu, ou qu'ils n'avoient pas voulu finir autrement. On y vit juſqu'à des perſonnes d'une condition illuſtre ; comme Corbis & Orſua, deux couſins germains, qui voulurent y décider le fer à la main de la principauté de la ville d'Ibis, qu'ils ſe diſputoient entr'eux. Corbis étoit l'aîné des deux. Mais Orſua étoit fils du dernier poſſeſſeur, à qui ſon frere aîné avoit remis cette ſeigneurie en mourant. Scipion voulut les accommoder à l'amiable, & les re-

Corbis & Orſua.

concilier; mais ils lui déclarerent que leurs plus proches parents leur avoient déja fait cette propoſition qu'ils n'avoient jamais voulu écouter, & que le Dieu Mars étoit le ſeul qu'ils vouloient reconnoître pour arbitre de leur différend. Ils en vinrent donc aux mains, l'aîné recommandable par ſa force, & l'autre par ſa brillante jeuneſſe. La fureur avec laquelle ils ſe battirent, préférant la mort à la ſervitude, fut tout-à-la-fois & un ſpectable intéreſſant pour l'armée, & une leçon propre à faire ſentir combien la paſſion de regner eſt pernicieuſe au genre humain. L'aîné, plus prudent & plus habile à manier les armes, éluda facilement le courage plus impétueux que meſuré du cadet, par la mort duquel il demeura maître de la ville. Le combat des Gladiateurs fut ſuivi de jeux funèbres, dont on avoit fait les préparatifs avec toute la magnificence qu'on pouvoit étaler dans la province & dans un camp.

Les Lieutenants de Scipion ne laiſſoient pas d'agir. Marcius ayant paſſé le fleuve Bétis, que les habitants appellent Certis, reçut à compoſition deux villes opulentes, ſans avoir uſé

d'aucune violence. Mais celle d'Aſtapa s'étoit attiré l'indignation des Romains, moins par ſon attachement opiniâtre au parti des Carthaginois, que par la haine qu'elle témoignoit aux premiers, & les hoſtilités qu'elle exerçoit contr'eux, hors même des néceſſités de la guerre. Ce qui rendoit ſes habitants ſi fiers & ſi audacieux, n'étoit pas ſeulement la ſituation avantageuſe de leur ville, ou les fortifications qu'on y avoit ajoutées, mais l'inclination naturelle qu'ils avoient au brigandage les portoit à faire des courſes ſur les Alliés du Peuple Romain, & à dévaliſer ou tuer les ſoldats & les marchands Romains qui tomboient entre leurs mains. Ayant même ſurpris dans une embuſcade un convoi conſidérable qui paſſoit ſur les confins de leur pays bien eſcorté, parcequ'il n'étoit pas sûr d'aller autrement, ils tuerent inhumainement tous ceux dont il étoit compoſé. L'armée Romaine s'étant approchée de cette ville pour l'attaquer, les habitants à qui leur conſcience reprochoit des crimes dont ils ne pouvoient pas eſpérer le pardon en ſe rendant à des ennemis ſi juſtement irrités, & comptant

peu

peu ſur la bonté de leurs murailles, ou ſur la force de leurs armes, formerent contre eux-mêmes une réſolution auſſi étrange que barbare. Ils entaſſerent au milieu de la place publique leurs meubles les plus rares, avec tout leur or & leur argent, firent aſſeoir ſur ce monceau précieux leurs femmes & leurs enfants, & entourerent le tout de bois ſecs, & propre à s'embraſer dans le moment. Enſuite ils ordonnerent à cinquante jeunes gens vigoureux & bien armés, de garder en ce lieu, tant que le ſuccès du combat feroit douteux, & leur fortune & les perſonnes qui leur étoient encore plus cheres que leurs biens. Qu'ils fuſſent bien perſuadés que ſi ceux qu'ils voyoient marcher à la défenſe de la ville ne pouvoient la ſauver ni éviter d'être vaincus, au moins ils périroient tous ſur le champ de bataille. Que puis donc qu'il falloit ce jour-là perdre la liberté, ou par une mort honorable, ou par une honteuſe ſervitude, ils les conjuroient, quand ils s'appercevroient qu'il n'y avoit plus d'eſpérance, de ne rien laiſſer de ce qui étoit confié à leur courage, ſur quoi l'ennemi pût exercer ſa fureur & ſa cruauté. N'étoit-il pas

Réſolution horrible des habitans d'Aſtapa.

plus à propos que des mains amies & fideles détruisissent ce qu'on ne pouvoit conserver, que de le laisser subsister pour servir de jouet à un vainqueur orgueilleux & insolent? On ajouta des imprécations horribles contre ceux d'entr'eux que la foiblesse ou l'espérance empêcheroit d'exécuter ce projet. Après avoir pris ces mesures, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de leur ville, & vinrent fondre sur les Romains avec une extrême furie. Ils ne trouverent point de troupes disposées pour résister à une sortie qu'on n'avoit pas lieu d'appréhender. Quelques escadrons, avec les soldats armés à la légere, sortirent au plus vîte du camp pour les aller recevoir. Cette action fut plus remarquable par le courage & l'ardeur des combattants, que par l'ordre & la discipline qu'ils y observerent. Les cavaliers qui, les premiers, vinrent à la rencontre de l'ennemi, ayant été repoussés, porterent la terterreur parmi les soldats légérement armés; & les Romains auroient été obligés de combattre sur leurs retranchements, si le corps des légions, s'étant mis en bataille le plus promptement qu'il pût, ne fût allé au-devant des en-

nemis. Alors même ceux d'Aſtapa ſe précipitant comme des déſeſpérés au milieu des armes & des bleſſures, jetterent pendant quelque temps le déſordre parmi les premiers rangs de l'infanterie Romaine; mais ces vieux ſoldats oppoſant une valeur conſtante à l'audace & à la témérité, par le carnage des plus avancés, réprima la fougue de ceux qui ſuivoient. Alors s'étant efforcés de repouſſer cette troupe de furieux, lorſqu'ils virent qu'aucun ne plioit, & qu'ils ſe faiſoient tuer ſans quitter leur poſte, ils ouvrirent leur bataillon, ce qui leur étoit aiſé, attendu leur grand nombre; & ayant enfermé les ennemis au milieu, ils les obligerent de ſe ramaſſer en rond, & les tuerent tous, depuis le premier juſqu'au dernier.

Aſtrapa priſe, & tous ſes habitants tués juſqu'au dernier.

On ne peut pas reprocher aux Romains d'avoir uſé de cruauté en cette occaſion; car outre qu'ils étoient juſtement irrités, c'étoit ſuivant les loix de la guerre qu'ils verſoient le ſang d'un ennemi qui avoit les armes à la main, & qui combattoit opiniâtrement, ſans vouloir ni demander ni recevoir de quartier. Le carnage qui ſe faiſoit dans la ville étoit bien plus affreux; car c'é-

toient des concitoyens qui égorgeoient une troupe de femmes & d'enfants, incapable par leur ſexe & leur foibleſſe d'aucune défenſe, qui enſuite jettoient leurs corps, la plupart encore vivants, dans un bûcher allumé exprès, dont la flamme étoit éteinte par l'abondance du ſang qui ſortoit de leurs bleſſures; & qui enfin, las de tuer, ſe jetterent avec leurs armes dans les mêmes flammes, pour y être conſumés avec leurs compatriotes, qu'ils venoient de maſſacrer d'une maniere ſi déplorable. Tout étoit exécuté lorſque les Romains entrerent dans la ville: & d'abord, à un ſpectacle ſi atroce, ils s'arrêterent étonnés & interdits. Mais un moment après, ayant apperçu l'or & l'argent qui brilloient à travers des autres biens que le feu dévoroit, pouſſés par une paſſion naturelle à tous les hommes & encore plus aux gens de guerre, ils ſe jetterent au milieu de l'incendie avec tant d'imprudence, que quelques-uns y perirent, & que la plupart furent endommagés par la vapeur des flammes, ceux qui s'étoient trop avancés n'ayant pas la liberté de reculer, parcequ'ils étoient preſſés par les derniers qui vouloient avoir part au butin. Ainſi la ville d'Aſtapa, conſu-

mée par le feu & par le fer, ne laissa rien qui pût assouvir l'avidité du soldat. Marcius n'employa que la crainte pour soumettre tout le reste du Pays, & remena son armée victorieuse à Carthagene, où Scipion l'attendoit. Pendant ces mêmes jours, il vint de Cadis des Transfuges, qui offrirent à Scipion de lui livrer cette Ville, la Garnison Carthaginoise, & le Général qui la commandoit. Magon s'y étoit retiré après sa défaite; & ayant rassemblé quelques vaisseaux sur l'Océan, avoit tiré quelques secours des Côtes d'Afrique qui étoient au delà du Détroit & des Cantons d'Espagne les plus voisins, par le Ministere d'Hannon, Gouverneur de cette Place. Scipion reçut la parole des Déserteurs, & leur donna la sienne; & les ayant renvoyés, il fit partir Marcius avec des Cohortes légeres, pour aller attaquer Cadis par terre, pendant que Lelius, avec sept Triremes & une Quinquereme, de concert avec lui, presseroit cette Ville du côté de la mer.

Scipion malade.

Cependant Scipion fut attaqué d'une maladie assez fâcheuse, & que la renommée faisoit beaucoup plus dangereuse qu'elle n'étoit en effet. Tout le

monde étoit attentif à réveiller les bruits qui s'en étoient répandus : & comme les hommes sont naturellement portés à exagérer, & que chacun ajoutoit encore à ce qu'il avoit appris, toute la Province, & sur-tout les Cantons les plus éloignés, fut bien-tôt remplie de trouble & de confusion. On vit par-là quelle suite auroit eue la mort véritable de ce Général, puisqu'une opinion sans fondement en causa de si terribles. Les Alliés devinrent infideles, & les Soldats séditieux. Mandonius & Indibilis, qui s'étoient attendus à demeurer les Maîtres de l'Espagne, quand on en auroit chassé les Carthaginois, voyant qu'ils s'étoient flattés d'une vaine espérance, firent prendre les armes aux Lacetans, leurs Sujets ; & ayant soulevé la Jeunesse des Celtiberiens, vinrent, avec toutes ces forces, ravager les terres des Suessiens & des Sedetans, Alliés du Peuple Romain. Les Citoyens mêmes oublierent ce qu'ils devoient à leur Patrie. Il y avoit auprès de Sucrone un Corps de huit mille Romains, qu'on faisoit camper en ce lieu, pour contenir dans le devoir les Peuples qui sont situés en-deçà de l'Hebre. Ces Troupes

Sédition excitée à cette occasion.

Révolte des Romains, campés à Sucrone.

avoient déjà commencé à se mutiner avant que la nouvelle de la maladie de Scipion se fût répandue, par une suite du repos dont elles jouissoient depuis long-tems, outre qu'étant accoutumées à vivre avec plus de licence pendant la Guerre, elles avoient peine à se soumettre à une discipline plus exacte & plus étroite dans un tems de Paix. Et d'abord ce n'étoient que des murmures secrets : » S'il y a encore » des Ennemis dans la Province, di- » soient-ils, pourquoi nous retient- » on dans un Pays tranquille, où nous » demeurons les bras croisés, sans rien » faire ? Ou, si la Guerre est termi- » née, pourquoi ne nous fait-on pas » repasser en Italie « ? Ils demanderent même leur solde avec plus de hauteur & de fierté qu'il ne convenoit à des Soldats bien disciplinés. Quelques Sentinelles porterent l'insolence jusqu'à dire des injures aux Tribuns qui faisoient la ronde ; & plusieurs allerent piller pendant la nuit les Villages voisins, dont les Habitants étoient alliés. Enfin en plein jour & tout ouvertement, ils abandonnoient leurs drapeaux, & s'en alloient où ils jugeoient à propos, sans demander congé à leurs

Officiers. On n'avoit plus d'égard dans ce Camp, ni aux regles de la Guerre, ni à l'autorité des Généraux : tout se passoit suivant le caprice & la fantaisie des Soldats. Ils conservoient cependant encore une apparence de Camp Romain, uniquement dans l'espérance que leurs Tribuns se rendroient complices de leur Sédition & de leur fureur. Dans cette pensée, ils souffroient qu'ils tînssent conseil dans leurs tentes, ils leur demandoient le signal, & faisoient la garde chacun à leur tour, selon la coutume. Et quoique dans le fond ils eussent absolument secoué le joug, cependant ils s'imposoient eux-mêmes la loi de garder tous les dehors de soldats soumis & obéissants. A la fin la sédition éclata, dès qu'ils s'apperçûrent que leurs Tribuns désapprouvoient leur conduite, qu'ils la vouloient réformer, & refusoient de prendre part à leur révolte, & d'entrer dans leur conspiration. Ils les chasserent donc de leurs tentes & de tout le camp, & d'une voix unanime, déférerent le commandement à deux simples Soldats, Auteurs de la Sédition, nommés C. Albius Calenus, & Atrius Umbrus. Ces deux misérables ne se

contenterent pas des ornements de Tribuns des Soldats : ils eurent l'insolence de prendre les marques du souverain Empire, & de faire porter devant eux les haches & les faisceaux ; & il ne leur vint jamais dans l'esprit, que cet appareil superbe, qu'ils employoient pour retenir les autres dans le respect & dans la crainte, seroit bientôt l'instrument du supplice que leur crime avoit mérité. La mort de Scipion faussement crue aveugloit leurs esprits ; & ils ne doutoient pas que ce bruit répandu n'allumât aussi tôt la guerre dans toute l'Espagne, & qu'à la faveur de ces désordres, ils ne pussent tirer de l'argent des Alliés, & piller les Villes voisines de leur quartier. Ils se flattoient que dans cette confusion universelle, la licence & l'audace régnant par-tout, on remarqueroit moins les attentats qu'ils auroient commis eux-mêmes.

Dans le temps qu'ils attendoient de moment à autre des courriers qui leur apprissent, non-seulement la mort, mais mêmes les funérailles de Scipion ; comme ils n'entendoient parler de rien ; que personne n'arrivoit de l'Armée, & que ce bruit, qui n'avoit rien de réel,

ſe diſſipoit inſenſiblement, alors on commença à rechercher les premiers Auteurs de cette nouvelle : mais il ne ſe trouva perſonne qui voulût s'avouer pour tel, chacun déclarant qu'il l'avoit crue ſur la foi d'autrui, mais qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Ce fut alors que les Chefs du ſoulevement, abandonnés de tout le monde, commencerent à regarder avec horreur les marques de leur dignité, & à redouter la vengeance qu'une autorité juſte & véritable alloit exercer ſur eux, en faiſant diſparoître la puiſſance vaine & chimérique qu'ils avoient uſurpée. La ſédition étoit plutôt étourdie qu'entierement étouffée, lorſqu'on apprit par des courriers, ſur qui on pouvoit compter, premierement que Scipion vivoit ; & enſuite, qu'il jouiſſoit d'une parfaite ſanté. Et auſſi-tôt après, ſept Tribuns des Soldats, envoyés par Scipion même, arriverent dans le Camp. Leur vue aigrit d'abord les eſprits : mais le ſoin qu'ils eurent de tenir à ceux de leur connoiſſance des diſcours flatteurs, & qui ne pouvoient leur inſpirer que de la confiance, les adoucit auſſi-tôt. Car allant & venant dans les tentes des Soldats, puis dans celles des

Officiers & des Chefs, & par-tout où ils voyoient des pelottons de gens qui s'entretenoient ensemble, ils affectoient par-tout de ne rien savoir; &, sans leur faire aucun reproche sur leur conduite passée, ils paroissoient seulement curieux d'apprendre ce qui pouvoit causer leur ressentiment & leurs allarmes. Ils se plaignoient communément de ce qu'on ne leur avoit pas payé leur solde aux jours marqués: Ils ajoutoient que c'étoit eux qui, par leur courage, avoient sauvé la gloire du nom Romain, & conservé la Province que la mort & la défaite des deux Scipions & de leur armée avoit mise en danger; & cela, dans le tems que ceux d'Illiturgis avoient insulté à leur misere: que ces Barbares avoient reçu la peine de leur perfidie; mais que les services des Citoyens étoient demeurés sans récompense. Les Tribuns avouoient que ces plaintes étoient légitimes, & leurs demandes raisonnables, & qu'ils ne manqueroient pas d'en informer le Général. Qu'ils étoient ravis qu'il ne fût rien arrivé de plus fâcheux; qu'il étoit aisé de les satisfaire, & que Scipion & la République étoient en état, & avoient intention

d'accorder à leur ſervice & à leur courage la récompenſe qu'ils avoient méritée. Scipion n'étoit point embarraſſé quand il étoit queſtion de faire la Guerre. C'étoit ſon métier. Mais n'ayant point encore éprouvé de ſédition, celle-ci l'inquiétoit. Il craignoit, en la puniſſant, de pécher par un excès, ou d'indulgence ou de ſévérité. Enfin, il réſolut d'uſer de prudence & de modération, comme il avoit commencé. Pour cet effet, il envoya dans les Villes tributaires ceux qui étoient chargés de lever les deniers de la République, & cette démarche fit eſpérer aux Soldats qu'ils toucheroient inceſſamment la ſolde qui leur étoit due. Quelques jours après, il publia un Edit, qui leur ordonnoit de venir à Carthagene, pour recevoir leur paye, ſéparément par Compagnies, ou tous enſemble, s'ils l'aimoient mieux. La ſédition étoit déjà bien affoiblie. Mais quand on ſut que ceux des Eſpagnols qui s'étoient ſoulevés rentroient dans le devoir, elle fut tout à-fait éteinte. Car Mandonius & Indibilis n'avoient pas plutôt appris que Scipion jouiſſoit d'une parfaite ſanté, qu'abandonnant leur entrepriſe, ils étoient retournés

Scipion uſe d'une adreſſe infinie, pour appaiſer & punir la ſédition.

dans leur pays. En ſorte qu'il n'y avoit plus ni citoyen ni étranger, que les ſoldats de Sucrone puſſent aſſocier à leur révolte. Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui ſe préſentoit à eux : c'étoit de s'abandonner ou à la juſte colere de leur Général, ou à ſa clémence, dont ils ne déſeſpéroient pas entiérement. » Que les ennemis » mêmes qu'il avoit vaincus les armes » à la main, l'avoient éprouvée «. Et comme on eſt naturellement porté à ſe flatter, & à trouver des raiſons pour excuſer ſes fautes, ils jugeoient qu'une ſédition dans laquelle il n'y avoit point eu de ſang répandu, ou n'étoit point criminelle, ou ne méritoit pas une ſi grande punition. Ils étoient ſeulement en doute s'ils iroient chercher leur ſolde tous enſemble, ou les uns après les autres. A la fin, ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr. C'étoit de ne point ſe ſéparer.

Pendant qu'ils étoient incertains de la maniere qu'ils ſeroient reçus de Scipion, ce Général ne l'étoit pas moins de la punition qu'il devoit leur faire ſouffrir. Son Conſeil étoit partagé en deux ſentiments. Les uns vouloient qu'on ſe bornât au ſupplice des chefs,

qui étoient environ trente-cinq. Les plus séveres prétendoient qu'il falloit faire main-basse sur des troupes dont le crime devoit être regardé comme une conspiration des plus pernicieuses, plutôt que comme une mutinerie ou une sédition. On se détermina pour l'opinion la plus favorable. Les auteurs du soulévement furent punis de mort, & l'on se contenta de faire une réprimande très austere à la multitude. Au sortir du Conseil, on avertit les soldats qui étoient à Carthagene, de se tenir prêts à marcher contre Mandonius & Indibilis, & de se munir de vivres pour plusieurs jours. On vouloit leur persuader que cette expédition avoit été le sujet de la délibération. Les sept Tribuns qui avoient déja été à Sucrone pour adoucir l'esprit des séditieux, furent encore chargés d'aller audevant d'eux, avant qu'ils arrivassent à Carthagene. Ces sept Officiers, à chacun desquels on avoit indiqué cinq auteurs du trouble, avoient ordre de les faire aborder dès qu'ils seroient entrés dans la ville, par des gens affidés, qui, après un accueil favorable, les inviteroient, avec beaucoup d'honnêteté, à loger & à manger chez eux,

& les feroient charger de chaînes, après les avoir enivrés. Quand ils furent près de Carthagene, ils apprirent de ceux qui venoient à leur rencontre, que le lendemain toutes les troupes que Scipion avoit dans cette ville, partiroient ſous la conduite de Silanus, pour aller contre les Lacétans. Cette nouvelle ne les délivra pas ſeulement de la crainte & de l'inquiétude que leur laiſſoit le ſouvenir de leur crime; mais encore leur cauſa une extrême joie. Ils s'imaginoient avec plaiſir que leur Général alloit reſter ſeul avec eux, & qu'ils ſeroient plus en état de lui donner la loi, que de la recevoir de lui. Ils entrerent dans la ville vers le coucher du ſoleil, & virent l'armée de Scipion qui préparoit tout pour la prétendue expédition dont on vient de parler. Après qu'on leur eut tenu des diſcours conformes à ce deſſein, & qu'on les eut aſſurés que Scipion étoit ravi de les voir arriver ſi à propos, & préciſément dans le temps que l'autre armée alloit le quitter, on leur ordonna d'aller prendre de la nourriture & du repos. Ce fut alors que les ſept Tribuns firent conduire les chefs de la ſédition chez des hôtes préparés, &

On se saisit des chefs de la sédition.

qu'après qu'on les eut bien fait boire ; on les saisit & on les chargea de chaînes. A la quatrieme veille de la nuit, les bagages de l'armée qu'on feignoit de faire partir, commencerent à se mettre en marche. A la pointe du jour, les étendards s'avancerent avec les troupes jusques hors de la ville, mais furent arrêtés aux portes, où l'on mit des gardes, pour empêcher que qui que ce soit n'en pût sortir, & donner avis de ce qui se passoit. Après ces précautions, ceux qui étoient arrivés la veille vinrent à l'assemblée où ils étoient appellés, avec un air de fierté & d'arrogance, comme des gens qui, par leurs cris, alloient donner de la terreur à leur Général, bien loin de rien craindre de sa part. Alors Scipion monta sur son tribunal ; & dans le même instant, les troupes qu'on avoit fait sortir de la ville étant rentrées les armes à la main, se répandirent autour des soldats qui étoient assemblés sans armes autour de leur Général. Dans ce moment ils perdirent toute leur fierté, comme ils l'avouerent depuis : & ce qui les effraya davantage, fut la vigueur & l'embonpoint de Scipion, qu'ils s'étoient attendus de voir abat-

tu d'une longue maladie ; & une certaine vivacité sur son visage & dans ses yeux, qu'ils ne lui avoient jamais remarquée, même aux jours de bataille. Il demeura quelque temps assis sans rien dire ; jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que les auteurs de la sédition avoient été conduits dans la place publique, & que tout étoit prêt.

Alors ayant fait faire silence par le héraut : » Je n'avois jamais cru, dit-il, » qu'ayant à parler à mes soldats les » paroles me manqueroient au besoin. » Non que je me sois appliqué à bien » dire, plutôt qu'à bien faire, mais » parcequ'ayant vécu dès mon enfan- » ce au milieu des camps & des ar- » mées, j'étois accoutumé au génie » des soldats. Cependant aujourd'hui, » je ne sais de quelles pensées & de » quelles expressions je dois me servir » en vous parlanr. J'ignore jusqu'au » nom que je dois vous donner. Vous » traiterai-je de citoyens, vous qui » vous êtes soulevés contre votre pa- » trie ? vous appellerai-je soldats, vous » qui avez violé toutes les régles de la » discipline militaire, & rompu le » serment que vous aviez fait entre les » mains de vos Généraux ? Si je ne re-

Harangue de Scipion aux soldats révoltés.

» connoissois pas en vous les armes,
» les habits, l'air enfin & l'image de
» Romains, je vous prendrois pour
» des ennemis, puisqu'en effet vous
» en avez tenu les discours, fait les ac-
» tions & formé les desseins. Car en
» quoi vos intentions & vos espérances
» ont elles été différentes de celles des
» Ilergetes & des Lacétans? Vous
» êtes même plus coupables & plus
» insensés qu'eux. Car, après tout,
» ils ont suivi pour guides de leur fu-
» reur Mandonius & Indibilis. Ce
» sont des Princes de race Royale qui
» les ont entraînés dans la révolte: au
» lieu que vous avez eu la bassesse de
» reconnoître pour vos Généraux un
» Atrius Umbrus & un Calenus Al-
» bius; & vous avez placé le droit au-
» guste & sacré des Auspices dans la
» personne de deux misérables soldats.
» Niez que toute l'armée ait trempé
» dans un dessein si détestable & si ex-
» travagant: soutenez que ça été le
» projet d'un petit nombre de fous &
» de scélerats. Je vous croirai volon-
» tiers. Car si tous les soldats sont
» complices du crime, il est de nature
» à ne pouvoir être expié que par de
» terribles satisfactions, & des châti-

» ments bien extraordinaires. C'eſt » malgré moi que j'inſiſte ſur de pareils égarements. Mais ce ſont comme des plaies douloureuſes, qu'on » ne peut guérir ſans les toucher, & » ſans y porter le fer ou le feu. Pour » moi, après avoir chaſſé les Carthaginois de l'Eſpagne, je ne croyois » pas qu'il y eût dans toute la province un ſeul lieu, un ſeul homme à » qui ma vie fût odieuſe. Telle avoit » été la conduite que j'avois gardée, » non-ſeulement avec nos Alliés, mais » avec nos ennemis. Combien les eſpérances des hommes ſont trompeuſes! Le bruit de ma mort s'eſt répandu » dans mon camp : & mes ſoldats, » mes propres ſoldats, non-ſeulement » l'ont appris avec indifférence, mais » même ils en ont attendu la confirmation avec empreſſement. Je ſuis » bien éloigné de penſer que tous » aient été dans les mêmes ſentiments. Si je croyois que toute l'armée eût déſiré ma mort, je me tuerois ici moi-même à vos yeux; & la » vie me feroit inſupportable, ſi je » ſoupçonnois qu'elle fût à charge à » tous mes citoyens & à tous mes ſoldats. Je ſuis bien éloigné de le pen-

» fer. Mais la multitude eſt ſemblable
» à la mer. Comme cet élément eſt
» calme par lui-même, & que ce ſont
» les vents qui en troublent la tran-
» quillité ; de même vous ſeriez reſtés
» dans le devoir & dans l'obéiſſance,
» ſi d'autres ne vous avoient inſpiré
» l'eſprit de ſédition & de révolte.
» Ce ſont ces furieux qui vous ont
» fait perdre la raiſon, après l'avoir
» perdue les premiers. Car enfin il me
» ſemble que vous ne comprenez pas
» encore aujourd'hui juſqu'à quel ex-
» cès d'extravagance & d'audace vous
» vous êtes portés, quel crime vous
» avez commis contre votre patrie,
» contre vos peres & vos meres, vos
» femmes & vos enfants : contre les
» Dieux, témoins de vos ferments ;
» contre les Auſpices ſous leſquels
» vous portez les armes, contre les
» loix inviolables de la diſcipline mi-
» litaire ; enfin, contre la majeſté de
» l'Empire. Je ne parle point de moi-
» même Je veux bien que vous ayez
» cru ma mort avec plus de témérité
» que de joie. Je ne mérite peut être
» pas qu'on me regrette ; on ne doit
» peut-être pas s'étonner que mes ſol
» dats ſe ſoient dégoutés de moi

» commandement. Mais que vous » avoit fait la patrie, que vous trahiſ- » ſiez en vous uniſſant avec Mando- » nius & Indibilis? Que vous avoit » fait le Peuple Romain lorſque vous » ôtiez à des Tribuns l'autorité qu'ils » tenoient de lui, pour la donner à de » ſimples ſoldats? lorſqu'une armée » Romaine, non contente d'obéir à » ces particuliers, comme à des Tri- » buns, a déféré les faiſceaux de ſon » Général à deux miſérables, qui juſ- » ques-là n'avoient jamais eu un va- » let dont ils puſſent diſpoſer. Albius » & Atrius ont occupé la tente du » Général : ils ont fait donner le ſignal » par le ſon de la trompette : on leur » a demandé l'ordre & le mot du » guet : ils ſe ſont aſſis ſur le tribunal » de Pub. Scipion : on les a vus pré- » cédés des Licteurs qui écartoient la » foule pour leur faire place : enfin on » a porté devant eux les haches & les » faiſceaux. S'il pleut des pierres, ſi » la foudre tombe du ciel, s'il naît » des animaux d'une forme extraordi- » naire, vous regardez ces accidens » comme autant de prodiges. C'en eſt » ici un, que nulles prieres, nuls ſa- » crifices ne ſauroient expier. Les

„ coupables sont les seules victimes
„ qui puissent appaiser la colere des
„ Dieux. .

„ Je sais bien que le crime aveugle
„ ceux qui le commettent. Mais com-
„ me il n'y en a point de si grand qui
„ n'ait un but, je voudrois bien vous
„ demander quelles étoient vos vues &
„ vos espérances dans une entreprise
„ de cette nature. Autrefois une Lé-
„ gion qu'on avoit envoyée au se-
„ cours de Rhege, s'avisa de tuer les
„ principaux des habitants; & le fruit
„ qu'elle tira de ce crime abominable,
„ c'est que pendant dix ans, elle de-
„ meura en possession d'une ville opu-
„ lente, & de son territoire. Et qu'à
„ la fin les quatre mille hommes dont
„ cette Légion étoit composée, eurent
„ la tête tranchée dans la place publi-
„ que de Rome. Mais la différence
„ qu'il y a entre leur entreprise & la
„ vôtre, c'est premierement qu'ils ne
„ reconnurent point pour Chefs un
„ Atrius Umbrus, un malheureux
„ goujat, dont le nom seul est abo-
„ minable; mais Decius Jubellius,
„ Tribun des soldats: secondement,
„ ils ne s'unirent point avec Pyrrhus,
„ ni avec les Samnites, ou les Luca-

» niens, tous ennemis du Peuple Ro-
» main ; au lieu que vous avez été
» d'intelligence avec Mandonius &
» Indibilis, & que vous avez été sur
» le point d'unir vos armes avec les
» leurs, contre votre Patrie. Enfin, à
» l'exemple des Campaniens, qui
» avoient ôté Capouë aux Toscans ses
» anciens Habitants, & des Mamer-
» tins, qui avoient chassé les Citoyens
» de Messine en Sicile, pour se met-
» tre en leur place : ils se proposerent
» de s'établir pour toujours à Rhege,
» sans se déclarer contre le Peuple Ro-
» main, ni contre ses Alliés. Pour
» vous, direz-vous que vous vouliez
» fixer pour toujours votre demeure à
» Sucrone ? Mais si votre Général,
» après avoir achevé la Conquête de
» l'Espagne, vouloit vous laisser en ce
» lieu, en remenant à Rome le reste
» de ses troupes, ne vous plaindriez-
» vous pas de sa dureté aux Dieux &
» aux hommes, & ne demanderiez-
» vous pas qu'il vous fût permis d'al-
» ler revoir vos femmes & vos en-
» fants ? Ne seroit-ce point, peut-être,
» que vous aviez renoncé à tous vos
» parents, aussi-bien qu'à votre Patrie
» & à votre Commandant ? Car enfin,

» je voudrois au moins que vous me
» fissiez voir, que si votre complot
» étoit criminel, il n'étoit cependant
» pas absolument insensé, & qu'il
» avoit quelque fondement. Mais
» quoi ? moi vivant, moi à la tête de
» tous les autres Romains, avec les-
» quels j'ai pris Carthagene en un
» jour, avec lesquels j'ai battu les
» quatre Armées & les quatre Géné-
» raux des Carthaginois ; avec lesquels
» j'ai reconquis l'Espagne, en chassant
» de cette Province tous les Ennemis
» de la République : espériez-vous, au
» nombre de huit mille hommes,
» vous qui valez assurément moins
» qu'Albius & Atrius, à qui vous
» avez juré obéissance ; espériez-vous,
» dis je, ôter au Peuple Romain la
» possession de l'Espagne ? Ne par-
» lons point de ce qui me regarde. Je
» veux que vous ne m'ayez offensé
» qu'en ce que vous avez cru ma mort
» avec un peu trop de légereté. Mais
» quand je serois mort, la République
» auroit elle fini avec ma vie ? l'Em-
» pire du Peuple Romain auroit il
» été détruit avec moi ? Ne plaise au
» grand Jupiter, que la durée d'un
» Etat, fondé sous les auspices des
Dieux

» Dieux pour ſubſiſter éternellement,
» ſoit égale à celle d'un corps fragile
» & périſſable comme le mien. Le
» Peuple Romain a ſurvécu à la perte
» de Flaminius, de Paul Emile, de
» Gracchus, de Poſthumius Albinus,
» de M. Marcellus, de T. Quintius
» Criſpinus, des deux Scipions, mon
» pere & mon oncle, tous illuſtres
» Généraux, qui ont péri dans la mê-
» me guerre; & il ſurvivra à mille
» autres, que le fer ou la maladie
» pourront emporter. Et vous voulez
» que ma mort ait été capable d'en-
» traîner la ruine de la Republique
» Romaine? Vous-mêmes, après la
» mort de mon pere & de mon oncle,
» n'avez-vous pas choiſi dans cette
» même Eſpagne Septimus Marcius
» pour vous commander en leur pla-
» ce, & vous conduire contre les Car-
» thaginois, fiers de la victoire qu'ils
» venoient de remporter ſur eux? Et
» je ſuppoſe que l'Eſpagne fût de-
» meurée ſans Général; mais Marcus
» Silanus, envoyé dans cette Province
» avec la même autorité que moi;
» mais L. Scipion mon frere, mais
» C. Lélius, tous deux mes Lieute-
» nants, n'auroient-ils pas pris ma

» place, & n'auroient-ils pas soutenu
» l'honneur du nom Romain & la
» majesté de l'Empire? Y auroit-il
» quelque comparaison à faire entre
» vous & les troupes qu'ils auroient
» commandées, entre ces Chefs & les
» vôtres, entre le mérite des uns &
» des autres : enfin entre la cause
» qui les eût portés à combattre ;
» & celle qui vous auroit mis les
» armes à la main? Et quand vous
» l'auriez emporté sur vos adversaires
» par tous ces endroits, auriez-vous
» pris le parti des Carthaginois contre
» votre patrie & contre vos citoyens?
» Auriez-vous voulu que l'Afrique
» commandât à l'Italie, & Carthage
» à Rome? Quelle injure aviez-vous
» reçue de votre patrie, pour conce-
» voir un pareil dessein? Autrefois
» une condamnation injuste, & un
» exil malheureux, poussa Coriolan
» à assiéger sa patrie. Mais le respect
» seul qu'il devoit à sa mere lui fit
» tomber les armes des mains, & le
» détourna de ce dessein parricide.
» Mais de quoi vous plaignez-vous?
» Quelle injure a excité votre colere
» & votre ressentiment? Quoi! votre
» paie différée de quelques jours pen-

» dant la maladie de votre Général,
» vous a paru une raiſon aſſez forte
» pour déclarer la guerre à votre pa-
» trie, pour embraſſer les intérêts des
» Illergetes contre le Peuple Romain,
» & pour violer toutes les loix divi-
» nes & humaines! Vous avez aſſu-
» rément perdu la raiſon, ſoldats; &
» la maladie qui s'eſt emparée de vos
» eſprits, eſt encore plus dangereuſe
» que celle qui a attaqué mon corps.
» Je frémis quand je penſe à ce qu'on
» a cru, à ce qu'on a eſpéré, à ce qu'on
» a ſouhaité. Que tout ce qui ſe pré-
» ſente à l'eſprit ſur un tel ſujet, de-
» meure enſeveli dans un éternel ou-
» bli, s'il eſt poſſible, ou au moins,
» dans un profond ſilence. Mon diſ-
» cours a dû, ſans doute, vous paroî-
» tre dur, affligeant, atroce ſi vous
» voulez: mais combien vos ac-
» tions le ſont-elles davantage? Il
» ſeroit bien extraordinaire que je
» fuſſe obligé de ſouffrir ce que vous
» avez fait, & que vous ne vouluſſiez
» pas même ſouffrir qu'on vous en
» parlât. Mais je ne vous en ferai pas
» même davantage des reproches. Puſ-
» ſiez-vous oublier votre mauvaiſe
» conduite auſſi facilement que moi.

» C'eſt pourquoi, pour ce qui vous » regarde tous en général, ſi vous » vous repentez de votre faute, je » ſuis content. Pour Albius Calenus, » Atrius Umber, & les autres ſcélé- » rats qui vous ont corrompus, ils » laveront leur crime dans leur ſang. » Et ſi vous êtes rentrés dans votre » bon ſens, leur ſupplice vous ſera » non-ſeulement indifférent, mais » même agréable. Car il n'y a perſon- » ne à qui ils aient fait plus de tort » qu'à vous «. Si-tôt qu'il eut ceſſé de parler, on préſenta de concert à leurs yeux & à leurs oreilles, tout ce qui étoit capable de porter la terreur dans leurs ames. Les ſoldats de l'autre armée, qui s'étoient répandus autour de l'aſſemblée, commencerent à frapper de leurs épées ſur leurs boucliers; & dans le même moment on entendit la voix du Héraut, qui citoit ceux qui avoient été condamnés dans le Conſeil. On les traîna tout nuds au milieu de la place; & ſur le-champs on étala aux yeux des deux armées, les inſtruments de leur ſupplice: & pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, & qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurerent immo-

On bat de verges les chefs de la ſédition, & on leur tranche la tête.

biles, & tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa pas une seule parole, pas même un gémissement, qui témoignât leur peine ou leur ressentiment. On les tira ensuite de ce lieu, qu'on eut soin de purifier. Enfin on les fit tous comparoître, chacun à leur rang, devant les Tribuns des soldats, qui leur firent prêter un nouveau serment au nom de Scipion; après quoi on leur paya leur solde, en gardant le même ordre. Telle fut l'origine, le progrès, & la fin de la sédition qui avoit été excitée dans le camp de Sucrone.

Dans ce même temps, Hannon étant parti de Cadis, par ordre de Magon son Général, avec une petite troupe d'Africains, à force de solliciter les Espagnols, assembla auprès du fleuve Bétis, un corps d'environ quatre mille hommes. Mais L. Marcius s'étant emparé de son camp, il s'enfuit au milieu du tumulte, & après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats à l'attaque du camp, ou dans la fuite, il eut bien de la peine à échapper lui-même, avec un petit nombre des siens, à la cavalerie des vainqueurs, qui les poursuivit pendant longt-tems dans la

plaine. Pendant que ces choses se passent près du Betis, Lélius s'étant embarqué sur l'Océan, s'approcha avec sa flotte de la ville de Carteia, située sur un golphe de l'Océan, à l'endroit où la mer commence à s'élargir. Il étoit venu dans le camp des Romains des gens qui avoient fait espérer, comme on a dit plus haut, que par leur entremise, on reprendroit Cadis sans coup férir. Mais le complot ayant été decouvert avant le temps, Magon se saisit de tous les conjurés, & les mit entre les mains du Préteur Adherbal, avec ordre de les conduire à Carthage. Adherbal les embarqua sur une quinquereme, qu'il fit partir devant lui, à cause de sa pesanteur, & la suivit de près avec huit triremes. La quinquereme entroit déja dans le détroit, lorsque Lélius, qui montoit lui-même une quinquereme, étant sorti du port de Carteia, suivi de sept triremes, vint fondre sur Adherbal & ses triremes, persuadé que la quinquereme ne ne lui échapperoit pas, & que dans un détroit aussi agité, elle ne pourroit surmonter l'impétuosité des flots & de la marée. Le Carthaginois étonné d'une attaque si imprévue, demeura quel-

Combat naval de Lelius & d'Adherbal, dans le détroit même.

que temps incertain s'il ſuivroit la quinquereme, ou s'il tourneroit ſes proues contre les ennemis. Ce doute lui ôta la liberté d'éviter le combat. Car les Romains étoient déja à la portée du trait, & le preſſoient de tous côtés : outre que la violence des vagues ne lui permettoit pas de gouverner ſes vaiſſeaux ſuivant ſa volonté. L'action n'avoit rien qui reſſemblât à un combat naval : & la prudence ou l'adreſſe du pilote & des nautonniers étoit abſolument inutile dans un détroit où tout étoit ſoumis à la fureur des flots & de la marée, qui pouſſoit indifféremment les galeres contre celles des ennemis, & contre celles du même parti, malgré les efforts que faiſoient les rameurs, pour éviter le choc qui les menaçoit. Enſorte qu'un vaiſſeau qui avoit abandonné le combat, étoit tout d'un coup pouſſé, malgré lui, contre celui qui venoit de le heurter & de le mettre en fuite, pendant que d'un autre côté le vaiſſeau victorieux rencontroit une vague qui l'arrêtoit tout d'un coup dans ſa courſe, & lui faiſoit prendre la fuite à ſon tour. Quelquefois, dans l'action même, la galere qui ſe diſpoſoit à heurter de ſa

proue ſon adverſaire préſentée de travers, venant à pirouetter, prêtoit elle-même le flanc à l'autre, que les vagues avoient redreſſée, & recevoit le coup qu'elle alloit donner. Tandis que le ſeul haſard décidoit de tout dans ce combat de triremes, la quinquereme des Romains, plus facile à gouverner, ſoit parcequ'elle étoit plus peſante, ſoit parcequ'ayant un plus grand nombre de rameurs, elle réſiſtoit plus aiſément à la violence des flots, coula à fond deux triremes ennemies, & briſa toutes les rames d'un des côtés d'une troiſieme, contre laquelle elle fut pouſſée avec rapidité; & elle auroit traité de même toutes celles qu'elle auroit rencontrées, ſi Adherbal n'eût fait voile vers l'Afrique avec les cinq qui lui reſtoient.

Lélius retourna vainqueur à Carteia; & là ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Cadis, que la conſpiration avoit été découverte, & les Conjurés envoyés à Carthage; il vit bien qu'il falloit renoncer à l'eſpérance qui les avoit attirés de ce côté-là. Ainſi il fit ſavoir à Marcius, qu'à moins qu'ils ne vouluſſent perdre leur temps & leur peine, ils devoient retourner vers leur

Général. Et Marcius ayant été du même avis, au bout de quelques jours, ils allerent tous deux rejoindre Scipion à Carthagene. Par leur retraite, Magon qui se voyoit pressé par mer & par terre, non-seulement eut le temps de respirer; mais ayant appris le soulevement des Illergetes, il conçut le dessein de chasser les Romains de l'Espagne. C'est pourquoi il envoya au Sénat de Carthage des Députés, qui, exagérant la révolte des Illergetes, & la sédition qui s'étoit élevée dans le camp des Romains, conclurent à ce qu'on envoyât à Magon des secours, avec lesquels ils faisoient entendre qu'il lui seroit aisé de rentrer en possion de l'Empire d'Espagne, qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres. Mandonius & Indibilis étant retournés dans leur pays, s'y tinrent quelque temps en repos. Ils vouloient voir quelle seroit l'issue de la sédition. Ils espéroient que Scipion, supposé qu'il pardonnât à ses Citoyens, pourroit bien aussi leur pardonner, à eux qui étoient étrangers. Mais quand ils eurent appris avec quelle rigueur il avoit puni les coupables, ils jugerent bien qu'ils ne seroient pas traités plus fa-

Mandonius & Indibilis levent des troupes contre les Romains.

vorablement. C'eſt pourquoi, ayant fait reprendre les armes à leurs ſujets, & ramaſſé les ſecours qu'ils avoient auparavant, ils ſe jetterent, avec une armée de vingt mille hommes de pied & de deux mille cinq cents chevaux, ſur les terres des Sédetans, où ils avoient campé au commencement de la ſédition.

Scipion regagne l'affection des ſoldats ſéditieux, par les diſcours obligeants qu'il leur tient.

Scipion ayant fidellement payé la ſolde à toutes ſes troupes, & regagné l'affection des ſoldats par le bon accueil qu'il leur fit, & les diſcours obligeants qu'il leur tint à tous, ſans aucune diſtinction des innocents & des coupables; avant de décamper de Carthagene, convoqua une aſſemblée générale; dans laquelle, après avoir témoigné un vif reſſentiment contre la révolte des petits Rois de la Province, il ajouta qu'il partoit pour les aller châtier, avec des diſpoſitions bien différentes de celles où il s'étoit trouvé lorſqu'il avoit guéri la maladie qui avoit infecté ſes propres Citoyens. Qu'alors déchirant ſes propres entrailles, verſant des larmes, & pouſſant des gémiſſements, il avoit expié par la mort de trente malheureux, l'imprudence ou le crime de huit mille

hommes. Au lieu qu'il alloit, avec autant de joie que de confiance, verser le sang coupable d'une nation étrangere, qui, par une perfidie détestable, venoit de rompre les seuls liens qui l'attachoient à elle, qui étoient ceux de l'amitié & de la bonne foi. Qu'à l'égard de son armée, ce qui lui faisoit grand plaisir, c'est qu'outre qu'elle étoit toute composée de Citoyens, d'Alliés & de Latins, il n'y avoit presque pas un soldat qui n'eût été amené d'Italie en Espagne ou par son oncle Cn. Scipion, qui, le premier des Généraux Romains, avoit mis le pied dans cette Province, ou par son pere, pendant qu'il étoit Consul, ou par lui-même. Qu'ils étoient tous accoutumés au nom & au commandement des Scipions. Que son intention étoit de les reconduire tous en Italie, pour avoir part au triomphe qu'ils lui auroient mérité par leur courage : & qu'il espéroit que quand il demanderoit le Consulat, ils l'aideroient de leurs suffrages, & solliciteroient pour lui avec autant d'ardeur, que s'il s'agissoit de l'honneur de toute l'armée. Qu'à l'égard de l'expédition dont il s'agissoit, il falloit avoir oublié ce

Il les exhorte à marcher contre Mandonius & Indibilis, rebelles.

qu'il avoit fait jusqu'alors, pour lui donner le nom de guerre. Que les Illergetes lui donnoient bien moins d'inquiétude que Magon, qui, en se bannissant, pour ainsi dire, de l'univers, s'étoit réfugié avec un petit nombre de vaisseaux, dans une isle entourée de toutes parts par les eaux de l'Océan, & défendue par une armée peu considérable à la vérité par le nombre, mais au moins composée de Carthaginois, & commandée par un Général de la même nation: au lieu que les Illergetes, aussi-bien que ceux qu'ils avoient à leur tête, ne devoient être regardés que comme des brigands, qui n'étoient bons qu'à piller les terres, brûler les maisons, & à enlever les troupeaux de leurs voisins; & qui, sans faire aucun usage de leurs armes, mettoient toute leur ressource dans la légereté de leurs pieds, dès qu'il étoit question de combattre en bataille rangée. Que s'il avoit jugé à propos d'opprimer ce peuple rebelle avant de quitter l'Espagne, ce n'étoit pas qu'il crût qu'on eût rien à craindre de sa part, ni qu'il pût donner lieu à une guerre plus dangereuse: mais parcequ'il ne vouloit pas laisser impunie une révolte si criminelle, ni

qu'il fût dit qu'il eût laissé aucun ennemi dans une Province qu'il avoit domptée avec autant de bonheur que de courage. Qu'ils le suivissent donc avec la protection des Dieux, non pour faire la guerre, puisqu'il n'y avoit aucune comparaison à faire entr'eux & de tels ennemis, mais pour tirer une vengeance éclatante de ces téméraires & de ces perfides.

Il les congédia après ce discours, en leur ordonnant de se tenir prêts pour marcher le lendemain. Il partit, comme il l'avoit dit; & en dix jours de chemin, il arriva sur les bords de l'Hebre. Il passa ce fleuve sans perdre de temps; & après quatre autres journées, il campa à la vue des ennemis. Il avoit devant lui une plaine entourée de montagnes, dans laquelle il fit lâcher les troupeaux qu'il avoit la plupart enlevés de dessus les terres des ennemis, pour exciter l'avidité des Barbares. En effet, ils accoururent pour s'en saisir: mais Scipion envoya au secours ses soldats armés à la légere, qui, en attaquant à diverses reprises, engagerent insensiblement le combat. Alors Scipion, qui s'y étoit bien attendu, ordonna à Lélius de sortir de son em-

Les rébelles attirés dans une embuscade, sont taillés en pieces.

buſcade, & de fondre ſur les ennemis avec ſa cavalerie, dont une colline qui s'avançoit de ce côte-là, couvroit fort à propos les mouvements. L'affaire réuſſit comme Scipion l'avoit eſpéré. Les Eſpagnols ſe jetterent ſur les troupeaux qu'on leur avoit préſentés, & les Velites ſur les ennemis attachés à leur proie. D'abord ils les écarterent à coups de traits : mais comme cette eſpece d'armes pouvoit plutôt engager la bataille, que la décider, ils mirent bientôt l'épée à la main, & commencerent à combattre de près & de pied ferme. Cependant la victoire fut diſputée, juſqu'à ce que les cavaliers ſurvinrent. Alors non-ſeulement ils écraſerent ceux qui ſe trouverent en face devant eux; mais quelques-uns ayant fait un circuit par la pente des montagnes la plus aiſée, vinrent prendre les Barbares par derriere; & leur ayant fermé le chemin de la retraite, en firent un carnage beaucoup plus grand qu'on a coutume dans ces ſortes de combats. Ce mauvais ſuccès, bien loin d'abattre le courage des Eſpagnols, ne fit qu'augmenter leur colere & leur animoſité. C'eſt pourquoi, afin de ne pas paroître conſternés de leur défaite,

dès le lendemain matin, ils parurent en bataille. Cette vallée, qui n'étoit pas foit ſpacieuſe, ne pouvant pas contenir toute la multitude des ennemis, ils mirent en bataille toute leur cavalerie, & environ les deux tiers de leur infanterie, dont ils rangerent le reſte le long de la colline. Scipion vit bien que le terrein lui étoit favorable par deux raiſons; car outre que ſa petiteſſe ne permettoit pas aux ennemis d'y déployer toutes leurs forces, les Romains étoient bien plus propres que les Eſpagnols à combattre dans des lieux ſerrés & de près. A cet avantage qu'il devoit à la ſituation du lieu, il ajouta celui de la prudence & de l'adreſſe. Car comme, dans un eſpace ſi étroit, il ne pouvoit pas étendre ſa cavalerie ſur ſes deux aîles, & que l'ennemi ne devoit tirer aucun ſecours de celle qu'il avoit rangée avec ſon infanterie, il ordonna à Lélius de faire le tour des montagnes avec ſes cavaliers, le plus ſecrettement qu'il pourroit, & d'empêcher, autant qu'il lui ſeroit poſſible, que la cavalerie ne ſe mêlât avec l'infanterie pendant l'action. Pour lui, il s'avança contre l'ennemi avec toute ſon infanterie. Il en mit quatre co-

Ils reviennent le lendemain à la charge, & ſont entiérement défaits.

hortes à l'avant-garde, le lieu n'en pouvant contenir davantage, & chargea ſans différer, afin que l'attention que les ennemis donneroient au combat, les empêchât d'appercevoir les cavaliers qui faiſoient le tour des collines. En effet, la cavalerie ennemie ne fut avertie de ce deſſein, que par le fracas que fit celle de Scipion, en l'attaquant tout d'un-coup par derriere. Ainſi il y avoit en même-temps deux batailles, celle des deux infanteries dans la vallée, & celle des deux cavaleries le long de la colline, ſans que ces deux eſpeces de troupes puſſent ſe mêler dans un lieu ſi étroit. Ce qui arriva delà, c'eſt que les cavaliers & les fantaſſins Eſpagnols ne purent ſe ſecourir réciproquement; & que l'infanterie qui avoit témérairement commencé le combat dans la plaine, ſur la confiance qu'elle avoit dans la cavalerie, fut entiérement taillée en piéces: pendant que d'un autre côté les cavaliers environnés, ne pouvant ſoutenir ni l'infanterie des Romains qu'ils avoient en tête, & qui étoit déja victorieuſe, ni leur cavalerie qui les avoit pris par derriere, furent tous tués, depuis le premier juſqu'au dernier, après s'être

défendus le plus qu'ils purent, en se serrant les uns contre les autres, & en faisant face de tous côtés : & de tous ceux qui combattirent dans la vallée, il n'en échappa pas un seul. Pour l'autre tiers de l'infanterie Espagnole, qui étoit restée sur la colline, pour être en sûreté spectatrice du combat, elle eut tout le temps de se sauver. Les deux petits Rois, auteurs de la révolte, qui étoient dans cette troupe, n'attendirent pas que l'armée qui avoit combattu fût entiérement défaite, pour prendre le large.

Le même jour, les vainqueurs se rendirent maîtres du camp des ennemis, où ils firent trois mille prisonniers, outre le butin de toute autre espece qui tomba entre leurs mains. Les Romains perdirent dans cette occasion douze cents hommes, tant citoyens qu'alliés, & eurent plus de trois mille blessés. La victoire eût été moins sanglante, si la bataille se fût donnée dans un lieu plus étendu & plus favorable aux fuyards. Indibilis renonçant à une guerre qui lui avoit si mal réussi, crut que dans le mauvais état de ses affaires, il n'avoit point de ressource plus assurée, que la clémence de Sci-

Après ces deux défaites, Mandonius vient implorer la clémence de Scipion, pour lui & pour son frere.

pion, qu'il avoit déja éprouvée. Il lui envoya donc son frere Mandonius qui, s'étant prosterné aux pieds du vainqueur, rejetta tout ce qui s'étoit passé sur une malheureuse fatalité qui, dans un même temps, avoit fait perdre la raison non-seulement aux Illergetes & aux Lacetans, mais aux Romains mêmes. » Qu'après la faute qu'ils avoient faite, » lui, son frere, & tous leurs sujets ils » étoient absolument déterminés, ou » à rendre à Scipion, s'il l'ordonnoit, » une vie qu'ils tenoient de sa bonté, ou à lui en dévouer tout le » reste, s'il avoit encore celle de les » conserver une seconde fois. Que » dans la premiere occasion, comme » ils n'avoient point encore éprouvé » sa clémence, ils avoient mis toute » leur confiance dans leur cause même : mais qu'alors, n'ayant aucune excuse légitime à apporter, ils » attendoient tout de l'humanité & » de la miséricorde du vainqueur. C'étoit un usage ancien chez les Romains, lorsqu'ils avoient vaincu un peuple, avec qui ils n'avoient point encore été unis par aucun traité d'alliance ou d'amitié, de ne lui point donner la paix, qu'on ne l'eût désar-

mé, qu'il ne leur eût livré tous ses biens tant sacrés que profanes, qu'il ne leur eût donné des ôtages, & qu'il n'eût reçu garnison dans ses villes. Scipion ayant réproché fort au long aux deux freres, tant absent que présent, leur perfidie & leur infidélité, » ajouta : Que par leur crime, ils » avoient bien mérité de perdre la » vie ; mais qu'ils la conserveroient, » par sa bonté & celle du peuple Ro» main. Qu'il ne leur ôteroit point » leurs armes, n'ayant pas besoin de » s'assurer par là contre une rébellion » qu'il ne craignoit point ; mais qu'il » les leur laisseroit avec une liberté » entiere d'en faire tel usage qu'ils » voudroient. Que s'ils se révoltoient » encore, il ne feroit pas tomber la » peine de leur crime sur des ôtages » innocents, mais sur eux-mêmes ; » & qu'en épargnant ceux qui de» meureroient tranquilles, il ne feroit » sentir son indignation qu'à ceux » qu'il trouveroit les armes à la main. » Que comme ils avoient des preuves » sensibles de l'amitié & de la haine » des Romains, il leur laissoit à eux» mêmes le choix de l'une ou de l'autre Après avoir ainsi parlé à Mandonius, il

Scipion leur pardonne, après leur avoir reproché leur perfidie.

le congédia, en lui ordonnant ſeulement de fournir une certaine ſomme, qu'il deſtinoit au payement de ſes troupes. Pour lui, après avoir ordonné à Marcius de l'aller attendre dans l'Eſpagne ultérieure, & renvoyé Silanus à Tarragone, il reſta encore quelques jours dans le même lieu, pour y recevoir des Illergetes l'argent qu'il leur avoit demandé; après quoi il alla avec ſes chevaux legers rejoindre Marcius, aſſez près de l'ocean.

Différentes raiſons avoient ſucceſſivement differé la réuſſite du projet que Scipion avoit formé à l'égard de Maſſiniſſa, parce que ce Prince ne vouloit point traiter avec d'autres qu'avec Scipion & qu'il n'y avoit que ce Général, ſur la parole duquel il crût devoir s'engager. C'eſt ce qui obligea alors Scipion à entreprendre un voyage ſi long, & par des chemins ſi détournés. Maſſiniſſa ayant été informé à Cadis, par Marcius, de l'arrivée de Scipion; pour avoir un prétexte de s'éloigner, fit entendre à Magon que ſes chevaux dépériſſoient dans une iſle où ils ne pouvoient reſter plus long-temps enfermés, ſans y cauſer aux habitants une diſette générale, dont ils ſe reſ-

ſentoient eux-mêmes : outre qu'une inaction trop continuelle amolliſſoit inſenſiblement le courage des cavaliers. Par ces remontrances, il engagea ce Général à lui permettre de paſſer dans le continent, pour ravager les terres des Eſpagnols les plus voiſines. De là, il envoya trois des principaux d'entre les Numides vers Scipion, pour convenir avec lui du temps & du lieu de leur entrevue, avec ordre à deux d'entr'eux de reſter auprès de lui en qualité d'otages. Scipion renvoya le troiſieme, après lui avoir indiqué le lieu de la conférence, où il devoit amener ſon maître, avec un petit nombre des ſiens. Maſſiniſſa avoit déja conçu une haute idée de Scipion, ſur le ſeul bruit de ſes exploits ; & il s'étoit même formé de ſon corps une image, qui le lui repreſentoit comme un homme d'une phyſionomie & d'une taille avantageuſes. Mais ſa préſence augmenta encore le reſpect & la vénération dont il étoit déja prévenu pour lui. Véritablement Scipion portoit ſur ſon viſage une dignité majeſtueuſe, qui étoit encore relevée par la beauté de ſa chevelure, & par une façon de s'habiller, qui ne devoit rien

Entrevue de Scipion & de Maſſiniſſa.

Portait de Scipion.

au luxe & à l'affectation, mais qui convenoit parfaitement à un homme & à un guerrier : outre qu'il étoit alors dans la force de l'âge, & que l'embonpoint qu'il avoit repris après une longue & dangereuse maladie, lui donnoit un air de fraîcheur & de jeunesse qu'il n'avoit point auparavant. Le Prince Numide frappé d'étonnement au premier coup d'œil, commença par le remercier de la bonté qu'il avoit eue de lui renvoyer son neveu sans rançon. Il l'assura, que de-
» puis ce jour, il avoit cherché avec
» empressement l'occasion de l'entre-
» tenir, & qu'il l'avoit saisie avec joie,
» dès le moment que les Dieux la lui
» avoient fait naître, par un bien-
» fait dont il seroit éternellement re-
» connoissant. Qu'il souhaitoit avec
» passion de lui rendre, à lui & au
» peuple Romain, des services qui
» effaçassent tous ceux qu'ils avoient
» jamais reçus des peuples & des Rois
» étrangers. Que quelque bonne vo-
» lonté qu'il eût eue jusqu'alors, il
» ne lui avoit pas été possible de rien
» faire pour le bien de leur républi-
» que en Espagne, qui étoit une terre
» étrangere & inconnue pour lui.

» Mais qu'il comptoit bien leur être
» utile en Afrique, où il étoit né &
» avoit été élevé, dans l'espérance de
» monter un jour sur le trône de ses
» peres. Que si les Romains y fai-
» soient passer Scipion pour y com-
» mander leurs armées, comme il
» avoit fait en Espagne, il étoit in-
» dubitable, qu'on verroit bien-tôt la
» fin de l'Empire de Carthage. Sci-
pion fut ravi de le voir & de l'entendre. Il savoit que Massinissa & ses Numides faisoient toute la force de la cavalerie ennemie; & il voyoit sur le visage & dans les yeux de ce jeune Prince, les preuves éclatantes d'un heureux naturel, d'un courage élevé, & d'un génie supérieur. Lui ayant donc donné sa parole & reçu la sienne, il retourna à Tarragone, & Massinissa à Cadis, après avoir, de concert avec les Romains, enlevé quelque butin de dessus les terres voisines, afin qu'il ne parût pas qu'il eût fait un voyage inutile dans le continent.

Magon voyant que, contre l'espérance qu'il avoit fondée premiérement sur la sédition des soldats Romains, & ensuite sur la révolte d'Indibilis, ses affaires étoient désespérées dans

l'Eſpagne, ſe préparoit à repaſſer en Afrique, lorſqu'il reçut des lettres par leſquelles le Sénat de Carthage lui ordonnoit de ſe rendre en Italie avec la flotte qu'il avoit à Cadis; & après y avoir levé à prix d'argent le plus grand nombre qu'il pourroit de Gaulois & de Liguriens, d'aller ſe joindre à Annibal, & de ne pas laiſſer rallentir une guerre qui avoit été commencée avec tant d'ardeur, & dont les premiers ſuccès avoienr ſurpaſſé leur attente. Magon reçut pour cet effet une groſſe ſomme de Carthage, & il y ajouta de lui-même, tout ce qu'il tira de ceux de Cadis, ayant pillé non-ſeulement leur tréſor public, mais encore les temples de leurs Dieux, & forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent. Il ſe mit en mer avec ces ſecours; & comme il côtoyoit l'Eſpagne, ayant débarqué ſes ſoldats aſſez près de Carthagene, il pilla les campagnes voiſines, & fit enſuite approcher ſa flotte de la ville même. Là, ayant tenu ſes ſoldats cachés dans leurs vaiſſeaux pendant le jour, il les en fit ſortir pendant la nuit, & les conduiſit à cette partie de la muraille, par où les Romains avoient attaqué

taqué & pris la ville, croyant que la garnison qu'on y avoit laissée n'étoit pas en état de la défendre, & que ceux des habitants qui n'étoient pas contents du gouvernement présent, feroient quelque mouvement, dont il pourroit profiter. Mais ceux à qui l'épouvante avoit fait abandonner la campagne pour se réfugier dans la Ville, y avoient déja annoncé & le pillage des terres, & l'arrivée de la flotte ennemie; outre que ceux de la Ville l'ayant apperçue pendant le jour, s'étoient bien imaginés qu'elle ne s'étoit pas arrêtée devant leurs murailles sans dessein. C'est pourquoi ils avoient sur-le-champ pris les armes, & s'étoient postés en dedans & près de la porte qui donnoit sur la mer. Ainsi dès que les ennemis, soldats & matelots, s'en furent approchés, avec plus de confusion que de vigueur, les Romains ouvrant tout-d'un-coup la porte, fondirent sur eux en poussant de grands cris; & les ayant mis en désordre dès le premier choc, en firent un grand carnage, & les poursuivirent jusques sur le bord de la mer, tellement consternés, que si leurs vaisseaux ne se fussent trouvés prêts à les recevoir, il ne s'en feroit pas

Magon est repoussé avec perte de devant Carthagene.

ſauvé un ſeul. Et lors même qu'ils y furent entrés, ils ſe crurent ſi peu en sûreté, que dans la crainte où ils étoient que les Romains ne les y ſuiviſſent, ils retirerent promptement leurs échelles; & pour avoir plutôt fait, couperent les cordages & les ancres qui les tenoient attachés au rivage. Pluſieurs, ou moins diligents, ou plus étourdis que les autres dans les ténebres de la nuit, périrent miſérablement, au milieu des vains efforts qu'ils firent pour regagner leurs vaiſſeaux à la nage. Le lendemain, lorſque la flotte ſe fut réfugiée dans l'Océan, d'où elle étoit venue, les vainqueurs trouverent environ huit cents hommes qui avoient été tués entre le rivage & la muraille, & les armes de deux mille ſoldats.

Il veut rentrer dans Cadis, d'où il eſt encore repouſſé.

Magon ſe préſenta pour rentrer dans Cadis. Mais n'ayant point été reçu, il aborda avec ſa flotte à Cimbis, petit port aſſez voiſin de Cadis même. Delà, il envoya ſes Députés dans l'iſle, avec ordre de ſe plaindre aux habitants de la dureté qu'ils avoient eue de lui fermer leurs portes, à lui qui étoit leur ami & leur allié. Ils en rejetterent la faute ſur la populace, qui s'étoit voulu venger par là, diſoient-ils, de quel-

que pillage que ſes ſoldats avoient fait avant de s'embarquer. Là-deſſus, il demanda à parler aux premiers Magiſtrats & aux Queſteurs : & ceux-ci ne furent pas plutôt venus le trouver, qu'il les fit pendre, après les avoir fait déchirer à coups de verges. De là il alla avec ſes vaiſſeaux à l'iſle de Pityaſe, ſituée à cent milles du continent, & habitée pour lors par les Carthaginois. C'eſt pourquoi ſa flotte y fut bien reçue ; & on lui fournit non-ſeulement des vivres en abondance, mais encore des hommes & des armes, pour réparer la perte qu'elle avoit faite auprès de Carthagene. Avec ce ſecours Magon paſſa dans les iſles Baléares, à cinquante milles de-là. Il y a deux iſles de ce nom. La plus grande, qui eſt auſſi la plus conſidérable par le nombre de ſes habitants & de ſes ſoldats, a un port où il eſpéroit paſſer commodément l'hyver dans lequel on étoit prêt d'entrer. Mais il fut trompé dans ſon eſpérance. Car les habitants allerent en armes au devant de lui, avec autant d'animoſité qu'auroient pu faire les Romains mêmes, s'ils avoient été les maîtres de l'iſle. Ces peuples ne connoiſſoient alors que la fronde, qui, même aujourd'hui,

eſt preſque leur unique armure. Mais il n'y a pas un ſeul homme parmi les autres nations de la terre qui s'en ſerve avec autant d'adreſſe que font tous les Baléares. Ainſi ils firent pleuvoir ſur les Carthaginois, dès qu'ils approcherent de la terre, une ſi effroyable grêle de pierres, que bien loin d'oſer entrer dans le port, ils regagnerent bien vîte la pleine mer. Ils paſſerent de-là dans la plus petite de ces iſles, aſſez fertile, mais moins peuplée, & moins agguerrie que l'autre. C'eſt pourquoi étant ſortis de leurs vaiſſeaux, ils ſe camperent au deſſus du port dans un lieu fortifié; & s'étant rendus maîtres ſans peine de la campagne & de la ville, ils y leverent deux mille hommes de troupes auxiliaires; & les ayant envoyés à Carthage pour y paſſer l'hiver, ils tirerent leurs vaiſſeaux à ſec. Dès que Magon eut abandonné les bords de l'Océan, ceux de Cadis ſe rendirent aux Romains.

Chaſſé de Majorque, il va paſſer l'hyver à Minorque.

Après que P. Scipion eut fait en Eſpagne les actions que je viens de raconter, il en partit avec dix vaiſſeaux pour retourner en Italie, remettant le gouvernement de la Province à L. Lentulus & à L. Manlius Acidi-

Scipion retourne à Rome.

nus. Le Sénat lui donna audience hors la Ville, dans le Temple de Bellone, où il exposa tout ce qu'il avoit fait en Espagne, combien de fois il avoit combattu en bataille rangée, combien de villes il avoit prises, & combien il avoit soumis de nations à l'empire du Peuple Romain. Qu'ayant trouvé en arrivant en Espagne quatre Généraux Carthaginois à la tête de quatre armées victorieuses, il avoit si bien pris ses mesures pour les combattre & les vaincre, qu'il n'avoit pas laissé un Carthaginois dans toute la Province. Il ajouta que des services de cette importance auroient mérité l'honneur du triomphe; mais il ne s'opiniâtra pas à le demander, sachant que jusqu'à ce jour on n'avoit accordé cette distinction qu'à ceux qui avoient été revêtus de quelque magistrature pendant qu'ils avoient fait la guerre. Quand les Sénateurs se furent retirés, il entra dans la Ville, faisant porter devant lui quatorze mille trois cens quarante-deux livres d'argent en masse, & une grande quantité d'argent monnoyé, qu'il fit mettre dans le trésor public. Ensuite L. Veturius Philon tint les assemblées pour la création des Consuls: & toutes les Centu-

Il est créé Consul, avec une faveur extraordinaire.

ries, d'un consentement unanime, & avec une faveur extraordinaire, nommerent Pub. Scipion, & lui donnerent pour Collegue Pub. Licinius Crassus, Grand Pontife. On remarqua que cette assemblée fut plus nombreuse qu'aucune n'avoit jamais été depuis que cette guerre avoit commencé. On y étoit venu de toutes parts, non seulement pour favoriser Scipion, mais encore pour le voir : & lorsqu'il se retira, toute la foule le suivit à sa maison, & ne le quitta point lorsqu'il alla au Capitole offrir à Jupiter les cent bœufs qu'il avoit fait vœu en Espagne de lui immoler après son retour : & il n'y avoit personne qui ne se promît, que comme Lutatius avoit terminé la premiere guerre de Carthage, P. Scipion termineroit la seconde, & chasseroit les Cathaginois de l'Italie, comme il les avoit chassés de l'Espagne : & dans cette confiance, ils lui destinoient l'Afrique pour province, comme s'il n'y eût plus eu d'ennemis dans l'Italie. Aussi-tôt après, on tint les Assemblées Prétoriennes ; & on y créa Sp. Lucretius & Cn. Octavius, qui étoient pour lors Ediles, & deux particuliers, savoir Cn. Servilius Ce-

pion, & L. Emilius Papus. Ce fut la quatorzieme année de la seconde guerre de Carthage, que P. Scipion & P. Licinius Craſſus prirent poſſeſſion du Conſulat. Dès qu'ils furent entrés en charge, on donna pour département à Scipion la Sicile, ſans l'obliger de tirer au ſort; à quoi ſon Collegue conſentit, parceque la dignité de Grand Pontife ne lui permettoit pas de ſortir de l'Italie. Il fut chargé de commander l'armée qui devoit ſervir dans l'Abruzze. Alors les Préteurs tirerent leurs Provinces au ſort. La Ville échut à Servilius; Rimini, ou la Gaule, à Sp. Lucretius; la Sicile à L. Emilius, & la Sardaigne à Cn. Octavius. On aſſembla le Sénat dans le Capitole. Là, Scipion propoſa, & obtint qu'il lui fût permis d'employer une partie de l'argent qu'il avoit porté dans le tréſor public, à la célébration des Jeux auxquels il s'étoit engagé par un vœu, dans le temps que les ſoldats s'étoient révoltés en Eſpagne.

P. Corn. Scipion, & P. Licinius Craſſus, conſuls. An de Rome 547.

Alors il introduiſit les Députés des Sagontins dans le Sénat, où le plus âgé d'entr'eux parla en ces termes. » Quoi-» qu'il ne ſoit pas poſſible, Meſſieurs, » de rien ajouter aux maux que nous

Diſcours des Sagontins dans le Sénat.

» avons soufferts pour vous conserver
» une fidélité inviolable ; cependant,
» après les bienfaits que nous avons
» reçus de vous & de vos Généraux,
» nous ne saurions nous plaindre de
» notre sort. C'est à notre considéra-
» tion que vous avez entrepris une
» guerre que vous soutenez depuis
» quatorze ans avec tant d'opiniâtre-
» té, que vous & les Carthaginois al-
» ternativement, vous êtes vus plus
» d'une fois à la veille de périr. Dans
» le temps que vous aviez en Italie
» des ennemis aussi redoutables que
» les Carthaginois, commandés par
» un Général tel qu'Annibal, vous
» avez envoyé un Consul en Espagne
» avec une armée, comme pour y re-
» cueillir les tristes débris de notre
» naufrage : & les deux Scipions, P.
» & C. depuis leur arrivée dans cette
» Province, n'ont jamais cessé de nous
» faire à nous tout le bien, & à nos
» ennemis tout le mal qu'ils ont pu.
» Ils ont commencé par nous rétablir
» dans notre Ville, après avoir envoyé
» dans toutes les parties de l'Es-
» pagne, des gens chargés d'y ra-
» masser nos Citoyens dispersés, pour
» briser leurs fers, & les faire paf-

» ser de la servitude à la liberté.
» Après avoir essuyé les plus affreuses
» calamités, nous jouissions d'un sort
» qui pouvoit faire envie, lorsque les
» deux Scipions perdirent la bataille
» & la vie par une catastrophe encore
» plus funeste pour nous, que pour
» vous-mêmes. Ce fut alors qu'on put
» bien dire de nous que nous n'avions
» été ramenés dans notre Ville, des
» différents lieux où nous avions été
» exilés, que pour périr tout de nou-
» veau, & voir une seconde fois la
» ruine de notre déplorable Patrie : &
» que pour nous perdre, il n'étoit pas
» besoin d'employer ni les forces ni
» les Généraux des Carthaginois ; les
» Turdules, nos plus anciens enne-
» mis, & les auteurs de notre premie-
» re infortune, étant plus que suffi-
» sants pour nous accabler. Telle étoit
» notre situation, lorsque tout d'un-
» coup, & dans le temps que nous y
» comptions le moins, vous nous avez
» envoyé P. Scipion, que nous avons
» l'honneur de voir ici présent. Et
» nous sommes les plus fortunés de
» tous les Sagontins, d'être les pre-
» miers témoins de son élévation, &
» de pouvoir apprendre à nos Conci-

» toyens, que vous avez nommé Con-
» ſul celui qui leur a rendu la joie,
» l'eſpérance & la vie. En effet, le
» premier ſoin de ce Général, après
» avoir pris pluſieurs Villes ſur les en-
» nemis dans l'Eſpagne, ça été de
» ſéparer les Sagontins d'avec les au-
» tres priſonniers; & de les renvoyer
» dans leur Patrie. Enfin, comme il
» ſavoit que les Turdetans étoient
» tellement acharnés à notre perte,
» qu'il n'étoit pas poſſible que nous
» ſubſiſtaſſions que par leur deſtruc-
» tion, il les a tellement accablés par
» le poids de ſes armes, que je puis
» aſſurer, ſans avoir envie d'inſulter
» à leur miſere, que bien loin qu'ils
» nous puiſſent nuire aujourdhui,
» nos deſcendants n'auront jamais
» rien à craindre de leur part. Nous
» avons le plaiſir de voir détruite de
» fond en comble une Ville, en faveur
» de laquelle Annibal avoit ruiné Sa-
» gonte. Nous tirons de ſes terres un
» tribut que la vengeance nous rend
» encore plus doux que le profit qu'il
» nous apporte. C'eſt pour vous ren-
» dre graces de ces bienfaits, ſi grands
» que nous n'aurions oſé les attendre
» des Dieux mêmes, que le Sénat &

» le peuple de Sagonte vous ont en-
» voyé dix Députés : & en même-
» temps pour vous féliciter de ce que
» vos armes ont eu depuis quelques
» années des ſuccès ſi avantageux dans
» l'Eſpagne & dans l'Italie, que dans
» la premiere, au lieu que vous ne
» poſſédiez auparavant que la partie
» qui eſt en-deçà de l'Hebre, vous
» avez aujourd'hui pouſſé vos con-
» quêtes juſqu'aux bords de l'Océan,
» c'eſt-à-dire, juſqu'aux extrémités
» de la terre; & que vous n'avez laiſſé
» à Annibal dans l'autre, que l'eſpace
» qu'il occupe avec ſon camp, dans
» lequel vous le tenez comme aſſiégé.
» On nous a ordonné, non-ſeulement
» de rendre au grand Jupiter les ac-
» tions de graces que méritent de ſi
» grandes faveurs, mais encore de lui
» offrir, avec votre agrément, cette
» couronne d'or, & de la placer dans
» ſon Temple, comme un monument
» des victoires qu'il vous a accordées
» ſur vos ennemis. Nous vous ſup-
» plions de nous le permettre, & de
» ratifier par votre autorité les bien-
» faits que nous avons reçus de vos
» Généraux. Le Sénat répondit aux Dé-
putés des Sagontins : » Que la ruine,

» aussi-bien que le rétablissement de » Sagonte seroit pour toutes les na- » tions une preuve autentique de la » fidélité inviolable que les deux Peu- » ples s'étoient gardée l'un à l'autre. » Que les Généraux de la République, » en rebâtissant Sagonte, & en tirant » ses habitants de la servitude, avoient » parfaitement répondu aux vœux les » plus ardents du Sénat, qui louoit » & approuvoit leur zèle & leur exac- » titude en ce point. Qu'il confirmoit » avec joie tous les avantages qu'ils » leur avoient accordés, puisqu'en » agissant ainsi, ils n'avoient fait » que suivre leur volonté, & exécu- » ter les ordres qu'ils avoient reçus de » lui. Qu'il leur permettoit d'offrir à » Jupiter le don qu'ils avoient ap- » porté «. Ensuite on ordonna que les Députés fussent logés & nourris aux dépens de la République tant qu'ils resteroient sur ses Terres; & que, par forme de présent, on leur comptât à chacun * dix mille pieces de monnoie. Aussi-tôt après, on fit entrer dans le Sénat les Ambassadeurs des autres nations, & on leur donna audience. Ceux de Sagonte ayant demandé la

* Environ cinq cents livres.

permiſſion de viſiter les différentes parties de l'Italie, autant qu'ils le pourroient faire en sûreté, on leur donna des guides pour les conduire, avec des lettres de recommandation pour tous les Magiſtrats des Villes où ils paſſeroient, à qui on ordonnoit de les recevoir avec diſtinction. Alors on délibéra ſur les affaires de la République même, & principalement ſur la levée de nouvelles troupes, & ſur les départements des Généraux.

Scipion ſe deſtine la Province d'Afrique.

Tous les Citoyens deſtinoient aſſez ouvertement l'Afrique à Scipion : & lui-même, par une avidité d'acquérir de la gloire que des exploits mediocres ne pouvoient remplir, ne diſſimuloit pas qu'il avoit été fait Conſul, non pour continuer la guerre, mais pour la finir; ce qu'il ne pouvoit exécuter, à moins qu'il ne paſsât en Afrique avec une armée. Il ajoutoit même, que ſi le Sénat s'oppoſoit à ce deſſein, il agiroit hautement auprès du Peuple pour en obtenir la permiſſion. Et comme les premiers des Sénateurs déſapprouvoient ce projet, & que tous les autres ſe contentoient d'en parler tout bas, ſoit qu'ils craigniſſent ce Général, ou qu'il eût déja gagné leurs ſuffrages;

alors Fabius Maximus prenant la parole : » Je sais, Messieurs, dit-il, que » plusieurs de vous croyent que c'est » perdre son temps, de parler ici de » l'Afrique comme d'une Province » encore indéterminée. Pour moi, » je ne suis pas de cet avis. Et premierement, je ne vois pas comment » le Consul, quelque habile & quelque » courageux qu'il soit, peut regarder » l'Afrique comme un département » qui lui est assuré, puisque le Sénat » & le peuple ne l'ont point mise au » nombre des Provinces de cette année. Et en second lieu, s'il est sûr » de son fait, je ne puis m'empêcher » de dire qu'il a grand tort de se » mocquer ainsi non-seulement de » chaque Sénateur, qui a droit de dire » son avis sur les choses qui sont mises » en délibération, mais même de » tout le Sénat, en feignant de le consulter sur une affaire qu'il regarde » comme décidée. Je sais bien que » quelques-uns me sauront mauvais » gré de m'opposer à cet empressement extraordinaire de passer en » Afrique. Je sais que les uns diront, » que c'est un effet de cette lenteur » qu'ils prétendent m'être naturelle.

Fabius parle contre Scipion.

» & que je permets aux jeunes cer-
» velles d'appeller crainte & pareſſe,
» pourvu que les perſonnes ſenſées
» avouent, que ſi les conſeils des au-
» tres ont été d'abord plus ſpécieux,
» l'évenement a fait voir juſqu'ici,
» que les miens étoient plus ſolides
» & plus ſalutaires. Les autres m'ac-
» cuſeront de porter envie à un ſi bra-
» ve Conſul, & d'être jaloux de la
» gloire qu'il acquiert tous les jours,
» & dont je ne puis ſouffrir l'accroiſ-
» ſement. Mais ſi un ſoupçon auſſi
» injurieux n'a pu être étouffé, ni par
» la conduite que j'ai tenue juſqu'à ce
» jour, ni par ce caractere de ſimpli-
» cité qu'on a toujours reconnu en
» moi, ni par ma Dictature & mes cinq
» Conſulats, ni par toute la gloire que
» j'ai acquiſe en paix comme en
» guerre, & qui peut plutôt m'inſpi-
» rer de la modération & du dégoût,
» que de la vanité & de l'ambition;
» ma vieilleſſe au moins doit m'en
» juſtifier. Car enfin, s'imaginera-
» t-on qu'il puiſſe y avoir aucune
» émulation d'honneur & de gloire
» entre moi & un jeune homme, qui
» n'eſt pas même de l'âge de mon
» fils? Lorſqu'on m'eut nommé Dic-

» tateur, lorſque pour rétablir les af-
» faires preſque déſeſpérées de la Ré-
» publique, on m'eut placé au plus
» haut degré de puiſſance où un Ro-
» main puiſſe être élevé, on ne me vit
» jamais apporter la moindre oppoſi-
» tion, ni devant le Sénat, ni devant le
» Peuple, à l'égalité, auſſi injurieuſe
» qu'inouie, qu'on vouloit mettre, &
» qu'on mît en effet entre moi & le
» maître de la cavalerie, mon ennemi
» déclaré. J'aimai mieux employer les
» effets que les paroles, pour obliger
» celui que tous les Citoyens m'a-
» voient égalé, à avouer lui-même
» qu'il ne m'étoit pas comparable :
» bien loin qu'après avoir paſſé par
» toutes les charges, & être arrivé au
» comble de la gloire, je cherche à
» diſputer de mérite & de réputation
» avec un jeune homme, qui, tout
» eſtimable qu'il eſt d'ailleurs, ne fait
» aujourd'hui qu'entrer dans la car-
» riere de l'honneur & de la gloire.
» Apparemment que mon deſſein eſt
» d'obtenir en ſa place la Province
» d'Afrique, moi à qui la vie même
» commence d'être à charge, bien
» loin que je conſerve encore quelque
» goût pour les affaires. Il me faut

» vivre & mourir avec la gloire que
» j'ai acquiſe. J'ai arrêté le cours des
« victoires d'Annibal : & par-là, je
» vous ai mis en état de le vaincre à
» ſon tour, vous qui avez de la jeu-
» neſſe & de la force. Vous ſavez
» bien, Scipion, que quand je com-
» mandois, j'ai toujours préféré les
» intérêts de la République à l'eſtime
» des hommes & à ma propre réputa-
» tion. C'eſt pourquoi vous devez me
» pardonner, ſi, maintenant que vous
» êtes à la tête des armées, j'ai encore
» plus d'égard au bien public, qu'à la
» paſſion que vous avez de vous ſigna-
» ler, & à laquelle je ne prétends ce-
» pendant pas m'oppoſer. Car ſi nous
» n'avions point de guerre dans notre
» Patrie, ou que nous y euſſions affai-
» re à un ennemi dont la défaite ne
» pût faire honneur au victorieux,
» j'avoue que celui qui vous retien-
» droit en Italie, quoiqu'avec les meil-
» leures intentions du monde pour le
» bien public, pourroit paroître ja-
» loux de votre gloire, en vous ôtant
» les occaſions de faire la guerre dans
» un autre pays. Mais Annibal étant
» actuellement en Italie à la tête d'une
» armée conſidérable, avec laquelle

» il la tient comme aſſiégée depuis
» quatorze ans ; votre ambition n'au-
» ra-t-elle pas lieu d'être ſatisfaite,
» ſi, pendant votre Conſulat, vous
» chaſſez de ce pays un ennemi qui y
» a cauſé tant de déſordres, & qui a
» tant de fois défait nos armées avec
» un carnage horrible de nos ſoldats
» & de nos Généraux : & ſi, comme
» Lutatius a eu l'honneur de termi-
» ner la premiere guerre de Carthage,
» vous avez celui de terminer la ſe-
» conde ? A moins, peut-être, que
» vous ne vous imaginiez qu'Amilcar
» a été un ennemi plus redoutable
» qu'Annibal ; que la premiere guerre
» a été plus dangereuſe que la ſecon-
» de, & la victoire de Lutatius plus
» illuſtre que celle que vous pouvez
» remporter, pourvu même que nous
» ſoyons aſſez heureux pour vaincre
» pendant que vous ſerez Conſul. Si
» vous aviez à choiſir, aimeriez-vous
» mieux avoir arraché Amilcar du port
» de Drepau & des ſommets du mont
» Eryx, que d'avoir chaſſé Annibal
» & les Carthaginois du ſein de no-
» tre Patrie ? Quoique vous ſoyez
» plus ſenſible à la gloire que vous avez
» déja acquiſe, qu'à celle que vous

» avez en vue pour l'avenir, vous ne
» penſez cependant pas qu'il ſoit plus
» honorable pour vous d'avoir ôté
» l'Eſpagne aux Carthaginois qu'il le
» ſera de délivrer l'Italie de la gue-
» re qui la déſole depuis tant d'an-
» nées. Annibal n'eſt pas encore dans
» un état à faire croire que celui qui
» veut aller faire la guerre ailleurs,
» s'éloigne de lui par mépris plutôt
» que par crainte Vous dites que vous
» ne voulez paſſer en Afrique, que
» pour l'y attirer & l'y combattre.
» Mais pourquoi renverſer ainſi l'or-
» dre des évenemets ? Si vous aſpi-
» rez à la gloire de terminer cette
» guerre à l'avantage de la Républi-
» que, n'eſt-il pas plus naturel que,
» ſans uſer d'un pareil détour, vous
» alliez directement l'attaquer où il
» eſt, & que vous mettiez votre Pa-
» trie à couvert de ſes hoſtilités, avant
» d'aller lui faire la guerre dans la
» ſienne ! Ayons la paix dans l'Italie,
» avant de porter la guerre dans l'A-
» frique ; & avant d'inſpirer la crainte
» aux Etrangers, délivrons-nous de
» celle qui nous tourmente. Si l'un &
» l'autre peut s'exécuter ſous vos auſ-
» pices, à la bonne heure : mais com-

» mencez par vaincre Annibal en Italie, avant d'aller assiéger Carthage en Afrique pour l'obliger de venir à son secours. Si au contraire il vous faut abandonner l'une de ces victoires aux Consuls qui vous succéderont, sachez que la seconde sera bien moins grande & moins célebre que la premiere, dont elle ne sera même qu'une suite & une dépendance. Je ne parle pas de l'impossibilité où nous sommes de trouver des fonds suffisants pour entretenir tout-à lafois deux armées, en Italie & en Afrique; d'équiper des flottes capables de résister à celles des ennemis, & de fournir les vivres & toutes les autres provisions nécessaires aux troupes de terre & de mer. Mais y a t-il quelqu'un parmi nous qui ne comprenne à quel péril nous expose une pareille entreprise! Pub. Licinius demeurera pour défendre l'Italie, tandis que Scipion ira attaquer l'Afrique! Je n'ai pas dessein, Messieurs, de vous allarmer par de mauvais présages, & je prie les Dieux de détourner de dessus nous les malheurs que nous avons déja essuyés, & que nous pouvons

» essuyer encore. Mais qu'arrivera-t il, » si Annibal vainqueur fait marcher » une seconde fois ses troupes contre » Rome ! Pourrons-nous alors vous ap- » peller de l'Afrique à notre secours , » comme nous avons appellé Q. Ful- » vius de Capoue ? Et je parle dans la » supposition que vous auriez la for- » tune favorable en Afrique, où il n'est » pas impossible qu'elle ne vous soit » contraire. Je suis étonné que vous » n'ayez pas devant les yeux, pour vous » instruire, les malheurs de votre pro- » pre famille , & la mort funeste de » votre pere & de votre oncle , défaits » & tués, dans l'espace de trente jours, » avec leurs armées, en cette même » Province, où , pendant plusieurs » années , par les victoires éclatantes » qu'ils avoient remportées, ils avoient » rendu le nom du Peuple Romain & » le vôtre célebre parmi les Nations » étrangeres. Je ne finirois jamais , si » je voulois compter tous les Rois & » les Généraux qui, pour être passés » témérairement dans le pays de leurs » ennemis, ont été entiérement dé- » faits avec les armées qu'ils y avoient » conduites. Les Athéniens , ces Ré- » publicains si prudents & si sages ,

» laiſſant la guerre dans leur pays ;
» paſſerent en Sicile avec une flotte
» nombreuſe, ſous la conduite d'un
» jeune * Guerrier, auſſi illuſtre que
» vous par ſa valeur & par ſa naiſſan-
» ce. Quelle fut la ſuite d'une expédi-
» tion ſi hardie ? Un ſeul combat na-
» val abattit pour jamais la puiſſance
» & les forces de cette République, la
» plus floriſſante qui fût alors. Vous
» me direz que je rapporte là des faits
» étrangers, & trop éloignés de notre
» temps. Mais vous ne rejetterez pas
» au moins l'exemple domeſtique que
» je trouve dans cette même Afrique,
» où M. Attilius fut alternativement
» l'objet & des plus éclatantes faveurs,
» & des perſécutions les plus affreu-
» ſes de la fortune. Croyez-moi, Sci-
» pion, lorſque du haut de vos vaiſ-
» ſeaux vous appercevrez cette con-
» trée barbare, vous avouerez que ces
» Eſpagnes, qui vous tiennent ſi fort
» au cœur, n'ont été qu'un jeu, en
» comparaiſon. Car enfin, qui ne voit
» pas la différence qu'il y a entre ces
» deux expéditions ! Après avoir été
» porté ſur une mer tranquille le long
» des côtes d'Italie & de Gaule, vous

* Alcibiade.

» abordâtes à Empories, ville de vos
» Alliés : vous débarquâtes vos ſoldats
» ſans aucun obſtacle ni aucun péril,
» & ne trouvâtes, juſqu'à Tarrago-
» ne, que des alliés & des amis du
» Peuple Romain. Au ſortir de cette
» Ville, vous fûtes reçu dans des pays
» gardés par les troupes des Romains :
» vous rencontrâtes vers les bords de
» l'Hebre les armées de votre pere &
» de votre oncle, que leur défaite &
» la perte de leurs Généraux avoient
» rendues plus fieres & plus redouta-
» bles. Elles avoient à leur tête L.
» Marcius, choiſi à la vérité à la hâte,
» & par le ſuffrage des ſoldats, pour
» les commander en attendant un ſuc-
» ceſſeur ; mais qu'on auroit pu com-
» parer aux plus grands Capitaines, s'il
» eût paſſé par les premieres Charges,
» & qu'il eût été d'une naiſſance pro-
» portionnée à ſon habileté dans le
» métier de la guerre. Vous aſſiégeâ-
» tes Carthagene tout à votre aiſe,
» ſans qu'aucune des trois armées Car-
» thaginoiſes ſe mît en devoir de la
» défendre. Je ne prétens point ra-
» baiſſer tout ce que vous fîtes dans
» la ſuite ; mais cependant c'eſt peu
» de choſe au prix de ce qu'il vous

» faudroit faire en Afrique, où nous
» n'avons point de port diſpoſé à re-
» cevoir notre flotte, point de pays
» où nous ayons la paix, point de ville
» qui nous ſoit alliée, point de Roi
» qui nous veuille du bien; enfin, où
» nous ne pouvons ni camper, ni
» marcher ſans avoir auſſi-tôt les en-
» nemis ſur les bras. De quelque côté
» que vous tourniez, tout vous ſera
» contraire, tout ſe déclarera contre
» vous. Vous fiez-vous à Siphax &
» aux Numides? c'eſt bien aſſez pour
» vous de vous y être fié une fois im-
» punément. La témérité n'eſt pas
» toujours heureuſe: & la fraude or-
» dinairement s'attire la confiance en
» négligeant les gains médiocres,
» pour tromper avec plus d'avantage,
» quand l'occaſion s'en préſentera.
» Votre pere & votre oncle avoient
» déja été vaincus par la trahiſon des
» Celtibériens leurs alliés, avant de
» l'être par les armes des Carthaginois
» leurs ennemis. Et vous-même n'a-
« vez pas eu tant à craindre de la part
» d'Aſdrubal & de Magon, avec qui
» vous étiez en guerre, que de celle de
» Mandonius & d'Indibilis, avec qui
» vous aviez fait amitié. Pouvez-vous
compter

» compter ſur la fidélité des Numides,
» vous qui avez éprouvé la révolte de
» vos propres ſoldats ? Il eſt vrai que
» Syphax & Maſſiniſſa aiment mieux
» donner la loi aux Carthaginois dans
» l'Afrique, que de la recevoir d'eux :
» mais ils aiment mieux y voir domi-
» ner les Carthaginois que toute autre
» nation. Maintenant qu'ils n'ont rien
» à craindre au-dehors, ils ſe livrent
» à leurs jalouſies mutuelles, & cher-
» chent à ſe détruire les uns les au-
» tres. Mais montrez-leur ſeulement
» les armes des Romains ; faites-leur
» voir dans leur pays natal des enne-
» mis nés ſous d'autres climats, &
» vous verrez qu'auſſi-tôt ils ſe réuni-
» ront pour éteindre l'incendie qui les
» menace tous. Vous ſavez qu'ils ont
» défendu l'Eſpagne avec aſſez d'opi-
» niâtreté, quoiqu'à la fin ils aient
» ſuccombé : mais ils montreront bien
» un autre zele & un autre courage,
» quand il ſera queſtion de ſauver les
» murailles de leur patrie, les temples
» de leurs Dieux, leurs autels & leurs
» foyers ; lorſqu'en allant au combat,
» ils ſeront ſuivis de leurs femmes
» éplorées, & de leurs petits enfants,
» qui imploreront leur tendreſſe &

» leur ſecours. Il y a plus : ne peut-il
» pas arriver que les Carthaginois,
» comptant aſſez ſur la force & la
» bonté de leurs murailles, ſur l'union
» des peuples d'Afrique, & ſur la fi-
» délité des Rois leurs alliés, en-
» voient une nouvelle armée d'Afri-
» que en Italie, dès qu'ils nous ver-
» ront privés de votre ſecours & de
» celui de votre armée! Ne peut-il
» pas arriver que ſans dégarnir l'Afri-
» que, ils ordonnent à Magon, qui,
» étant ſorti des iſles Baléares avec ſa
» flotte, navige actuellement le long
» des côtes de la Ligurie, de ſe join-
» dre à Annibal! Qu'arrivera-t il alors?
» Il eſt indubitable que nous nous
» trouverons dans les mêmes allarmes
» où nous avons été tout récemment,
» lorſqu'Aſdrubal eſt paſſé en Italie.
» Je parle de cet Aſdrubal qui vous
» échappa des mains en Eſpagne, vous
» qui vous faites fort d'enfermer avec
» votre armée, non-ſeulement Cartha-
» ge, mais l'Afrique entiere. Vous me
» direz que vous l'avez vaincu. C'eſt
» juſtement pour cette raiſon que je
» ſuis fâché, pour votre honneur &
» celui de la République, qu'un Géné-
» ral, que vous veniez de battre, ſe

» soit ouvert malgré vous le chemin » de l'Italie. Souffrez que nous attri- » buions à votre bonne conduite tous » les bons succès que nous avons eus » pendant que vous avez commandé, » & que nous rejettions tout le mal » sur l'inconstance de la fortune. Plus » vous avez de valeur & d'habileté » dans la guerre, plus Rome & toute » l'Italie a d'intérêt de conserver pour » elle un si bon défenseur. Vous ne » sauriez nier vous-même que le fort » de la guerre ne soit où est Annibal; » puisque vous déclarez que vous ne » passez en Afrique que dans le des- » sein de l'y attirer. Par conséquent, » c'est contre lui que vous devez faire » la guerre, ou ici ou là. Aurez vous » donc plus d'avantage sur lui en Afri- » que, où vous serez seul avec votre » armée, qu'en Italie, où vous serez » secondé de votre Collegue & de ses » troupes ? La victoire encore toute » récente des Consuls Claude & Li- » vius ne nous apprend-elle pas de » quelle importance il est que les deux » Généraux agissent de concert ? An- » nibal ne sera-t il pas plus à craindre, » lorsqu'il combattra sous les murail- » les de Carthage, soutenu des forces

» de toute l'Afrique, que dans un pe-
» tit coin de l'Abruzze, où il est au-
» jourd'hui réfugié, & où il attend
» depuis long-temps les secours qu'il
» demande inutilement? Quel des-
» sein! de mieux aimer combattre
» dans un lieu où vos forces seront
» moindres de la moitié, & celles de
» l'ennemi plus grandes du double,
» qu'ici, où vous aurez deux armées
» à employer contre une seule, déja
» affoiblie par tant de combats, & fa-
» tiguée d'une guerre si pénible & si
» longue? Voyez la différence qu'il y
» a entre votre conduite & celle de
» votre pere. Après avoir été nommé
» Consul, il partit pour aller com-
» mander en Espagne. Mais ayant ap-
» pris qu'Annibal passoit les Alpes
» pour se rendre en Italie, il revint
» sur ses pas, pour aller le combattre
» à la descente de ces montagnes. Et
» vous, qui trouvez Annibal tout
» porté en Italie, vous songez à vous
» en éloigner, non pas que vous
» croyiez cette entreprise utile à la Ré-
» publique, mais parceque vous vous
» imaginez qu'elle vous fera honneur
» dans le monde, comme quand vous
» abandonnâtes votre Province & vo-

» tre armée, ſans être autoriſée par au-
» cune loi, ni par aucun arrêt du Sénat;
» & qu'en vous mettant en mer avec
» deux galeres, vous exposâtes avec
» votre perſonne le ſalut de la Répu-
» blique, & la majeſté du Peuple Ro-
» main, qui vous avoit confié le com-
» mandement de ſes armées. Pour
» moi, Meſſieurs, mon ſentiment eſt,
» que Pub. Scipion a été nommé
» Conſul, non pour lui, mais pour
» nous & pour la République; & que
» les troupes qu'il commande ont été
» levées pour défendre Rome & l'Ita-
» lie, & non pour être tranſportées
» dans des terres étrangeres, & ſervir
» à l'orgueil & à l'ambition des Con-
» ſuls, comme s'ils étoient nos Rois,
» & non pas nos Généraux.

Fabius, par ce diſcours qu'il avoit médité avec ſoin, fit entrer dans ſes ſentiments la plus grande partie des Sénateurs. Les anciens ſur-tout, étoient entraînés par l'autorité de ce grand homme, & préféroient ſans balancer ſa ſageſſe & ſon expérience conſommée, à la valeur impétueuſe du jeune Scipion. Alors ce dernier prenant la parole à ſon tour, parla en ces termes:

Réponſe de Scipion.

» Fabius lui-même a bien ſenti, qu'en

» parlant comme il a fait, on pourroit
» le ſoupçonner de jalouſie, & il ne
» l'a pas diſſimulé dès le commence-
» ment de ſon diſcours. Pour moi,
» quelque répugnance que j'aie à re-
» procher un vice ſi bas à un homme
» d'une ſi haute réputation, je puis
» cependant aſſurer qu'il ne s'en eſt
» pas trop bien juſtifié, ſoit que ſes rai-
» ſons aient été peu convaincantes,
» ſoit que la vérité parle contre lui.
» Car pour perſuader que ce n'eſt pas
» l'envie qui le fait agir, il a relevé en
» termes magnifiques les honneurs par
» leſquels il a paſſé, & la gloire qu'il a
» acquiſe ; comme ſi je ne devois me
» meſurer qu'avec des gens du com-
» mun, & que je ne duſſe pas auſſi
» appréhender la jalouſie d'un perſon-
» nage qui, étant arrivé au comble
» de la gloire, où j'avoue que j'aſpire
» comme lui, ſeroit fâché que je de-
» vinſſe quelque jour ſon égal. Il a
» parlé de ſa vieilleſſe : il m'a mis du
» côté de l'âge, au-deſſous de ſon fils
» même, comme ſi le deſir de ſe di-
» ſtinguer ſe bornoit à la durée de cet-
» te vie mortelle, & que la plus gran-
» de partie de la gloire ne s'étendît
» pas juſqu'à la poſtérité la plus recu-

» lée. Je ſuis perſuadé que les grandes » ames ont coutume de ſe comparer, » non ſeulement avec les hommes il- » luſtres de leur temps, mais encore » avec les Héros des ſiécles paſſés & » futurs. Pour moi, je ne vous diſſi- » mulerai pas, Fabius, que j'ai conçu » le deſſein, non-ſeulement de vous » égaler, mais même (permettez-moi » de le dire) de vous ſurpaſſer, ſi je » puis. Nous ne ſaurions nous oppo- » ſer, ni vous à mon élévation, ni » moi à celle des hommes qui vien- » dront après moi, ſans faire tort non- » ſeulement à ceux à qui nous porte- » rions envie, mais encore à toute la » République, ou, pour mieux dire, » à tout le genre humain. Il a fort » exageré les périls où je m'expoſerai » ſi je paſſe en Afrique : & par-là, il » a paru craindre pour moi, auſſi-bien » que pour la République. Mais d'où » lui vient tout-d'un-coup cette in- » quiétude pour ma vie & pour ma » réputation ? Après que mon pere & » mon oncle eurent été défaits & tués » avec leurs armées dans l'Eſpagne ; » lorſque cette province paroiſſoit être » entiérement perdue ; lorſque quatre » Généraux Carthaginois à la tête de

» qnatre armées, tenoient tout le
» pays ſous leur puiſſance ; lorſqu'on
» eut indiqué des aſſemblées pour
» nommer un Chef qui allât comman-
» der dans cette contrée, ſans que
» perſonne ſe préſentât pour prendre
» la conduite d'une guerre ſi déſeſpé-
» rée ; en ſorte que le Peuple Romain
» fut obligé de m'en confier le ſoin, à
» moi qui n'avois encore que vingt-
» quatre ans ; pourquoi ne ſe trouva-
» t-il alors perſonne qui repréſentât la
» foibleſſe de mon âge, la puiſſance
» des ennemis, les difficultés de la
» guerre, & la mort encore récente de
» mon pere & de mon oncle ? A t-on
» fait aujourd'hui en Afrique quelque
» perte plus ſanglante que celle que
» nous avions faite alors en Eſpagne ?
» Ya-t il en Afrique des Généraux &
» des armées plus habiles & en plus
» grand nombre qu'il n'y en avoit en
» ce temps-là en Eſpagne ? Avois-je
» alors plus d'expérience & de capaci-
» té pour faire la guerre, que je n'en
» puis avoir à l'heure qu'il eſt ? Les
» Carthaginois ſont-ils plus redouta-
» bles pour nous dans un pays que
» dans l'autre ? Il eſt bien aiſé, après
» que j'ai défait & mis en fuite quatre

» armées Carthaginoiſes ; après que
» j'ai pris un ſi grand nombre de villes,
» ou par force ou par compoſition ;
» après que j'ai dompté tant de Prin-
» ces, tant de Rois, tant de nations
» féroces & barbares, & que j'ai pouſ-
» sé mes conquêtes juſqu'aux bords de
» l'Océan ; enfin, que j'ai réduit toute
» l'Eſpagne ſous notre puiſſance, en
» ſorte qu'il n'y reſte pas la moindre
» étincelle de guerre ; il eſt bien aiſé
» de rabaiſſer mes exploits. Autant
» qu'il le ſera, lorſque je ſerai revenu
» d'Afrique vainqueur, de diminuer
» des objets qu'on groſſit aujourd'hui,
» & que, par des termes pleins d'em-
» phaſe & d'exagération, on repré-
» ſente comme des monſtres affreux,
» le tout pour me retenir en Italie. Fa-
» bius prétend que nous n'avons au-
» cun moyen d'aborder en Afrique,
» que nous n'avons ſur les côtes aucun
» port qui nous ſoit ouvert : il nous
» parle de la défaite & de la priſon de
» M. Attilius : comme ſi ce Général
» avoit échoué dès ſon entrée dans
» cette Province. Et il ne veut pas ſe
» ſouvenir que ce M. Attilius, tout
» malheureux qu'il a été dans la ſuite,
» trouva pourtant le moyen d'entrer

» en Afrique, & que dès la premiere
» année, il remporta sur les ennemis
» des avantages très considérables, &
» qu'il fut toujours invincible, tant
» qu'il n'eut affaire qu'aux Carthagi-
» nois. C'est donc en vain que vous
» prétendez m'effrayer par son exem-
» ple. Quand ce malheur nous seroit
» arrivé tout récemment, & dans la
» guerre présente, & non pas dans la
» premiere guerre, il y a plus de qua-
» rante ans; pourquoi la défaite & la
» captivité de Regulus m'empêche-
» roient-elles en ce cas de passer en
» Afrique après que la défaite & le
» meurtre des deux Scipions ne m'ont
» point empêché de passer en Espa-
» gne? Souffrirois je qu'on me repro-
» chât de n'oser rendre à ma Patrie les
» services que le Lacédemonien Xan-
» tippe a bien pu rendre à Carthage?
» Ce qui, au contraire, augmenteroit
» ma confiance, ce seroit de voir qu'un
» seul homme pût causer de si éton-
» nantes révolutions. Vous nous citez
» encore l'exemple des Athéniens,
» qui laissant l'ennemi au milieu de
» leur pays, passerent témérairement
» en Sicile. Mais puisque vous avez
» assez de loisir pour nous conter ces

» fables grecques, que ne nous parlez vous plutôt d'Agatocle, qui, » pour délivrer la Sicile des ravages » qu'y exerçoient depuis long temps » les troupes des Carthaginois, passa » dans cette même Afrique, & ramena avec lui la guerre dans le pays » d'où elle étoit venue? Mais pourquoi chercher dans l'antiquité, & » parmi les Etrangers, des exemples » qui prouvent combien il est important de jetter la terreur parmi ses » ennemis, & de leur faire craindre » à eux-mêmes les calamités dont ils » nous menaçoient? Annibal ne nous » en fournit-il pas la preuve la plus » récente & la plus forte? Il vaut » beaucoup mieux désoler les terres » étrangeres, que de voir ravager les » siennes Celui qui attaque a plus de » courage que celui qui défend D'ailleurs les objets inconnus, & qu'on » ne considere que dans l'éloignement, paroissent toujours plus redoutables. Pour juger sainement & » sans prévention de ce qu'on doit espérer ou craindre de son ennemi, il » faut entrer sur ses terres, & le voir » de près. Annibal n'avoit jamais espéré de faire soulever contre les Ro-

» mains dans l'Italie, tous les Peuples
» qui prirent ſon parti après la bataille
» de Cannes. Combien les Carthagi-
» nois trouveront-ils moins de zèle &
» d'attachement dans les Peuples
» d'Afrique, eux qui ne ſont pas
» moins infideles à l'égard de leurs al-
» liés, que durs & cruels à l'égard de
» leurs ſujets? Ajoutez à ces raiſons,
» qu'étant abandonnés de nos alliés,
» nous nous ſommes ſoutenus par nos
» propres forces, & par la valeur des
» ſoldats Romains; au lieu que les
» Carthaginois n'emploient que des
» troupes mercénaires, des Africains
» & des Numides, nations les plus
» inconſtantes & les plus perfides de
» l'Univers Pourvu qu'on ne m'arrête
» point ici, vous apprendrez dans un
» même temps, & mon arrivée en
» Afrique, & la déſolation de cette
» Province, & la retraite précipitée
» d'Annibal, & le ſiége de Carthage.
» Attendez-vous à recevoir de ce pays
» des nouvelles & plus agréables &
» plus fréquentes que vous n'en rece-
» viez d'Eſpagne. Je n'ai pas conçu
» ces eſpérances au haſard : elles ſont
» fondées ſur le bonheur du Peuple
» Romain, ſur la juſtice des Dieux,

» témoins de la rupture du Traité par
» les Carthaginois, & sur l'alliance
» des Rois Siphax & Massinissa, à
» l'amitié desquels je me fierai de fa-
» çon, que je me tiendrai bien en gar-
» de contre leur inconstance. Les cir-
» constances des temps & des lieux
» me découvriront des avantages que
» je ne puis appercevoir de si loin. Il
» est d'un homme sage & d'un habile
» Général, de chercher & de saisir les
» occasions favorables, & de tourner
» à son profit celles mêmes que le
» hasard fait naître. Je ne refuse pas,
» Fabius, d'avoir pour antagoniste cet
» Annibal que vous me présentez :
» c'est mon dessein de faire la guerre
» contre lui. Mais je l'entraînerai dans
» sa Patrie, plutôt qu'il ne me retien-
» dra dans la mienne. Je le forcerai de
» combattre à la vue de ses Dieux Pé-
» nates & de ses foyers; & Carthage
» sera l'objet & le prix du vainqueur,
» plutôt que quelques forts à demi-
» ruinés de l'Abruzze. Vous dites que
» Rome & l'Italie seront en danger,
» pendant que je ferai ce trajet, que
» je débarquerai mes troupes en Afri-
» que, & que je m'avancerai du côté
» de Carthage. Mais prenez garde

» que ce ne ſoit faire une injure ſan-
» glante à mon illuſtre Collegue, de
» croire qu'il n'eſt pas capable de dé-
» fendre ſa Patrie contre Annibal,
» affoibli & preſqu'abattu comme il
» eſt aujourd'hui, tandis que vous
» avez bien pu arrêter le cours rapide
» de ſes progrès dans le temps qu'il
» avoit encore toutes ſes forces, &
» que, fier de trois victoires conſécu-
» tives, il marchoit la tête levée dans
» toutes les parties de l'Italie, comme
» dans un Pays de conquête. D'ail-
» leurs, vous ſavez bien que la digni-
» té de Grand Pontife dont Licinius
» eſt revêtu, & qui ne lui permet pas
» de ſortir de l'Italie, l'empêche auſſi
» de tirer au ſort une Province ſi éloi-
» gnée. Et certes quand le deſſein que
» je propoſe ne ſeroit pas le plus pro-
» pre à terminer promptement cette
» guerre, il ſeroit cependant de notre
» honneur de faire connoître aux Rois
» & aux Peuples étrangers, que nous
» avons aſſez de courage, non-ſeule-
» ment pour défendre l'Italie, mais
» encore pour aller attaquer l'Afri-
» que. Il ſeroit bien honteux pour le
» Peuple Romain, qu'on publiât dans
» l'Univers, qu'aucun de ſes Généraux

» n'ose former un projet pareil à celui
» d'Annibal ; & que l'Afrique ayant
» été tant de fois attaquée & ravagée
» par nos flottes & par nos armées,
» pendant la premiere guerre, qui n'a-
» voit pour objet que la Sicile ; au-
» jourd'hui, qu'il s'agit du salut de
» l'Italie, elle jouit d'une parfaite
» tranquillité. Il est temps que l'Ita-
» lie se repose, après avoir essuyé tant
» de ravages & d'incendies. Il est
» temps que l'Afrique éprouve à son
» tour tous les fléaux que la guerre
» entraîne après elle. Plutôt que Ro-
» me, du haut de ses murailles, voye
» une seconde fois l'armée ennemie
» campée à ses portes, faisons voir aux
» Carthaginois, de dessus leurs rem-
» parts, les Aigles Romaines, mena-
» çant leur Patrie d'une ruine pro-
» chaine. Que l'Afrique soit désor-
» mais le théâtre de la guerre. Tour-
» nons de ce côté-là la terreur, la fui-
» te, le pillage des campagnes, la dé-
» sertion des alliés, & toutes les au-
» tres calamités que nous avons éprou-
» vées pendant quatorze ans. Voilà ce
» que j'avois à dire des affaires géné-
» rales de la République, de la guerre
» que nous avons à soutenir, & des

» Provinces dont il eſt queſtion. Je
» craindrois de vous ennuyer par des
» diſcours inutiles & déplacés, ſi, de
» même que Fabius s'eſt attaché à
» rabaiſſer les ſuccès que j'ai eus dans
» l'Eſpagne, j'entreprenois d'élever
» ma réputation ſur les ruines de la
» ſienne. Je n'en ferai rien, Meſſieurs;
» & tout jeune que je ſuis, j'aurai au
» moins l'honneur de l'emporter ſur
» un homme de ſon âge, par ma mo-
» dération & ma retenue. Vous avez
» pu remarquer dans toute ma con-
» duite, que, ſans chercher à me faire
» valoir, je me ſuis toujours contenté
» de l'eſtime que je vous aurois donné
» lieu de concevoir de moi, par mes
» actions, plutôt que par mes pa-
» roles «.

Le Sénat ne donna pas à Scipion une audience bien favorable, parce-qu'il s'étoit répandu dans le public, que s'il n'obtenoit pas la Province d'Afrique dans cette aſſemblée, il la demanderoit dans celle du Peuple. C'eſt pourquoi Q. Fulvius, qui avoit été quatre fois Conſul & Cenſeur, ſomma le Conſul de déclarer, en préſence des Sénateurs, s'il s'en rapportoit à eux du choix des Provinces, ou s'il porteroit

l'affaire devant le Peuple. Et comme il eut répondu qu'il feroit ce qu'il croiroit le plus avantageux à la République: » Si je vous ai interrogé, répliqua sur-le-champ Fulvius, ce n'est pas que » je ne susse déja par avance quelle » seroit votre réponse, & ce que vous » aviez dessein de faire. Car vous » avouez vous-même, que vous ne » vous êtes présenté au Sénat que pour » le sonder, & non pour le consulter; » & que si nous ne vous accordons pas » sur-le-champ la Province que vous » desirez, vous avez une requête toute » prête à présenter au Peuple. Ainsi, Tribuns, je vous prie de me seconder dans le refus que je ne fais de » dire mon avis, que parceque, quand » même il seroit suivi de tous les Sénateurs, le Consul ne voudroit pas » s'y conformer«. Il s'éleva là dessus une dispute, Scipion prétendant que les Tribuns n'étoient pas en droit de s'opposer à la liberté que chaque Sénateur avoit de dire son avis à son rang, quand on le lui demandoit. Alors les Tribuns donnerent leur décret en ces termes: » Si le Consul s'en rapporte » au Sénat pour la nomination des » Provinces, nous voulons qu'on s'en

» tienne à ce qu'il aura décidé, & ne
» permettons pas qu'il en appelle au
» Peuple. S'il refuse de se soumettre à
» leur jugement, nous sommes prêts à
» secourir ceux qui refuseront de dire
» là-dessus leur sentiment «. Le Consul demanda un jour pour en conférer avec son Collegue; ensuite de quoi il s'en rapporta au Sénat, qui décida ainsi l'affaire des Provinces : On décerna à l'un des Consuls la Sicile, avec les trente galeres à proue d'airain que C. Servilius avoit commandées l'année précédente ; & on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeoit que ce trajet fût utile à la République. L'autre fut chargé de faire la guerre contre Annibal dans l'Abruzze, avec les troupes de L. Veturius & de Q. Cecilius. Ces deux derniers devoient tirer au sort, (à moins qu'ils n'aimassent mieux en convenir entr'eux) pour savoir lequel serviroit dans l'Abruzze avec les deux Légions que le Consul lui laisseroit; en sorte que celui à qui ce partage seroit échu, conserveroit son autorité pendant un an. On prorogea tout de même le commandement à tous les autres, qui, outre les Consuls & les Préteurs, devoient commander des armées

dans leurs Provinces. Ce fut à Q. Cecilius que le sort commit le soin de faire la guerre dans l'Abruzze avec le Consul contre Annibal. Ensuite on célébra les Jeux voués & promis par Scipion, avec un grand concours de peuples, & une satisfaction extraordinaire de tous ceux qui y assisterent. M. Pomponius Mathon & Q. Cecilius, envoyés en ambassade à Delphes, pour faire part à Apollon du butin qu'on avoit pris sur Asdrubal, y porterent une couronne d'or pesant deux cents livres, & on employa mille livres d'argent pour mettre dans le Temple les figures des diverses dépouilles. Scipion n'ayant pu avoir la permission de faire de nouvelles levées, ce qu'il avoit demandé assez foiblement, obtint au moins celle d'emmener avec lui tous les soldats volontaires qu'il pourroit attirer dans son armée, & sur ce qu'il avoit avancé que la flotte ne coûteroit rien à la République, de recevoir des Alliés les sommes qu'ils voudroient bien lui donner pour construire de nouvelles galeres. Les Peuples de l'Etrurie furent les premiers qui s'engagerent à secourir le Consul, chacun selon ses facultés : ceux de Cere promirent de fournir aux soldats &

Les Etruriers fournissent toute sorte de provisions à Scipion.

matelots de la flotte le blé & toutes les autres provisions nécessaires à la vie : ceux de Populonia donneroient le fer ; les Tarquiniens, la toile dont on feroit les voiles : ceux de Volaterre, du blé, avec la poix & le goudron : ceux d'Arretium, trente mille boucliers, autant de casques, cinquante mille, tant dards que javelots & longues picques, des coignées, des pioches, des faulx, des auges & des meules, autant qu'il en faudroit pour quarante longs vaisseaux, cent vingt mille boisseaux de froment, & une somme d'argent pour les * Décurions & les Rameurs. Ceux de Pérouse, de Clusium & de Ruselle, des sapins pour la construction des galeres, avec une bonne quantité de froment. Mais Scipion prit le bois dans les forêts de la République. Le Peuple de l'Ombrie, ceux de Réate, de Nursium & d'Amiterne, & tout le Pays des Sabins, promirent des soldats. Les Marses, les Péliguiens, & les Marruciens, s'offrirent volontairement pour servir sur la flotte. Les Camertins, qui étoient entrés librement dans l'alliance des Romains, envoyerent, en considération de Scipion,

* Ceux qui commandoient aux rameurs.

une cohorte de six cents hommes tout armés. Ayant destiné de faire construire trente navires, vingt galeres à cinq rangs, & dix à quatre, il pressa tellement l'ouvrage, que quarante-cinq jours après que le bois eût été tiré des forêts, les vaisseaux furent mis en mer tout équipés & tout armés.

Scipion partit pour la Sicile avec trente longs vaisseaux, sur lesquels il avoit embarqué sept mille volontaires. Pub. Licinius, de son côté, alla joindre les deux armées consulaires dans l'Abruzze. Il prit le commandement de celle qui avoit servi sous les ordres du Consul L. Veturius. Il laissa Metellus à la tête des Légions qu'il avoit déja commandées, persuadé qu'il réussiroit mieux avec des troupes tout accoutumées à lui obéir. Les Préteurs partirent aussi pour se rendre dans leurs départements. Et comme on manquoit de l'argent nécessaire pour la continuation de la guerre, on ordonna aux questeurs de vendre dans le Territoire de Capoue, qui avoit été confisqué au profit de la République, la partie qui s'étend depuis la fosse des Grecs jusqu'à la mer. Et si par hasard il se trouvoit des Campaniens qui en eus-

Scipion part pour se rendre en Sicile.

ſent conſervé quelque portion à l'inſu, des Romains, on promettoit de donner à ceux qui les dénonceroient, la dixieme partie du prix que feroit vendu le terrein frauduleuſement retenu. Et C. Servilius, Préteur de la Ville, eut ordre de forcer les Citoyens de Capoue de ſe tenir dans les lieux qui leur avoient été aſſignés pour demeure; & de punir ceux qui ſe feroient établis ailleurs. Pendant cette même campagne, Magon, fils d'Amilcar, ſortit de l'iſle de Minorque, où il étoit reſté pendant l'hiver, & conduiſit en Italie douze mille fantaſſins, & environ deux mille cavaliers, toute jeuneſſe choiſie, qu'il avoit embarquée ſur trente galeres à proue, accompagnées d'un grand nombre de vaiſſeaux de charge: & comme il n'y avoit point de troupes pour garder les côtes, il s'empara d'abord de la ville de Genes; & de-là, courut avec ſa flotte toute la côte de la Ligurie, du côté des Alpes, pour tâcher d'y exciter quelque ſoulévement. Les Ingaunes, nation Ligurienne, étoient alors en guerre avec les Epanteres, habitants des montagnes. Magon ayant donc laiſſé ſon butin à Savonne, ville ſituée dans les Alpes,

laissa à la rade dix vaisseaux pour le garder, & envoya le reste de sa flotte à Carthage, pour défendre la côte maritime contre les entreprises de Scipion, qu'on disoit devoir incessamment passer en Afrique. Ensuite il fit amitié avec les Ingaunes, qu'il préféra aux Epanteres : & avec ses nouveaux alliés, alla relancer ces peuples barbares jusques dans leurs montagnes. Son armée croissoit de jour en jour, les Gaulois, que le bruit de son nom avoit attirés, accourant de tous côtés pour se joindre à lui. Les Sénateurs ayant appris ces mouvements par les lettres de Spurius Lucretius, craignirent de voir évanouir la joie que leur avoit causée deux ans auparavant la défaite d'Asdrubal avec toutes ses troupes, s'ils avoient tout de nouveau sur les bras, une armée aussi redoutable, & dont le Chef, sous un autre nom, n'étoit ni moins habile, ni moins illustre qu'Asdrubal. Pour se délivrer de ces inquiétudes & de ces allarmes, ils ordonnerent au Proconsul M. Livius, de conduire à Rimini l'armée d'Esclaves volontaires qu'il commandoit dans l'Etrurie ; & au Préteur Cn. Servilius, de faire sortir de Rome, s'il croyoit que le bien de la République le demandât,

les Légions de la ville, & d'en donner le commandement à celui qu'il en jugeroit capable. Il choisit M. Valerius, qui les mena à Arretium. Dans ces mêmes jours, Cn. Octavius prit autour de la Sardaigne, dont il étoit Préteur, environ quatre-vingts barques Carthaginoises, qui, suivant l'opinion de Celius, étoient chargées du blé qu'on envoyoit à Annibal, qui, comme le rapporte Valerius, portoient à Carthage le butin que Magon avoit enlevé dans l'Etrurie, & les prisonniers qu'il avoit faits sur les Liguriens, habitants des montagnes. Il ne se passa rien cette année dans l'Abruzze qui mérite d'être rapporté. Des maladies contagieuses désolerent également les troupes des Romains & celles des Carthaginois : & pour surcroît de malheur, ces derniers furent encore attaqués par la famine. Annibal passa toute la campagne auprès du Temple de Junon Lacinie, où il éleva un autel, dont il fit la dédicace, & sur lequel il fit graver en caracteres grecs & puniques, & en termes magnifiques, une ample liste de ses exploits guerriers.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Lelius rapporte en Sicile le butin qu'il a fait en Afrique, & expose à Scipion l'impatience où est Massinissa de le voir arriver. La guerre finit en Espagne par la défaite de Mandonius & d'Indibilis, dont le premier est livré aux Romains, l'autre tué dans le combat. Magon a ordre de se rendre, du pays des Liguriens, où il étoit, en Italie, auprès d'Annibal. Scipion passe de Sicile dans l'Abruzze, & reprend Locres sur Annibal. On fait la paix avec Philippe. La mere Idée est amenée de Pessinonte

à Rome, & y est recue chez Pub. Scipion, surnommé Nasica, déclaré par le Sénat le plus homme de bien qu'il y ait à Rome. Les Locriens envoyent à Rome faire des plaintes douloureuses, contre l'avarice & la cruauté de Pléminius. P. Scipion se justifie devant les députés qu'on a envoyés de Rome en Sicile, des plaintes qu'on avoit faites contre lui, & leur donne une haute idée de sa capacité, & des espérances presque sûres de la défaite des Carthaginois en Afrique. Syphax ayant épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, renonce à l'amitié des Romains, & fait alliance avec les Carthaginois. Massinissa, après la mort de Gala son pere, avoit été dépouillé de ses états, tandis qu'il faisoit la guerre en Espagne pour les Carthaginois; mais ayant fait amitié avec Scipion, il vainquit avec lui, & tua dans un premier combat, Hanon, fils d'Amilcar, & défit toute son armée. Scipion leve le siege d'Utique, voyant arriver Syphax & Asdrubal, à la tête de plus de cent mille hommes. Sempronius défait les troupes d'Annibal dans le pays des Crotoniates. Les censeurs trouvent deux cent quinze mille citoyens dans le dénombrement qu'ils en font. Discorde

entre les censeurs M. Livius & Claude Neron. Le premier note d'infamie toutes les tribus à la fois, en vengeance de ce qu'elles l'avoient comdamné par une injustice si évidente, que dans la suite, elles l'avoient créé Consul & Censeur.

SCIPION ne fut pas plutôt arrivé en Sicile, qu'il forma diverses compagnies des volontaires qui l'y avoient suivi. Mais il en reserva trois cents des plus remarquables par leur jeunesse, leur bonne mine & leur force, qu'il tenoit auprès de sa personne sans armes. Ils ne pouvoient deviner ce qui l'avoit empêché de les ranger, comme les autres, par compagnies, & de leur donner des armes. Cependant il choisit, entre les Siciliens les plus considérables par leur naissance & par leur fortune, trois cents cavaliers, qu'il destinoit à passer avec lui en Afrique, & leur indiqua un jour, où ils devoient s'assembler, & paroître devant lui, montés & équipés, comme il le leur avoit ordonné. Cette guerre, qui alloit les arracher du sein de leur patrie, & les exposer, tant par mer que par terre, à des travaux & des périls ausquels ils

Scipion arme trois cents cavaliers Romains, aux dépens de pareil nombre de Siciliens.

n'étoient point accoutumés, leur caufoit une inquiétude mortelle, auffibien qu'à leurs parents. Au jour marqué, ils fe préfenterent devant Scipion avec leurs armes & leurs chevaux. » J'apprends, leur dit alors ce Général, » qu'il y en a parmi vous qui fe font » une peine de m'accompagner en Afri- » que. Ceux qui font dans ces fenti- » ments me feront plaifir de me le » délarer dès-à-préfent. Je ne leur en » ferai point de reproches, aimant » beaucoup mieux qu'ils s'expliquent » ici, que d'attendre à fe plaindre » quand nous ferons fur les lieux, où » ils ne feroient que des foldats inu- » tiles à la République. Il y en eut d'abord un qui ne fit point de difficulté d'avouer à Scipion qu'il refteroit en Sicile, fi on lui en laiffoit la liberté. » Jeune homme, dit alors Scipion, » puifque vous me dites fi ingénue- » ment votre penfée, je vais vous » fournir un foldat qui prendra vo- » tre place, & à qui vous livrerez vos » armes, votre cheval, & tout votre » équipage de guerre. Emmenez-le » fur-le-champ dans votre maifon, & » ayez foin qu'on lui faffe faire l'exer- » cice de façon, qu'il apprenne à ma-

» nier un cheval, & à se servir de ses
» armes. Et comme il eut accepté cette condition avec joie, il lui mit entre les mains un des trois cents à qui il n'avoit point encore donné d'armes. Tous les autres voyant leur camarade dégagé sans avoir déplu au Général, s'excuserent comme il avoit fait, & céderent leur place à celui qui leur fut présenté. Ainsi trois cents cavaliers Romains furent équipés aux dépens des trois cents Siciliens, sans qu'il en coûtât rien à la République. Les Siciliens se chargerent de les exercer & de les instruire, parceque Scipion leur avoit déclaré qu'ils eussent à le faire, ou à le suivre en Afrique. On dit que ces cavaliers devinrent excellents, & rendirent de grands services à la République en plusieurs combats. Faisant ensuite la revue des légions, il en tira les plus anciens soldats, sur tous ceux qui avoient servi sous M. Marcellus, parcequ'il les croyoit les mieux disciplinés & les plus propres aux sieges des villes, par la longue expérience qu'ils en avoient faite à celui de Syracuse, qui avoit duré si long-temps; car il ne se proposoit rien moins dès-lors, que d'attaquer Carthage même, & de la raser.

Il choisit les plus anciens soldats, & les plus expérimentés.

Il fait de bons régle ments en Sicile.

L'hiver approchant, il distribua son armée dans les Villes, ordonna aux différents peuples de Sicile de lui fournir du bled, pour épargner celui qu'il avoit amené d'Italie, fit radouber les anciens navires, & les envoya sous la conduite de C. Lelius, piller les côtes d'Afrique; tira les nouveaux à bord auprès de Palerme, parcequ'ayant été fabriqués à la hâte, de bois encore verd, il étoit à propos qu'ils fussent à sec pendant l'hiver. Ayant pris toutes les mesures nécessaires pour se mettre en état de bien commencer la campagne, il vint à Syracuse, qui n'étoit pas encore bien remise des rudes secousses qu'elle avoit essuyées pendant la guerre. Les Grecs étant venus le prier de leur faire rendre les effets que quelques Italiens leur avoient enlevés pendant la guerre, & qu'ils retenoient avec la même violence, depuis même que le Sénat en avoit ordonné la restitution, il se crut principalement obligé à faire observer la foi publique. C'est pourquoi, par un édit premiérement, puis par des jugements rendus contre ceux qui s'opiniâtroient à garder leur proie, il remit les Syracusains en possession de leurs biens. Cet acte de justice fit plaisir, non-seu-

lement à ceux qui en profiterent, mais encore à tous les autres peuples de Sicile, qui, par reconnoissance, firent de plus grands efforts pour aider Scipion dans cette guerre.

Indibilis renouvelle la guerre en Espagne.

Pendant cette même campagne, il s'éleva une guerre dangereuse en Espagne, excitée par Indibilis, Prince des Illergetes, qui n'avoit d'autre raison de remuer, que l'estime unique qu'il avoit pour Scipion, au lieu qu'il méprisoit tous les autres Capitaines de la République. Il se persuadoit que c'é» toit le seul Général qui restât aux » Romains, tous les autres ayant été » tués par Annibal. Que c'étoit pour » cela même, qu'après la défaite des » deux Scipions en Espagne, ils n'a» voient trouvé que lui qu'ils pussent » envoyer en leur place, & qu'ensui» te, se voyant extrêmement pressés » dans l'Italie, ils avoient été obligés » de le rappeller, pour l'opposer à » Annibal. Qu'outre que ceux qui » commandoient actuellement en Es» pagne, n'étoient Capitaines que de » nom, on en avoit encore retiré tou» tes les vieilles troupes. Que les sol» dats qu'on y avoit laissés n'étoient » que des apprentifs qui s'allarmoient

» du moindre péril. Que jamais on ne
» trouveroit une occasion si favorable
» de délivrer l'Espagne du joug des
» Romains ; que les Espagnols avoient
» été jusques-là les esclaves ou des
» Carthaginois, ou des Romains, &
» quelquefois des deux Nations en
» même temps ; que les Carthaginois
» avoient été chassés du pays par les
» Romains ; que si les Espagnols vou-
» loient s'unir & agir de concert, il
» leur seroit aisé d'en chasser aussi les
» Romains, & de reprendre les mœurs,
» les loix & la religion de leurs peres,
» en se délivrant pour jamais de tou-
» te domination étrangere. Par de pareilles remontrances, il souleva, non-seulement ses vassaux, mais encore les Ausetans & les autres peuples circonvoisins. C'est pourquoi, en très-peu de jours, il assembla trente mille hommes de pied, & quatre mille cavaliers dans le pays des Sudétans, où il leur avoit ordonné de se rendre. D'un autre côté, L. Lentulus & L. Manlius Acidinus, qui commandoient pour les Romains, ne crurent pas devoir négliger ces premiers mouvements. C'est pourquoi, ayant joint leurs forces, ils entrerent dans le pays

des Aufetans ; & le traverfant, fans y faire aucun dégât, quoiqu'ils fuffent informés de leur révolte, ils arriverent jufqu'à la vue des ennemis, enforte qu'ils n'en étoient éloignés que de trois milles. Ils tenterent d'abord les voies de la négociation, pour les engager à rentrer dans le devoir, & à mettre bas les armes. Mais les Efpagnols, pour toute réponfe, ayant lâché leur cavalerie contre les fourageurs des Romains, celle des Romains vint à leur fecours, ce qui occafionna un combat de cavalerie, où il ne fe paffa cependant rien de mémorable.

Le lendemain, dès que le jour parut, les ennemis fe préfenterent en bataille, environ à mille pas du camp des Romains. Les Aufetans étoient placés au centre, & les Illergetes à l'aîle droite. Ils avoient mis à la gauche quelques peuples de l'Efpagne peu connus. Ils avoient laiffé entre le corps de bataille & les aîles, des intervalles affez confidérables, afin de faire avancer leur cavalerie, quand en il feroit temps. Les Romains rangerent auffi leurs troupes fuivant leur ufage, finon qu'à l'exemple des ennemis, ils laifferent entre les légions de grands efpa-

ces, afin que leur cavalerie pût agir avec plus de liberté. Mais Lentulus, persuadé que cette précaution ne seroit avantageuse qu'à celui des deux partis qui, le premier, feroit entrer les cavaliers dans les intervalles que l'ennemi auroit laissé vuides, ordonna à Ser. Cornelius, Tribun des Soldats, de lâcher sa cavalerie à travers ces routes ouvertes dans l'armée des Espagnols. Pour lui, ayant commencé avec peu de succès le combat d'infanterie, il fit avancer la treizieme légion du centre à l'avant garde, pour soutenir la douzieme, qui plioit devant les Illergetes, auxquels on l'avoit opposée à l'aîle gauche; & par ce moyen, ayant rétabli le combat de ce côté-là, il alla joindre L. Manlius, qui donnoit ses ordres aux premiers rangs, & envoyoit du secours à ceux qui en avoient besoin. Il lui fit entendre que tout alloit bien à l'aîle gauche, & que Servius Cornelius alloit actuellement, par son ordre, fondre sur les ennemis avec toute sa cavalerie. En effet, il avoit à peine achevé de parler, lorsque les cavaliers Romains ayant pénétré au milieu des ennemis, fermerent à ceux des Espagnols, les sentiers par où ils devoient

faire passer leurs chevaux ; & jetterent en même-temps le trouble parmi leur infanterie. Ainsi les Espagnols ne pouvant faire usage de leur cavalerie, ne songerent plus qu'à combattre à pied. Sitôt que les Généraux Romains voient les rangs des ennemis rompus, leurs troupes remplies d'effroi & de consternation, & leurs étendards flottants au hasard, ils exhortent leurs soldats, & les conjurent de profiter de leur désordre, & de ne pas leur donner le temps de se rétablir. Alors ils firent un si grand effort, que les barbares ne leur eussent pu résister, si Indibilis n'eût fait mettre pied à terre à ses cavaliers, & ne se fût présenté avec eux à la tête de l'infanterie. Ce fut là qu'il se livra un sanglant combat, dans lequel la victoire fut long-temps disputée. Enfin le Roi ayant été d'abord percé de plusieurs coups, puis renversé mort d'un coup de javeline, & ceux qui combattoient autour de lui tués à coups de traits, tout le reste prit ouvertement la fuite. Ce qui fit que le carnage fut plus horrible, c'est que les cavaliers n'eurent pas la liberté ni le temps de remonter sur leurs chevaux, & que les Romains, après les avoir

Indibilis est tué sur le champ de bataille, & toute son armée défaite.

mis en déroute, les presserent avec une vigueur incroyable, n'ayant point repris haleine qu'ils ne se fussent rendus maîtres de leur camp. Il y eut ce jour-là treize mille Espagnols de tués & huit cents de pris. Les Romains ne perdirent gueres plus de deux cents hommes, tant citoyens qu'alliés. Ce fut sur-tout à l'aîle gauche qu'ils furent tués. Les Espagnols, tant ceux qu'on avoit chassés de leur camp, que ceux qui avoient abandonné le champ de bataille pour fuir, se disperserent premiérement dans les campagnes, puis se retirerent dans leur pays. Mandonius les convoqua dans une assemblée, où, ayant reproché aux auteurs de la guerre le malheur qui leur étoit arrivé, ils furent d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs aux Romains, pour leur livrer leurs armes, & se remettre sous leur puissance. Mais lorsque ces députés vinrent à rejetter la révolte sur Indibilis & les autres grands, dont la plupart avoient été tués dans le combat; les Généraux Romains leur répondirent, qu'ils n'accepteroient leurs offres, qu'à condition qu'on leur livreroit Mandonius & les autres auteurs du soulevement. Qu'autrement ils al-

loient faire entrer leurs armées dans le pays des Illergetes, dans celui des Ausetans, & des autres peuples successivement. Les députés ayant rapporté cette réponse dans l'assemblée, Mandonius & les autres chefs furent arrêtés sur le-champ, & livrés aux Romains, pour recevoir la punition que méritoit leur inconstance & leur perfidie. On rendit la paix aux Espagnols; mais on leur doubla les impôts pour cette année : on leur demanda du bled pour six mois, des casaques & des tuniques pour les soldats; & il y eut trente peuples qui furent obligés de donner des ôtages. La révolte de l'Espagne ayant été ainsi appaisée en très peu de temps, & sans beaucoup d'efforts, toutes les forces de la République furent tournées contre l'Afrique.

Mandonius & les autres auteurs de la révolte, sont livrés aux Romains, pour être punis.

C. Lélius s'étant approché d'Hippone pendant la nuit, fit sortir, dès le point du jour, les soldats de la flotte, & les mena piller la campagne. Comme ils ne trouverent aucune résistance de la part des habitants, aussi tranquilles que dans un temps de paix, ils y firent un horrible dégât, dont quelques-uns porterent la nouvelle à Car-

Lélius ravage l'Afrique avec sa flotte.

thage, & remplirent cette ville d'effroi, publiant que la flotte des Romains, commandée par Scipion, étoit arrivée; car jusques-là, tout ce qu'on en avoit appris, c'est qu'il étoit passé en Sicile : comme ils ne savoient pas au juste le nombre ni des vaisseaux dont la flotte ennemie étoit composée, ni des soldats qui ravageoient le pays, ils en jugeoient par la crainte dont ils étoient agités, & parloient de tout avec beaucoup d'exagération.

L'allarme & la consternation portées jusqu'à Carthage.

Ainsi les esprits ayant d'abord éprouvé tous les assauts de la crainte, tomboient ensuite dans une affliction extraordinaire : lorsqu'ils considéroient
» que la fortune avoit tellement chan-
» gé de face, qu'après avoir eu leur
» armée victorieuse campée aux por-
» tes de Rome, après avoir réduit
» tous les peuples de l'Italie sous leur
» puissance, ou par la force, ou par
» une reddition volontaire, ils étoient
» eux-mêmes à la veille de voir, par
» un revers des plus funestes, l'Afri-
» que ravagée, & Carthage affligée
» par les armes de leurs ennemis,
» ayant beaucoup moins de ressour-
» ces que les Romains, pour soutenir
» de pareilles calamités. Que le peu-

» ple de Rome, & celui du pays La-
» tin, leur avoient fourni dans le be-
» ſoin une jeuneſſe qui avoit ſemblé
» ſe fortifier par les ſecouſſes qu'ils
» avoient reſſenties, & ſe multiplier
» par les défaites qu'ils avoient re-
» çues; que pour eux, ils n'avoient
» point, ni dans Carthage, ni dans la
» campagne, de peuple propre à faire
» la guerre; qu'ils n'employoient que
» des troupes mercenaires, levées par-
» mi les nations de l'Afrique, nations
» les plus inconſtantes & les plus in-
» fideles du monde. Que de deux
» Rois qu'ils avoient eus pour alliés,
» Syphax n'avoit plus le même atta-
» chement pour eux, depuis que Sci-
» pion s'étoit abouché avec lui; &
» que Maſſiniſſa les avoit ouverte-
» ment abandonnés, & étoit devenu
» leur plus cruel ennemi; qu'ainſi il
» ne leur reſtoit plus d'eſpérance ni
» de reſſource; que d'ailleurs Magon
» n'avoit point réuſſi à ſoulever les
» peuples de la Gaule contre les Ro-
» mains, & que la réputation d'An-
» nibal diminuoit de jour à autre,
» auſſi-bien que ſes forces. La même
terreur qui avoit comme aſſoupi leurs
eſprits & leurs courages, les réveilla

enſuite, & ils commencerent à délibérer ſur les moyens de ſe délivrer du péril qui les menaçoit. Il fut réſolu qu'on feroit promptement des levées, tant dans la ville que dans les campagnes; qu'on enverroit des Officiers dans les différents cantons de l'Afrique, pour en tirer des troupes auxiliaires; qu'on fortifieroit la ville, qu'on y feroit entrer des vivres & des armes, tant offenſives que défenſives, & qu'on équiperoit une flotte pour l'envoyer à Hippone, contre celle des Romains. Dans le temps qu'ils s'occupoient de ces préparatifs, ils apprirent enfin que c'étoit Lelius, & non pas Scipion, qui étoit arrivé, & qu'il n'avoit amené de troupes, que ce qu'il en falloit pour faire des courſes dans la campagne; mais que le fort de la guerre étoit encore dans la Sicile. Cette nouvelle leur donna le temps de reſpirer : ce qui n'empêcha pas qu'ils n'envoyaſſent ſur-le-champ des Ambaſſadeurs à Syphax & aux autres Rois, pour les faire ſouvenir de l'alliance qui les uniſſoit avec les Carthaginois. Ils en dépêcherent auſſi vers le Roi Philippe, avec ordre de lui offrir deux cents talents d'argent, pour l'engager à paſſer en Si-

cile ou en Italie : ils en firent aussi partir pour l'Italie, par lesquels ils recommandoient à leurs Généraux d'employer, pour y retenir Scipion, tout ce qui seroit capable de jetter la terreur dans l'esprit des Romains. Pour ce qui est de Magon, avec des députés, on lui envoya encore vingt-cinq vaisseaux de guerre, six mille piétons, huit cents cavaliers, sept éléphants, & des sommes d'argent très considérables, qu'il devoit employer à lever des troupes auxiliaires, avec lesquelles il fût en état de s'approcher de Rome, & de se joindre à Annibal. Telles étoient les mesures que prenoient les Carthaginois pour attaquer & se défendre. Pour revenir à Lelius, dans le temps qu'il enlevoit un butin immense de dessus les terres qu'il avoit trouvées sans défense, Massinissa, qui savoit que la flotte Romaine étoit arrivée, le vint trouver avec un petit nombre de cavaliers. Il se plaignit à lui de la lenteur de Scipion : » Qu'il auroit déja dû être » passé en Afrique avec son armée, » tandis que les Carthaginois étoient » consternés, & que Syphax étoit » occupé à faire la guerre à ses voi- » sins. Que ce Prince étoit actuelle-

Massinissa vient trouver Lelius, & se plaint de la lenteur de Scipion.

» ment embarraſſé ſur le choix de ſes
» amis & de ſes alliés. Mais que ſi on
» lui donnoit le temps de mettre or-
» dre à ſes affaires, il ne tiendroit aux
» Romains aucune des paroles qu'il
» leur avoit données. Qu'il fît donc à
» Scipion toutes les inſtances poſſi-
» bles pour l'attirer en Afrique. Que
» pour lui, quoiqu'il eût été obli-
» gé d'abandonner ſes Etats, il ne
» laiſſeroit pas de ſe joindre aux Ro-
» mains avec un ſecours conſidérable
» d'infanterie & de cavalerie. Au
» reſte, il exhortoit Lelius à s'éloi-
» gner de l'Afrique : qu'il y avoit
» grande apparence que la flotte des
» ennemis étoit partie de Carthage,
» & qu'il ne lui conſeilloit pas de la
» combattre en l'abſence de Scipion.
Après cet entretien, Maſſiniſſa prit congé de Lelius qui, dès le lendemain, ſortit du port d'Hippone avec ſes vaiſſeaux chargés de butin, & retourna en Sicile, où il fit part à Scipion des avis que lui avoit donnés le Prince Numide.

A-peu-près dans le même temps, les vaiſſeaux qu'on avoit envoyés à Magon de Carthage, aborderent entre le pays des Albigaunes, peuple Ligu-

rien, & Gennes. Magon, qui avoit alors ſa flotte dans le même lieu, ayant appris les ordres que lui apportoient les ambaſſadeurs, de lever le plus de troupes qu'il pourroit, tint auſſi-tôt une aſſemblée de Liguriens & de Gaulois, dont il y avoit en ce canton une multitude infinie. Il leur repréſenta » qu'il avoit été envoyé pour les re» mettre en liberté : qu'ils étoient té» moins eux mêmes des ſecours qui » lui venoient de Carthage. Mais » qu'ils ſavoient bien auſſi qu'il n'a» voit pas de troupes aſſez nombreu» ſes pour faire tête lui ſeul aux Ro» mains. Qu'ils pouvoient le mettre » en état d'exécuter un deſſein ſi utile » & ſi glorieux. Que les Romains » ayant deux armées, l'une en Gaule, » & l'autre en Etrurie, & que Sp. » Lucretius étant ſur le point de ſe » joindre à M. Livius, comme on » n'en pouvoit douter, ils devoient » de leur côté, armer un grand nom» bre d'hommes, afin d'oppoſer à leurs » ennemis communs deux Généraux » & deux armées. Les Gaulois lui ré» pondirent : Qu'ils avoient les meil» leures intentions du monde ; mais » que les Romains ayant une armée

Magon tâche de ſoulever les Liguriens & les Gaulois contre les Romains.

» dans l'Etrurie, si près de leur pays ;
» & l'autre même, campée au milieu
» de leurs terres, ils ne manqueroient
» pas de désoler la Gaule avec toutes
» leurs forces, dès qu'ils s'apperce-
» vroient que ses habitants avoient
» fourni des troupes aux Carthagi-
» nois. Que c'étoit à Magon de leur
» demander des secours qu'ils pussent
» lui accorder en secret, & sans se
» commettre. Pour les Liguriens,
» comme les armées Romaines étoient
» éloignées de leurs terres & de leurs
» villes, ils étoient libres de prendre
» tel parti qu'ils jugeroient à propos.
» Qu'il étoit juste qu'ils fissent pren-
» dre les armes à leur jeunesse, &
» secondassent les Carthaginois avec
» toutes leurs forces. Les Liguriens
ne refuserent point ce qu'on leur de-
mandoit, pourvu qu'on leur donnât
seulement deux mois pour faire des le-
vées. Pendant cet intervalle, Magon,
après avoir congédié les Gaulois, em-
ploya l'argent qu'on lui avoit envoyé
de Carthage, à faire secrétement des
recrues dans leurs pays ; & en même-
temps les peuples de la Gaule lui en-
voyoient en cachette des provisions de
toute espece. M. Livius fit passer d'E-

trurie en Gaule l'armée de volontaires qu'il commandoit; & s'étant joint à Sp. Lucretius, il se tint prêt à aller au-devant de Magon, en cas qu'il sortît de la Ligurie pour s'approcher de Rome, dans le dessein cependant de rester dans le pays, aux environs de Rimini, pour de là courir l'Italie, si le Carthaginois demeuroit en repos dans un coin des Alpes.

Quand Lelius fut retourné en Sicile, Scipion, animé par les remontrances de Massinissa, n'avoit pas moins d'impatience de passer en Afrique, que ses soldats en avoient de l'y suivre, lorsqu'ils voyoient tirer des vaisseaux le butin immense que ceux de Lelius y avoient fait. Mais ce grand projet fut encore retardé par une entreprise moins importante. Ce fut celle de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulévement général de l'Italie, avoit aussi quitté les Romains pour les Carthaginois. Un incident peu considérable fit concevoir à Scipion cette espérance. Ce qui se passoit dans l'Abruzze ressembloit plus à un brigandage qu'à une guerre dans les formes. Les Numides les premiers, avoient mis ces pilleries en pratique;

& les Brutiens, naturellement portés au vol, n'avoient pas eu beaucoup de peine à s'accommoder à l'usage des Numides leurs alliés. Enfin les Romains eux-mêmes, par une espece de contagion, avoient pris goût à ces rapines, qui leur donnoient moyen de vivre plus commodément, & ils faisoient des courses dans le pays ennemi, autant que leurs Officiers leur en laissoient la liberté. Un jour qu'ils battoient ainsi la campagne, ils surprirent quelques Locriens qui, par hasard, étoient sortis de leur ville, & les traînerent à Rhege. Parmi ces prisonniers, il y avoit des Charpentiers, accoutumés à travailler pour les Carthaginois dans la Citadelle de Locres. Quelques-uns des principaux de cette ville, qui, chassés par les partisans d'Annibal, s'étoient retirés à Rhege, les ayant reconnus, leur firent plusieurs questions sur l'état présent de Locres, comme il arrive à ceux qui ont été long-temps absents de leur patrie. Ces ouvriers ayant satisfait la curiosité de ceux qui les avoient interrogés, leur promirent que, si on les rachetoit, & qu'on les renvoyât à Locres, ils leur livreroient la citadelle. Que c'étoit-là

où ils faisoient leur demeure, & que les Carthaginois n'avoient aucune défiance d'eux. Ainsi ces exilés étant poussés tout à la fois, & par le desir de rentrer dans leur patrie, & par celui de se venger de leurs ennemis, racheterent sur-le-champ les prisonniers, & les renvoyerent à Locres, après avoir pris avec eux les mesures nécessaires pour l'exécution de leur entreprise, & être convenus des signaux qu'on leur feroit de loin, quand il seroit temps d'agir. Ils se rendirent ensuite à Syracuse, où une partie de leurs compatriotes, exilés comme eux, étoient auprès de Scipion, & rendirent compte à ce Général de ce qui s'étoit passé entre eux & les prisonniers. Scipion, qui ne crut pas devoir rejetter l'offre qu'on lui faisoit, envoya avec eux deux tribuns de Soldats, M. Sergius, & P. Matienus, à qui il ordonna de conduire à Locres trois mille soldats de ceux qui étoient en garnison à Rhege; & en même-temps écrivit au Propréteur Q. Pleminius, de seconder cette entreprise. Ces troupes étant parties de Rhege, & portant des échelles proportionnées à la hauteur des murailles qu'elles alloient attaquer, donnerent,

vers le milieu de la nuit, & dans le lieu qui avoit été marqué, le ſignal dont on étoit convenu avec ceux qui devoient livrer la Citadelle. Ceux-ci, de leur côté, étant attentifs à tout ce qui ſe paſſoit, jetterent auſſi à leurs complices des échelles qu'ils tenoient toutes prêtes; enſorte qu'ayant reçu par pluſieurs endroits en même-temps ceux qu'ils avoient appellés, tous enſemble, ſans pouſſer aucun cri, fondirent ſur les ſentinelles des Carthaginois, qu'ils trouverent endormies, comme des gens qui ne s'attendoient à rien de pareil. Le premier bruit qu'on entendit fut le gémiſſement des mourants, enſuite le tumulte de ceux qui s'éveilloient en ſurſaut, & pleins d'un effroi dont ils ne pouvoient encore ſavoir la cauſe. Enfin on s'apperçut que la place avoit été ſurpriſe; & alors les ennemis s'animant les uns les autres, crierent aux armes de toutes leurs » forces; que les Romains étoient » dans la citadelle, & égorgeoient les » gardes. Les Romains, qui étoient en petit nombre, auroient infailliblement été opprimés, ſi le cri que pouſſerent ceux qui étoient hors de la citadelle, n'eut retenu les Carthaginois incertains

Locres repriſe ſur les Carthaginois.

certains d'où il pouvoit venir, & déja intimidés par le désordre de la nuit, pendant laquelle on craint tout, lors même qu'il n'y a rien à craindre. Ainsi se persuadant que la Citadelle étoit remplie d'ennemis, ils se réfugierent, sans songer à se défendre, dans la seconde Citadelle; car il y en a deux assez voisines l'une de l'autre. Les Habitants étoient encore maîtres de la Ville, qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui resteroit vainqueur. Tous les jours il se livroit de petits combats entre ceux qui faisoient des sorties des deux Citadelles. Q. Pleminius commandoit les Romains, & Amilcar la garnison Carthaginoise: & l'un & l'autre tirant des secours des lieux voisins, augmentoient peu-à-peu le nombre de leurs soldats. Enfin, Annibal lui-même marcha au secours des siens: & les Romains auroient succombé, si le peuple de Locres, indigné de l'orgueil & de l'avarice des Carthaginois, ne se fût déclaré pour ses anciens alliés.

Dès que Scipion eut appris ce qui se passoit à Locres, & qu'il sut qu'Annibal lui-même étoit près d'y arriver, pour ne pas laisser périr les

troupes qu'il y avoit envoyées, dans un péril d'où il ne leur étoit pas aisé de se tirer par elles mêmes, il partit promptement de Messine, où il laissa son frere Lucius en sa place, sur des vaisseaux qu'il laissa aller au gré de la marée, si tôt qu'il vit qu'elle lui étoit favorable. Annibal étoit déja arrivé sur les bords d'une riviere qui n'est pas éloignée de Locres, & de-là avoit envoyé un Courrier aux siens, pour les avertir d'attirer au combat, dès que le jour paroîtroit, les Romains & les Locriens, & de le continuer, jusqu'à ce qu'il vînt attaquer la Ville d'un côté, tandis que tout le monde seroit attentif à ce qui se passeroit de l'autre. Mais étant arrivé à la pointe du jour, & ayant trouvé l'action engagée, il ne voulut pas entrer dans la Citadelle, de peur qu'un trop grand nombre de gens ne jettassent de la confusion dans une Place de si peu d'étendue; & d'ailleurs il n'avoit point apporté d'échelles pour monter sur les murailles. Il prit le parti de mettre tous les bagages dans un monceau: & ayant rangé ses troupes en bataille assez près de la Place, pour intimider les Habitants, il caracoloit tout autour avec la cavalerie des Nu-

mides, examinant par quel endroit il feroit plus à propos de l'attaquer, en attendant qu'on eût fait provision d'échelles & autres machines nécessaires. Comme il se fut avancé jusqu'au pié de la muraille, un des siens fut blessé à côté de lui d'un coup de scorpion; ce qui l'obligea, pour éviter le danger, de faire sonner la retraite, & de se camper hors la portée du trait. La flotte Romaine étant partie de Messine, comme j'ai dit, arriva à Locres quelques heures avant la nuit. Scipion débarqua tous ses gens; & avant le coucher du soleil, entra avec eux dans la Ville. Dès le lendemain, les Carthaginois étant sortis de leur forteresse, commencerent le combat; & Annibal, à qui on avoit apporté les échelles & les autres instruments dont il avoit besoin, s'approchoit déja des murailles; lorsque tout-d'un-coup les Romains, ayant fait ouvrir les portes, firent sur lui une vigoureuse sortie à laquelle il ne s'attendoit nullement. Ils surprirent environ deux cents hommes qu'ils tuerent sur la place. Annibal fit rentrer les autres dans son camp, aussi-tôt qu'il sut que le Consul étoit lui-même à la tête des enne-

Annibal repoussé de devant Locres, qu'il vouloit reprendre.

mis : & ayant fait avertir ceux qui étoient dans la forteresse de songer à leur sûreté, il décampa dès la nuit suivante. Ceux-là se voyant abandonnés, prirent le parti le lendemain de mettre le feu aux maisons qui étoient en leur pouvoir, pour arrêter l'ennemi par le tumulte que causeroit cet incendie; & étant sortis de la Citadelle, rejoignirent Annibal avant la nuit, en faisant une retraite qui avoit tout l'air d'une fuite.

Scipion voyant que les ennemis avoient abandonné leur Citadelle & leur camp, fit assembler les Locriens; & leur ayant fait une sévere réprimande, à cause de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étoient les auteurs, & donna leurs biens aux chefs de la faction opposée, pour récompense de leur inviolable fidélité. Il ajouta, à l'égard des Locriens en général, » que » de lui-même il ne leur feroit ni » bien ni mal. Que ce seroit au Sénat » à décider de leur sort. Qu'en attendant, ce qu'il pouvoit assurer, c'est » que, malgré le crime qu'ils avoient » commis en se révoltant, la colere des » Romains leur seroit encore moins » funeste que l'amitié des Carthagi-

» nois «. Enſuite, ayant laiſſé pour garder la Ville le Lieutenant Pleminius, à la tête des troupes qui l'avoient priſe, il retourna à Meſſine avec celles qu'il avoit amenées avec lui. Depuis que les Locriens avoient quitté les Romains pour les Carthaginois, ces derniers les avoient traités avec tant de hauteur, d'arrogance & de cruauté, qu'ils étoient dans la diſpoſition de ſupporter, non-ſeulement avec patience, mais preſqu'avec joie, les injures médiocres qu'ils auroient pu eſſuyer ſous d'autres maîtres. Cependant, qui le croiroit? Pleminius & les ſoldats Romains qui gardoient la Ville ſous ſes ordres, ſurpaſſerent tellement Amilcar & la garniſon Carthaginoiſe, en orgueil, en avarice & en impiété, qu'on eût dit qu'ils vouloient l'emporter ſur ces barbares, non par la force de leurs armes, mais par l'horreur de leurs vices & de leurs crimes. Les ſoldats, auſſi-bien que leur Commandant, firent ſouffrir aux malheureux habitants de Locres tous les outrages qui rendent les richeſſes, la puiſſance & la force odieuſes à ceux qui ſont ſans bien, ſans crédit & ſans appui. Il n'eſt point d'infamies, ni de cruautés

Cruautés de Pleminius.

qu'ils n'aient exercées sur eux, sur leurs femmes & sur leurs enfants. L'avarice n'épargna pas les choses sacrées, & ne se borna pas au pillage des autres Temples; mais s'étendit jusqu'aux trésors de celui de Proserpine, sur lesquels personne n'avoit jamais osé porter ses mains profanes, excepté le seul Pyrrhus, qui, après tout, ayant ressenti toute l'horreur de son sacrilege, par la vengeance aussi éclatante que terrible de la Déesse, reporta dans son Temple les dépouilles qu'il en avoit enlevées, & l'enrichit même des siennes. C'est pourquoi, comme autrefois les vaisseaux de ce Prince, après avoir été battus par une affreuse tempête, étoient venus se briser sur les côtes, où ils n'avoient rien apporté qui fût en son entier, que l'argent de la Déesse dont on les avoit chargés; ainsi par un autre genre de punition, ce même argent inspira à tous ceux qui avoient eu part au pillage du Temple, une telle fureur, que les Chefs & les Soldats que Scipion avoit laissés dans Locres, s'armerent pour se détruire les uns les autres, d'une rage plus qu'ennemie.

Avarice des Romains.

Pleminius avoit la principale autorité dans la Ville, & avoit sous lui les

troupes qu'il avoit amenées de Rhege : & Scipion y avoit fait venir de Sicile quelques Tribuns militaires, qui commandoient en leur particulier les soldats qu'il leur avoit donnés. Un jour qu'un des gens de Pleminius s'enfuyoit avec une coupe d'argent, poursuivi par ceux de la maison de qui il l'avoit prise, il rencontra par hasard en son chemin les Tribuns militaires Sergius & Matienus, qui lui arracherent la coupe dont il étoit saisi. Il commença à crier & à appeller ses camarades à son secours. Les soldats des Tribuns accoururent auprès de leurs Officiers ; en sorte que le nombre croissant insensiblement de part & d'autre avec le tumulte, il se livra enfin un combat dans les formes, entre la troupe de Pleminius & celle des Tribuns. Les soldats de Pleminius ayant été battus, coururent vers leur Chef pour lui montrer leurs blessures, & le sang dont ils étoient couverts, poussant de hauts cris, exagérant la violence de leurs adversaires, & ajoutant que dans la mêlée, ils avoient chargé d'injures atroces Pleminius lui-même. Alors ce Commandant outré de colere, sortit brusquement de son logis ; & ayant

Combat entre les Romains mêmes.

appellé les Tribuns, commanda qu'on les dépouillât, & qu'on les battît de verges. Il se passa du temps avant qu'on pût exécuter cet ordre, parceqne les Tribuns se défendoient & imploroient le secours de leurs soldats. En effet, ceux-ci ayant appris ce qui se passoit, accoururent de tous les endroits de la Ville, comme s'il eût été question de livrer bataille à l'ennemi. En arrivant, ils virent qu'on commençoit déja à déchirer leurs Officiers à coups de verges. Ce spectacle les transporta d'une rage encore plus violente que la premiere; en sorte qu'oubliant dans le moment, non-seulement le respect qu'ils devoient à la majesté du commandement; mais foulant aux pieds tous les sentiments de l'humanité, ils commencerent par traiter avec la derniere cruauté les Licteurs de Pleminius. Ensuite ayant écarté tous ceux qui auroient pu le défendre, ils se jettent sur Pleminius lui-même, l'accablant de mille coups; & après lui avoir coupé le nez & les oreilles, le laissent sur la place presque sans vie. Scipion ayant appris ces nouvelles à Messine, où il étoit encore, repassa à Locres sur une galere; & ayant pris

Pleminius traité cruellement par les Tribuns.

connoiſſance de l'affaire, il donna gain de cauſe à Pleminius, lui conſerva l'autorité qu'il avoit dans la Ville, déclara les Tribuns coupables, & ordonna qu'on les menât à Rome au Sénat, chargés de chaînes : après quoi il retourna à Meſſine, & de-là à Syracuſe. Mais Pleminius tranſporté de fureur & de rage, ſe plaignit que Scipion n'avoit pas fait aſſez d'attention, ni à l'outrage qu'il avoit reçu, ni à la vengeance dont il devoit être ſuivi : & ſe perſuadant que perſonne n'étoit en état de juger ſainement de la punition d'une telle injure, que celui qui l'avoit ſoufferte, il ordonna qu'on amenât les Tribuns en ſa préſence ; les fit déchirer de mille coups : & après leur avoir fait ſouffrir tous les ſupplices qu'il eſt poſſible d'imaginer contre le corps humain, non-content de les avoir vus expirer ſous ſes yeux, il fit jetter leurs corps à la voierie, & défendit qu'on leur donnât la ſépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étoient allés ſe plaindre à Scipion de ſes violences & de ſes injuſtices : & depuis ce temps-là, la colere & la vengeance lui firent redoubler les excès auſquels il ne s'étoit porté aupa-

Scipion lui donne gain de cauſe, & lui conſerve ſon autorité.

Il fait mourir les Tribuns d'une façon cruelle, & ſe porte aux excès les plus inouis.

ravant, que pour aſſouvir ſa brutalité & ſon avarice. Par là non-ſeulement il devint lui-même l'objet de l'exécration publique, mais encore ternit la réputation du Général qui l'avoit mis en place.

Le temps des aſſemblées approchoit, lorſqu'on reçut à Rome les Lettres par leſquelles le Conſul Licinius apprenoit au Sénat, » que lui & ſes » ſoldats étoient attaqués d'une dan» gereuſe maladie, qui les eût mis » hors d'état de réſiſter aux ennemis, » ſi la même contagion ne ſe fût ré» pandue dans leur camp avec encore » plus de violence. Que pour cette » raiſon, ne pouvant pas ſe rendre » lui-même à Rome, il nommeroit, » ſi les Sénateurs le trouvoient bon, » Q. Cecilius Metellus Dictateur, » pour tenir les aſſemblées en ſa pla» ce. Qu'il étoit à propos de congé» dier l'armée de Q. Cecilius : car » outre qu'elle n'étoit d'aucun uſage, » depuis qu'Annibal avoit mis ſes » troupes en quartier d'hiver, elle » étoit encore affligée dans ſon camp » d'une maladie ſi cruelle, qu'il n'y » reſteroit pas un ſoldat, ſi on ne l'en » tiroit au plutôt «. Les Sénateurs répondirent au Conſul, qu'ils lui laiſ-

ſoient la liberté de faire là-deſſus ce qu'il jugeroit le plus convenable au bien de la République. Les eſprits des Romains avoient tout d'un coup été frappés d'un ſcrupule, à l'occaſion des pluies de pierres qui étoient tombées aſſez fréquemment pendant cette année; ce qui les avoit obligés de conſulter les Livres des Sibylles, où on avoit trouvé un oracle qui s'expliquoit en ces termes : » Le ſeul moyen de » vaincre & de chaſſer de l'Italie l'en- » nemi barbare & étranger qui y eſt » venu porter la guerre, c'eſt d'aller » chercher à Peſſinonte la Mere Idée, » & de l'amener à Rome «. Les Sénateurs avoient été d'autant plus touchés de cette prédiction, trouvée par les Décemvirs, que les Députés qui avoient porté à Delphes l'offrande dont on a parlé ci-deſſus, rapportoient qu'ils avoient offert à Apollon Pythien un ſacrifice qu'il avoit agréé; & que ce Dieu avoit enſuite répondu, que les Romains étoient ſur le point de remporter ſur leurs ennemis une victoire beaucoup plus grande que celle dont ils avoient apporté une partie du butin à Delphes. A ces deux motifs, de bien eſpérer de l'avenir, ils ajoutoient

la confiance extraordinaire qui avoit porté Scipion à demander la Province d'Afrique, & qu'on pouvoit regarder comme un présage assuré, qu'il termineroit cette guerre à l'avantage des Romains. C'est pourquoi, afin de hâter l'accomplissement des destins, des présages, & des oracles qui leur promettoient la victoire, ils songerent aux mesures qu'il y avoit à prendre pour transporter la Déesse à Rome.

Il n'y avoit point encore en Asie de nation avec qui les Romains fussent alliés. Mais se souvenant qu'autrefois, à l'occasion des maladies qui désoloient le Peuple Romain, on avoit fait venir Esculape de la Gréce, avec qui la République n'étoit unie par aucun Traité, & qu'il y avoit déja un commencement d'amitié entre les Romains & le Roi Attalus, à cause de la guerre qu'ils faisoient conjointement contre les Macédoniens, ils crurent que ce Prince se porteroit volontiers à faire plaisir au Peuple Romain en ce qu'il pourroit. C'est pourquoi ils envoyerent vers lui en ambassade M. Valerius Levinus, qui avoit été deux fois Consul, & avoit fait la guerre dans la Gréce; M. Cécilius Metellus, Prétorien;

Ser. Sulpicius Galba, Edilitien ; avec deux Queſtoriens, ſavoir C. Tremellius Flaccus, & M. Valerius Falton. On leur donna deux galeres à cinq rangs, afin qu'ils paruſſent avec diſtinction parmi des peuples à qui on vouloit donner une grande idée de la majeſté du Peuple Romain. En faiſant route pour l'Aſie, ils aborderent à Delphes, dont ils conſulterent l'Oracle, pour ſavoir de lui quel ſuccès ils devoient eſpérer de l'entrepriſe qui faiſoit le ſujet de leur voyage. Il leur répondit : » Que ce ſeroit par l'en-
» tremiſe du Roi Attalus qu'ils ob-
» tiendroient ce qu'ils venoient cher-
» cher de ſi loin. Mais que quand ils
» auroient conduit la Déeſſe à Ro-
» me, ils euſſent ſoin de la faire re-
» cevoir dans la maiſon du plus hon-
» nête homme qui fût en cette Ville«.
Ils arriverent à Pergame, d'où Attalus, après les avoir reçus avec beaucoup de civilité & de bienveillance, les conduiſit à Peſſinonte en Phrygie. Là, il leur mit entre les mains une pierre que les Habitants avoient en grande vénération, la prenant pour la Mere des Dieux, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à la conduire à Rome.

La mere Idée n'étoit autre choſe qu'une pierre aſſez informe, approchant un peu de la figure humaine.

La mere Idée arrive à Rome.

Lorsqu'ils furent prêts d'arriver, M. Valerius Falton prit les devants, pour annoncer dans la Ville l'arrivée prochaine de la Déesse, ajoutant qu'il falloit chercher le plus homme de bien, & le charger de lui donner l'hospitalité. Q. Cecilius créé Dictateur par le Consul dans l'Abruzze, pour tenir les assemblées, renvoie son armée, & nomme pour maître de la cavalerie L. Veturius Philon. Ensuite il tient les assemblées, dans lesquelles on nomme pour Consuls M. Cornelius Cethegus, & P. Sempronius Tuditanus, qui étoit actuellement employé dans la Gréce sa province. Aussitôt après, on nomme Préteurs T. Claude Néron, M. Marcius Ralla, L. Scribonius Libon, & Marcus Pomponius Mathon. Immédiatement après la fin des assemblées, le Dictateur se démit de sa Charge. On donna trois jours à la célébration des Jeux Romains, & sept à celle des Jeux Plébéiens. Les Ediles Curules furent Cneus & Lucius, portant tous deux le nom de Cornelius Lentulus. Lucius fut nommé pendant son absence, étant alors en Espagne, où il passa aussi tout le temps de son Edilité. T.

Claudius Asellus & M. Junius Pennus, furent créés Ediles Plébéiens. M. Marcellus fit cette année la dédicace du Temple de la Vertu, auprès de la Porte Capene, dix-sept ans après que son pere s'étoit engagé par un vœu à le bâtir, dans le temps qu'il étoit auprès de Clastidium en Gaule, pendant son premier Consulat. M. Emilius Regillus, Prêtre du Dieu Mars, mourut cette année.

Les Etoliens font la paix avec Philippe.

Il y avoit deux ans que les Romains négligeoient les affaires de la Gréce. Ainsi, Philippe pressant les Etoliens, destitués du secours de leurs alliés, qui seul faisoit toute leur sûreté, les obligea de faire la paix avec lui, aux conditions qu'il voulut leur prescrire. S'il n'eût pas fait toutes les diligences possibles pour conclure ce traité, P. Sempronius, qu'on avoit envoyé pour commander en la place de Sulpicius, avec dix mille hommes de pied, mille cavaliers, & trente vaisseaux à proue, l'auroit encore trouvé aux prises avec les Etoliens; & avec un secours si considérable, auroit été en état de l'opprimer. A peine la paix étoit-elle faite, que le Roi apprit que les Romains étoient arrivés à Durazzo, que les

Parthiniens & les autres Peuples remuoient, dans l'eſpérance de quelque nouveauté, & que Dimalle étoit aſſiégée. Les Romains s'étoient tournés de ce côté-là, extrêmement irrités contre les Etoliens, au ſecours de qui ils étoient inutilement venus, de ce qne, ſans leur autorité, ils s'étoient hâtés de faire la paix avec Philippe, contre le traité qu'ils avoient fait avec la République. Le Roi de Macédoine ayant été informé de ces mouvements, pour empêcher qu'il ne s'en élevât de plus dangereux parmi les Nations voiſines, marcha à grandes journées du côté d'Apollonie, où Sempronius s'étoit retiré, après avoir envoyé en Etolie le Lieutenant Létorius, avec une partie de ſes troupes & quinze vaiſſeaux, pour examiner les choſes ſur les lieux, & rompre la paix, s'il étoit poſſible. Philippe, après avoir ravagé les terres des Apolloniates, s'approcha de la Ville même, & préſenta la bataille aux Romains. Mais voyant qu'ils demeuroient en repos, & ſe contentoient de défendre Appollonie; comme il n'avoit pas aſſez de forces pour attaquer cette ville, & qu'il ſouhaitoit faire la paix avec les Romains, auſſi-

bien qu'avec les Etoliens, ou au moins de convenir avec eux d'une tréve pour quelque temps, afin de ne les pas aigrir davantage par de nouvelles entreprises, il se retira dans son Royaume. Pendant ce même temps, les Epyrotes ennuyés d'une si longue guerre, après avoir sondé l'intention des Romains, envoyerent des Ambassadeurs à Philippe, pour lui proposer la paix, l'assurant qu'elle réussiroit infailliblement, s'il avoit une entrevue avec Sempronius, Général des Romains. Comme ce Prince la désiroit de son côté, il consentit aisément à passer en Epire. Il se rendit d'abord à Phénice, ville d'Epire, où il s'aboucha avec Eropus, Darda & Philippe, Préteurs des Epirotes; après quoi il eut avec Sempronius une entrevue, dans laquelle on admit aussi Amynander, Roi des Athamanes, & les autres Magistrats des Epirotes & des Arcananiens. Le Préteur Philippe parla le premier, & demanda au Roi de Macédoine & à Sempronius, qu'ils voulussent bien terminer une si longue guerre, & accorder la paix à la priere des Epirotes. Sempronius dit qu'il y consentoit, à condition que Patinum,

Dimalle & Eugénie, demeureroient aux Romains, & l'Atintanie à Philippe, au cas que le Sénat l'accordât aux Ambaſſadeurs qu'il envoyeroit pour cet effet. La paix étant conclue à ces conditions, le Roi Philippe demanda qu'on comprît dans le Traité Pruſias, Roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Theſſaliens, les Arcananiens & les Epirotes; & les Romains, de leur côté, voulurent qu'on y admît ceux d'Ilium, le Roi Attale, Pleurat, Nabis Tyran des Lacédémoniens, les Eléens, les Meſséniens & les Athéniens. Toutes ces conditions furent acceptées; & après qu'on les eût miſes par écrit, on convint d'une tréve de deux mois, pendant laquelle on envoyeroit à Rome pour en demander la ratification au Peuple Romain. Toutes les Tribus l'accepterent avec joie, parcequ'on étoit bien aiſe que la République fût délivrée de tout autre embarras, pour tourner toutes ſes forces contre l'Afrique. P. Sempronius ayant mis fin à cette guerre, revint à Rome, pour y prendre poſſeſſion du Conſulat.

Les Romains font auſſi la paix avec Philippe, & tous les peuples de Grece y ſont compris.

C'étoit la quinzieme année de la ſeconde guerre avec les Carthaginois,

que M. Cornelius & P. Sempronius, entrerent dans le Consulat, & qu'on donna au premier pour département l'Etrurie avec la vieille armée, & à Sempronius l'Abruzze, avec les nouvelles Légions qu'il léveroit: au Préteur M. Marcius échut la commission de rendre la justice aux Citoyens à Rome; & L. Scribonius Libon fut chargé des affaires des Etrangers, & de la Gaule. M. Pomponius eut le département de Sicile, & Tib. Claude Néron, celui de Sardaigne. On prolongea à Scipion pour une année le commandement de l'armée & de la flotte qu'il avoit en Afrique. On ordonna que Pub. Licinius resteroit dans l'Abruzze avec deux Légions, tant que le Consul le jugeroit à propos pour le bien de la République. On continua aussi à M. Livius & à Sp. Lucretius le commandement des deux Légions avec lesquelles ils avoient été envoyés au secours de la Gaule contre Magon. Cn. Octavius eut ordre de remettre la Sardaigne & sa Légion à Tib. Claudius, & d'aller défendre la Côte maritime avec quarante longs vaisseaux, dans l'étendue qui lui avoit été marqué par le Sénat. On décerna à M. Pompo-

M. Cornelius & Pub. Sempronius, consuls. An. 548.

nius, Préteur en Sicile, les deux Légions de l'armée de Cannes. T. Quintius, & C. Hostilius Tubulus, Propréteurs, resterent tous deux avec les mêmes garnisons, le premier à Tarente, & l'autre à Capoue, pour défendre ces Villes, comme ils avoient fait l'année précédente. A l'égard de l'Espagne, on assembla le Peuple, afin qu'il déclarât quels étoient les deux Proconsuls qu'il vouloit envoyer pour y commander : & toutes les Tribus en conserverent le gouvernement à L. Corn. Lentulus, & à L. Manlius Acidinus, tel & dans les mêmes bornes qu'ils l'avoient eu l'année précédente. Les Consuls, suivant qu'il avoit été arrêté par le Sénat, commencerent à faire des levées, afin d'être en état d'envoyer de nouvelles Légions dans l'Abruzze, & de recruter les autres armées.

L'Afrique n'avoit pas encore été ouvertement déclarée Province, les Sénateurs ne voulant pas, à ce que je crois, que les Carthaginois en eussent si-tôt connoissance. Mais les Romains ne laissoient pas d'avoir de grandes espérances pour cette année ; & ils se flattoient qu'elle ne se passeroit pas, que la guerre ne fût terminée par la

défaite des ennemis dans l'Afrique. Ce pressentiment avoit rempli tous les esprits de superstition : & le penchant que le peuple avoit à publier & à croire les prodiges, en multiplioit tous les jours le nombre. On contoit, qu'on avoit apperçu deux soleils : qu'un éclat de lumiere avoit interrompu les ténebres de la nuit ; & qu'à Sétie, une trace de feu avoit paru s'étendre de l'Orient à l'Occident. Que la foudre étoit tombée sur la porte de Terracine ; & qu'à Anagnie, non-seulement la porte, mais plusieurs parties des murailles en avoient été frappées. Qu'à Lanuvium, dans le Temple de Junon Sospite, on avoit entendu un fracas épouvantable. Pour appaiser la colere des Dieux, dont ces prodiges sembloient menacer la République, on ordonna un jour de prieres & de processions publiques ; & les pierres qui étoient tombées du ciel en forme de pluie, donnerent lieu à une neuvaine. Après ces cérémonies, on délibéra de la réception qu'on devoit faire à la Mere Idée. Car outreque M. Valerius, l'un des Ambassadeurs, ayant été envoyédevant à Rome, y avoit annoncé sonarrivé prochaine, il étoit encore

venu un Courrier de Terracine, qui donnoit avis qu'elle étoit actuellement dans cette Ville. Le Sénat n'étoit pas peu embarrassé à décider quel étoit le plus honnête homme de la République. Il n'y avoit point de Citoyen qui ne préférât cette victoire à tous les honneurs & à toutes les dignités qu'il auroit pu obtenir par les suffrages du Sénat ou du Peuple. Pub. Scipion, fils de Cneus qui avoit été tué en Espagne, étoit si jeune, qu'il n'avoit pas encore exercé la Questure. Cependant ce fut lui à qui on déféra le titre glorieux du plus homme de bien qu'il y eût à Rome. Si les Auteurs contemporains nous avoient appris sur quelles vertus étoit fondé un jugement si honorable, je me ferois un plaisir d'en instruire la postérité : mais comme ils n'en ont point parlé, je me garderai bien de donner mes conjectures sur un fait qui est comme enseveli dans l'obscurité des temps. P. Cornelius eut ordre d'aller jusqu'à Ostie, au-devant de la Déesse, avec toutes les Dames Romaines, de la tirer du vaisseau qui la portoit, & de la mettre entre les mains des Dames. Lorsque le vaisseau fut arrivé à l'embouchure du

Pub. Scipion est déclaré le plus homme de bien de la République.

Tibre, il y entra, selon l'ordre qu'il en avoit, prit la Déesse des mains des Prêtres, & la transporta sur le bord, où elle fut reçue par les Dames les plus illustres de Rome. Celle qui se distingua le plus dans cette occasion, fut Claudia Quinta : car sa réputation ayant été équivoque jusqu'à ce jour, un si saint ministere lui rendit tout son lustre & toute sa gloire pour l'avenir. Les Dames se succédant les unes aux autres, pour partager un si glorieux fardeau, entrerent dans la Ville, où elles trouverent tous les Habitants devant leurs portes, ayant en main des encensoirs, dont ils parfumoient la Déesse, & la prioient fort dévotement d'entrer avec bienveillance dans Rome, & d'y établir sa résidence. Enfin elles la déposerent dans le Temple de la Victoire sur le Mont Palatin, la veille des Ides d'Avril, qui fut dans la suite un jour de fête pour les Romains. Il n'y eut point de si petit Citoyen qui n'allât porter son offrande au Mont Palatin ; & les jours suivants, on fit la cérémonie du * *Lectisterne*, & on représenta des Jeux qu'on

* On descendoit les Dieux de leurs niches, & on les exposoit sur des lits à la vénération du peuple.

appella *Mégaliens*, ou les Grands Jeux.

Pendant qu'on délibéroit ſur les recrûes des Légions qui étoient dans les provinces, quelques Sénateurs remontrerent, que la République étant enfin, par la bonté des Dieux, délivrée des allarmes qui l'avoient agitée pendant tant d'années, il étoit temps de réformer les abus qu'on avoit été contraint de tolérer dans l'adverſité. Cette propoſition ayant excité la curioſité & l'attention du Sénat, ils ajouterent, que les douze Colonies Latines qui, ſous le Conſulat de Q. Fabius & de Q. Fulvius, avoient refuſé de fournir leur contingent, jouiſſoient depuis ſix ans d'une exemption entiere de toutes les charges de la guerre, comme d'un privilege honorable qu'on eût accordé à leurs bienfaits; pendant que les Alliés ſoumis & obéiſſants, pour prix de leur fidélité, étoient épuiſés par les levées qu'on faiſoit tous les ans dans leur pays. Ce diſcours, en rappellant dans l'eſprit des Sénateurs le ſouvenir d'une ingratitude qu'ils avoient preſqu'oubliée, renouvella en même temps le courroux & l'indignation qu'elle méritoit. Ainſi le Sénat ayant voulu que

cette affaire fût réglée avant toute autre, décerna que les Consuls ordonneroient aux colonies de Nepete, de Sutrium, d'Ardée, de Cales, d'Albe, de Carceoles, de Sora, de Suesse, de Setie, de Narnie & d'Interamne, (car c'étoient là les douze dont on avoit voulu parler) d'envoyer à Rome leurs Magistrats, avec dix des principaux citoyens de chacune : que quand ils y seroient arrivés, ils leur déclareroient, que chaque colonie eût à donner au peuple Romain le double du nombre de piétons le plus grand qu'elle lui eût fourni depuis que les ennemis étoient en Italie, avec cent vingt cavaliers. Que si quelqu'une n'avoit pas assez de cavaliers, il lui seroit libre de donner trois fantassins pour un cavalier. Mais qu'on eût soin de choisir les hommes de chaque espece les plus à leur aise & les mieux conditionnés, & de les envoyer hors de l'Italie dans tous les lieux où on avoit besoin de recrues. Que si quelques-unes refusoient d'obéir, on retînt leurs magistrats & leurs députés, sans leur donner aucune audience, quand ils la demanderoient, jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait. Que de plus, les mêmes co-

Arrêt du Sénat, contre les colonies infideles.

lonies ajouteroient à chaque mille asses qu'elles contribuoient, un asse de tribut annuel : & qu'on y feroit le dénombrement de la façon que les censeurs Romains le prescriroient, c'est-à-dire, suivant l'usage qui se pratiquoit à l'égard du peuple Romain : & que les censeurs des colonies, avant de sortir de charge, l'apporteroient à Rome, où ils feroient serment qu'il auroit été fait conformément à la loi. En vertu de cet arrêt, les magistrats & les principaux de ces colonies furent appellés à Rome, où on leur déclara la volonté du Sénat à l'égard des troupes & du tribut. Mais ils se récrierent tous, les uns plus, les autres moins, contre une exaction qui leur paroissoit si excessive. Où prendroient-ils un si grand nombre de soldats? Qu'à peine ils étoient en état de donner le contingent exprimé dans le traité. Qu'ils demandoient en grace qu'on leur permît d'entrer dans le Sénat pour lui faire des remontrances. Qu'ils n'avoit pas mérité qu'on les accablât si cruellement. Mais que quand il leur faudroit périr, ni leur crime, ni le courroux du Sénat ne leur feroient pas donner plus de soldats qu'il n'en avoient. Les con-

ſuls, ſans rien rabbatre de ce qui avoit été arrêté, retinrent les députés à Rome, & renvoyerent les Magiſtrats dans leurs colonies, pour y faire des levées, leur déclarant qu'ils n'auroient point audience, qu'ils n'euſſent amené à Rome les troupes qu'on exigeoit d'eux. Ainſi n'ayant plus d'eſperance d'entrer dans le Sénat, ni d'en obtenir aucun adouciſſement, ils firent des levées dans les douze colonies, & trouverent aiſément le nombre de ſoldats qu'on leur demandoit, parce que leur jeuneſſe avoit eu le temps de ſe multiplier, pendant pluſieurs années qu'ils n'avoient rien fourni.

Une autre affaire qui, comme la précédente, avoit été enſevelie dans un long ſilence, fut enſuite propoſée par M. Valerius Levinus, qui dit qu'il étoit juſte de rendre enfin à pluſieurs particuliers les ſommes qu'ils avoient bien voulu avancer à la République ſous ſon conſulat & celui de M. Claudius. Que perſonne ne devoit être étonné qu'il prît un intérêt perſonnel à faire acquitter la foi publique, puiſqu'il avoit été Conſul l'année que ces deniers avoient été prêtés, & que c'étoit lui qui avoit propoſé cette contri-

On ordonne le paiement des ſommes prêtées par les particuliers.

bution volontaire, le trésor public étant épuisé, & le peuple n'étant pas en état de payer des impôts suffisants pour le remplir. Cet avis fit plaisir à tout le Sénat; & les Consuls ayant été priés de mettre l'affaire en déliberation, il fut ordonné que ces dettes seroient acquittées en trois paiements, dont le premier se feroit sur-le-champ par les Consuls de cette année, & les deux autres par ceux qui seroient en charge la troisieme & la cinquieme année. Mais l'arrivée des députés de Locres ayant fait surseoir à toute autre affaire attira toutes les attentions sur les calamités dont les citoyens de cette ville avoient été accablés, & dont on n'avoit point été informé jusqu'à ce jour. Et ce qui excita l'indignation des Romains fut moins le crime & l'impiété de Pleminius, que la politique ou la négligence de Scipion. Les députés des Locriens, au nombre de dix, revêtus d'habits mal propres & tout usés, portoient en leurs mains des branches d'olivier, suivant l'usage pratiqué en Grece par ceux qui demandent des graces; & les présentant aux Consuls, qui étoient assis dans le lieu des assemblées, ils se prosternerent à

Députés de Locres envoyés à Rome.

leurs pieds, en poussant des cris & des gémissemenrs lamentables. Aux questions que leur firent les Consuls, ils répondirent : » Qu'ils étoient Lo-
» criens, & qu'ils avoient essuyé de
» la part de Pleminius & des soldats
» Romains, des outrages que le peu-
» ple Romain n'auroit jamais fait
» souffrir aux Carthaginois, leurs plus
» cruels ennemis ». Ils demanderent la permission d'entrer dans le Sénat, & d'y exposer leurs miseres.

Plainte douloureuse des Locriens.

Lorsqu'ils eurent obtenu l'audience qu'ils demandoient, le plus âgé d'entr'eux prenant la parole : » Je sais,
» dit-il, Messieurs, que, pour vous
» mettre en état d'écouter nos plain-
» tes avec des dispositions favorables,
» il est important que vous sachiez &
» comment Locres a été livrée à An-
» nibal, & comment nous sommes
» rentrés sous votre domination après
» avoir chassé la garnison Carthagi-
» noise; car quand vous serez bien
» persuadés que le Conseil public de
» Locres n'a eu aucune part à la ré-
» volte, & que c'est non-seulement
» de notre consentement, mais en-
» core par nos efforts & par notre
» courage, que vous êtes rentrés en

» possession de notre ville; vous serez
» beaucoup plus indignés des injusti-
» ces atroces, & des affronts inouis
» dont votre Lieutenant & vos soldats
» ont accablé de bons & de fideles
» alliés. Mais je crois devoir remettre
» à un autre temps les causes qui ont
» occasionné ces deux révolutions, &
» cela pour deux raisons. Premiére-
» ment, afin que cette matiere soit
» traitée en présence de Scipion, qui
» a repris notre ville, & qui est un
» témoin irréprochable de tout ce que
» nous avons pu faire de bien & de
» mal : en second lieu, parceque de
» quelque façon que nous nous soyons
» conduits dans toute cette affaire,
» nous n'avons assurément pas mérité
» les maux que nous avons soufferts.
» Nous ne saurions nier, Messieurs,
» qu'Amilcar, aussi-bien que les Nu-
» mides & les Afriquains qu'il com-
» mandoit, ne nous aient traités avec
» beaucoup d'indignité pendant tout
» le temps qu'ils ont été en garnison
» dans notre citadelle. Mais tout cela
» n'est rien en comparaison de ce que
» nous éprouvons aujourd'hui. Je vous
» supplie, Messieurs, d'écouter avec
» bonté & avec patience, des réfle-

» xions que je ne fais ici qu'avec bien
» de la répugnance. Tout l'univers
» attend en suspens l'événement d'une
» guerre qui doit lui donner pour
» maîtres, ou les Romains, ou les
» Carthaginois. Mais si la préférence
» se régloit sur les outrages que nous
» avons reçus d'eux, & sur ceux que
» nous recevons actuellement de vo-
» tre garnison, il n'y a personne qui
» ne préférât leur domination à la
» vôtre. Et cependant, voyez quels
» sont les sentiments des Locriens à
» votre égard. Lorsque nous recevions
» des Carthaginois un traitement
» beaucoup moins dur, nous avons eu
» recours à votre Général; & présente-
» ment que nous souffrons de la part
» de votre garnison, des injures qui
» surpassent les hostilités les plus atro-
» ces, c'est à vous seuls que nous
» adressons nos plaintes : ou vous au-
» rez compassion de notre misere,
» Messieurs, ou nous ne nous en
» plaindrons à personne, pas même
» aux Dieux immortels. Q. Plemi-
» nius, votre Lieutenant, a été en-
» voyé avec des troupes, pour repren-
» dre Locres sur les Carthaginois.
» Cet Officier n'a rien d'humain,

» (car l'excès de nos maux nous donne le courage de parler librement) excepté la figure; rien de Romain, excepté l'habillement & le langage. C'est une peste cruelle, un monstre abominable, semblable à ceux qui, comme le content les Poëtes, s'étoient emparés du détroit qui nous sépare d'avec la Sicile, pour la perte de ceux qui navigeoient le long de ces côtes. Encore, s'il étoit le seul qui assouvît, aux dépens de nos biens, de notre honneur & de nos vies, sa brutalité, son avarice & sa cruauté, nous prendrions patience, & tâcherions de remplir cet abyme, quelque profond qu'il soit. Mais il a tellement étendu la licence & le brigandage, que de tous vos centurions & de tous vos soldats, il en a fait de véritables Pleminius. Il n'y en a pas un qui ne pille, qui ne dépouille, qui ne frappe, ne blesse & ne tue : pas un qui ne déshonore les femmes mariées, & les jeunes enfans, de l'un & de l'autre sexe, après les avoir arrachés par force des bras de leurs parents Tous les jours notre ville est prise d'assaut, tous les jours elle est pillée ; jour & nuit,

» on entend de toutes parts les cris » douloureux des femmes & des » enfants qu'on enleve & qu'on em- » porte de haute lutte. Tout le monde » s'étonne que nous puissions suffire à » tous les outrages qu'on nous fait, » & que ceux qui nous oppriment ne » se soient pas encore lassés de com- » mettre tant & de si abominables in- » justices. Nous n'aurions jamais le » temps, ni moi de vous raconter, ni » vous Messieurs, d'entendre le récit » de toutes nos calamités. Pour vous » en donner une idée générale, il suf- » fit de dire, qu'il n'y a aucune fa- » mille, aucune personne à Locres, » qui ait été exempte des affronts & » des cruautés dont je parle; aucune » espece d'injures, d'infamie ou d'in- » humanité, qui n'ait été exercée sur » ceux qui en ont été susceptibles. J'au- » rois bien de la peine à décider ce » qu'une ville doit redouter davanta- » ge, ou l'insolence d'un ennemi irri- » té qui l'auroit prise d'assaut, ou la » fureur d'un tyran détestable, qui » s'en seroit rendu maître par la force » des armes. Pour nous, nous avons » essuyé, & essuyons encore plus que » jamais, tous les malheurs qui ont

» coutume d'arriver aux villes qu'on a
» prises de force : & Pleminius exer-
» ce sur nous, sur nos femmes & sur
» nos enfants, toutes les inhumanités
» que les plus cruels tyrans emploient
» pour tourmenter des citoyens qu'ils
» tiennent dans l'oppression.

» Il y a un fait dont il est bon
» que vous soyez instruits plus en dé-
» tail. Le respect qu'on nous a inspiré
» en naissant pour les Dieux de notre
» patrie, ne nous permet pas de le
» dissimuler ; & vous ne serez pas fâ-
» chés vous mêmes, d'en connoître
» toutes les circonstances, & d'expier
» ensuite un crime dont la punition
» pourroit retomber sur la république ;
» car nous avons remarqué que vous
» receviez les Dieux étrangers avec la
» même vénération que vous hono-
» riez les vôtres mêmes. Nous avons
» chez nous un temple de Proserpine,
» de la sainteté duquel vous avez sans
» doute entendu parler, dans le temps
» que vous faisiez la guerre en Italie
» contre le Roi Pyrrhus. Ce Prince
» étant parti de Sicile pour s'en re-
» tourner dans son pays, passa près
» de Locres avec sa flotte : & entre
» mille outrages insignes qu'il fit à

» nos citoyens, pour les punir de leur
» fidélité à l'égard de votre républi-
» que, il enleva les trésors de Proser-
» pine, qui avoient été inviolables
» jusqu'à ce jour : & ayant embarqué
» ces dépouilles sacrées sur ses vais-
» seaux, il continua son voyage par
» terre. Quelle fut la suite de cette
» expédition sacrilege ? Dès le lende-
» main, sa flotte fut battue d'une
» horrible tempête, & tous les vais-
» seaux qui portoient les trésors de la
» Déesse, vinrent échouer sur nos
» côtes. Un si affreux désastre ouvrit
» enfin les yeux à ce Prince, malgré
» son orgueil & sa fierté ; & recon-
» noissant à ses dépens qu'il y avoit des
» Dieux, il fit chercher avec soin
» tout l'argent qu'il avoit pris, & le
» fit reporter dans le temple de Pro-
» serpine. Cette satisfaction n'empê-
» cha pas qu'il ne fût malheureux le
» reste de sa vie. Car ayant été chassé
» de l'Italie, il vint terminer ses jours
» à Argos où il entra témerairement
» pendant la nuit, par une mort éga-
» lement honteuse & obscure. Votre
» lieutenant & vos tribuns étant bien
» informés de ce fait, & d'une infini-
» nité d'autres qu'on leur racontoit,

» non pas pour leur exagérer la puiſ-
» ſance de la Déeſſe, mais parcequ'ils
» avoient été avérés de notre temps
» ou de celui de nos peres ; ils n'ont
» pas laiſſé de porter leurs mains ſa-
» crileges ſur des tréſors auxquels per-
» ſonne n'avoit jamais oſé toucher ;
» & ſe ſont ſouillés, eux & vos ſol-
» dats, avec toutes leurs familles,
» d'une impiété dont les ſuites ne
» peuvent être que funeſtes. C'eſt
» pourquoi Meſſieurs, nous implo-
» rons votre piété & votre religion ;
» & nous vous ſupplions de ne rien
» entreprendre ſoit en Italie, ſoit en
» Afrique, que vous n'ayez expié leur
» ſacrilege, de peur que la Déeſſe ir-
» ritée ne s'en venge, non ſeulement
» ſur eux qui ont commis le crime,
» mais encore ſur la République, qui
» en eſt innocente ; quoique cepen-
» dant elle ait déja fait ſentir les effets
» de ſon courroux à vos ſoldats & à
» leurs chefs. Il s'eſt formé entr'eux
» deux partis ; Pleminius commande
» l'un, & deux Tribuns militaires ſont
» à la tête de l'autre. Ils en ſont déja
» venus aux mains pluſieurs fois, avec
» une animoſité & un acharnement
» auſſi grand, que s'ils combattoient

» contre les Carthaginois mêmes ; &
» leur discorde auroit fourni à Anni-
» bal l'occasion de reprendre Locres,
» si nous n'avions appellé Scipion à
» notre secours. On dira peut-être
» que les soldats seuls sont agités de
» cette fureur qui les porte à se dé-
» truire eux-mêmes ; mais que Pro-
» serpine épargne les Officiers. C'est
» justement à ces derniers qu'elle a
» donné les marques les plus visibles
» de son indignation & de sa ven-
» geance. Le Lieutenant a fait battre
» de verges les Tribuns : les Tribuns,
» à leur tour, ayant surpris le Lieute-
» nant, ont déchiré son corps de mille
» coups ; & après lui avoir coupé
» le nez & les oreilles, l'ont laissé
» pour mort sur la place. Mais étant
» réchappé de ses blessures, il a fait
» charger les Tribuns de chaînes, les a
» traités comme les plus indignes des
» esclaves ; & après les avoir vus expi-
» rer dans les tourments les plus
» cruels, il a fait exposer leurs corps
» aux bêtes, avec défense de leur
» donner la sépulture. Voila de quelle
» maniere la Déesse punit les viola-
» teurs de son Temple : voilà les furies
» vengeresses qu'elle leur suscite, &

» qui ne cesseront point de les pour-
» suivre & de les tourmenter, que les
» trésors n'aient été remis dans leur
» place. Nos ancêtres dans une guerre
» cruelle qu'ils avoient contre les Cro-
» toniates, craignant pour le Tem-
» ple, qui est situé hors de la ville,
» voulurent transporter ces trésors à
» Locres. Pendant la nuit, ils enten-
» dirent une voix dans le sanctuaire,
» qui leur ordonnoit *de se tenir en re-*
» *pos ; que la Déesse auroit soin de dé-*
» *fendre son Temple.* N'osant donc pas
» toucher aux trésors, au moins ils
» entreprirent d'entourer le Temple
» d'un mur ; mais dès qu'il eût été
» élevé à une certaine hauteur, il
» tomba tout d'un coup en ruine. Et
» ce n'est pas seulement en cette occa-
» sion, mais en une infinité d'autres,
» que la Déesse, ou a défendu sa de-
» meure sacrée, ou a fait subir à ceux
» qui l'ont profanée, des punitions
» éclatantes & exemplaires. A l'é-
» gard des injures que nous avons re-
» çues, vous seuls les vengerez, vous
» seuls nous en délivrerez. Votre pro-
» tection est la seule à laquelle nous
» ayons recours. Votre justice est la
» seule que nous implorions ; car en-

» fin, il eſt aſſez indifférent pour nous
» que vous nous laiſſiez ſous la puiſ-
» ſance de Pleminius, ou que vous
» nous livriez à Annibal & aux Car-
» thaginois, juſtement irrités contre
» nous. Après tout, nous ne deman-
» dons pas que vous ajoutiez foi ſur
» ſur-le-champ à nos plaintes, & que
» vous condamniez Pleminius ſans
» l'entendre. Qu'il ſe préſente en per-
» ſonne : qu'il entende nos accuſa-
» tions, qu'il les réfute : s'il ſe trouve
» une ſeule des injures que l'homme
» peut ſouffrir de la part de ſon ſem-
» blable, que nous n'ayons pas ſouf-
» ferte de la ſienne, nous ne refuſons
» pas d'aſſouvir encore une fois toute
» ſa barbarie, s'il eſt poſſible, & nous
» conſentons qu'il ſoit déclaré le plus
» innocent de tous les accuſés à l'égard
» des Dieux & des hommes.

Lorſque les députés eurent ceſſé de parler, Q. Fabius leur demanda s'ils avoient porté leurs plaintes à P. Scipion. Ils lui répondirent : » qu'ils lui
» avoient envoyé des députés ; mais
» qu'il étoit occupé aux préparatifs de
» la guerre ; & qu'alors, ou il étoit
» déja embarqué pour l'Afrique, ou
» qu'il étoit ſur le point de s'embar-

» quer. Que d'ailleurs, ils avoient
» éprouvé combien le Lieutenant avoit
» de crédit ſur l'eſprit de ce Général;
» lorſqu'ayant pris connoiſſance de la
» diſpute qui s'étoit élevée entre lui &
» les Tribuns, il avoit fait mettre les
» derniers en priſon, au lieu qu'il
» avoit laiſſé la même puiſſance au
» Lieutenant, auſſi coupable, ou mê-
» me plus coupable qu'eux. Les dépu-
tés, que l'on congédia alors, ne furent
pas plutôt ſortis du Sénat, que les premiers de cet ordre commencerent à déchirer, par des diſcours pleins d'aigreur, & Pléminius & Scipion lui-même; mais celui qui parla avec le plus de véhémence fut Q. Fabius, qui reprocha à Scipion : » qu'il étoit né

Fabius parle contre Scipion avec beaucoup d'aigreur.

» pour corrompre la diſcipline; que
» c'étoit ainſi qu'en Eſpagne la ſédi-
» tion de ſes ſoldats avoit fait plus
» de tort à la République, que les ar-
» mes de ſes ennemis. Qu'à l'exemple
» des Rois étrangers & barbares, il
» traitoit ſes ſoldats, tantôt avec une
» indulgence qui les jettoit dans le re-
» lâchement, tantôt avec une ſévérité
» qui approchoit de la cruauté, le
» tout ſuivant ſon caprice & ſa fan-
» taiſie. Son ſentiment fut auſſi dur

» que ſon diſcours. Il conclut à ce
» que Pleminius fût ramené à Rome ;
» qu'il répondît tout enchaîné aux
» Locriens ; & que ſi leurs accuſations
» ſe trouvoient bien fondées, il fût
» étranglé dans la priſon, & tous ſes
» biens confiſqués ; qu'on rappellât
» Scipion à Rome ; & qu'après avoir
» pris avec les Tribuns du peuple les
» meſures qui convenoient, on le pri-
» vât de ſon autorité, pour être ſorti
» de ſa province ſans la permiſſion du
» Sénat ; qu'on répondît aux Locriens,
» après les avoir fait rentrer dans l'aſ-
» ſemblée, que le Sénat & le peuple
» Romain n'avoient nulle part aux
» injuſtices dont ils ſe plaignoient ;
» qu'on les traitât comme des gens de
» bien & d'honneur, comme de bons
» amis & de fideles alliés ; qu'on
» leur reſtituât leurs enfants, leurs
» femmes & leurs biens ; qu'on re-
» mît dans le Temple de Proſerpine
» le double de la ſomme à laquelle
» ſe trouveroient monter les tréſors
» qu'on en avoit enlevés ; qu'on fît
» un ſacrifice d'expiation, après avoir
» préalablement conféré avec le col-
» lege des Pontifes, pour apprendre
» d'eux quelles cérémonies il conve-

» noit de faire, à quels Dieux il fal-
» loit s'adresser, & quelles victimes
» il falloit immoler, pour expier le
» sacrilege de ceux qui avoient pillé
» les trésors de Proserpine. Enfin il voulait que tous les soldats qui étoient en garnison à Locres, fussent transportés dans la Sicile, & qu'on envoyât à leur place quatre cohortes des alliés du nom Latin. La dispute qui s'alluma entre ceux qui favorisoient Scipion & ceux qui lui étoient contraires, fit qu'on ne put recueillir les voix, ni rien terminer ce jour-là. Outre les attentats de Pleminius, & la désolation des Locriens, on reprochoit encore à ce Général une façon de se vêtir indigne d'un homme de guerre, & encore plus d'un Romain. On ajoutoit, « qu'il se promenoit dans les

On accuse Scipion de mollesse & de luxe.

» lieux d'exercice en manteau & en
» pantoufles, à l'exemple des Grecs;
» qu'il passoit son temps à entendre
» les déclamations des Rhéteurs & des
» Poëtes, & à juger de l'adresse & de
» la force des athletes; que ses Offi-
» ciers & ses Ministres vivoient dans
» la même mollesse au milieu des dé-
» lices de Syracuse. Qu'il sembloit
» avoir oublié Carthage & Annibal:

» que toute ſon armée, plongée dans
» la même licence qui avoit corrom-
» pu les ſoldats de Sucrone & ceux de
» Locres, étoit plus redoutable aux
» alliés du peuple Romain qu'à ſes en-
» nemis.

Quoique ces accuſations en partie vraies, en partie fauſſes, fuſſent au moins appuyées ſur beaucoup de vraiſemblance, on s'en tint cependant à l'avis de Q. Metellus, qui, convenant avec Fabius dans tous les autres chefs, lui étoit oppoſé en ce qui regardoit la perſonne de Scipion. » Que penſeroit-
» on, diſoit-il, du Sénat & du peuple
» Romain, ſi, après avoir choiſi Sci-
» pion encore jeune, pour recouvrer
» les Eſpagnes, ce qu'il avoit exécuté
» avec beaucoup de prudence & de
» valeur; ſi, après l'avoir créé Conſul,
» pour terminer la guerre de Cartha-
» ge; ſi, dans le temps même qu'il
» faiſoit eſpérer à toute la République
» qu'il arracheroit Annibal du ſein de
» l'Italie, & dompteroit l'orgueilleu-
» ſe Carthage, ils le rappelloient tout
» d'un coup de ſa Province, & le for-
» çoient de revenir à Rome avec Ple-
» minius, en le condamnant ſans l'en-
» tendre, ſur tout les Locriens décla-

L'avis ſage & modéré de Metellus, à l'égard de Scipion, eſt ſuivi.

» rant que c'étoit en ſon abſence qu'on
» les avoit accablés de tous les maux
» qu'ils avoient ſoufferts, & ne lui
» reprochant tout au plus, que d'a-
» voir eu un peu trop d'indulgence
» & de ménagement pour le Com-
» mandant qu'il avoit établi dans leur
» ville ? Que ſon ſentiment étoit
» qu'on fît partir dans trois jours pour
» la Sicile, M. Pomponius, à qui
» cette Province étoit échue ; que
» les Conſuls envoyaſſent avec lui dix
» députés tirés du Sénat, à leur choix,
» & deux Tribuns du Peuple, avec un
» Edile; & que le Préteur avec ce con-
» ſeil, prît connoiſſance de toute
» l'affaire. S'ils reconnoiſſoient que
» ce fût par l'ordre ou du conſente-
» ment de Scipion, qu'on eût exercé
» ſur les Locriens les violences dont
» ils ſe plaignoient, qu'alors ils lui or-
» donnaſſent de ſortir de ſa Province.
» Qu'en cas qu'il fût déja paſſé en
» Afrique, les deux Tribuns du peuple
» & l'Edile, avec les deux Sénateurs
» que le Préteur jugeroit les plus pro-
» pres à cette expédition, partiſſent
» auſſi-tôt pour l'Afrique; les Tribuns
» & l'Edile pour ramener Scipion à
» Rome, & les deux Sénateurs pour

» commander l'armée en qualité de
» Lieutenants, jusqu'à ce qu'on eût
» envoyé un nouveau Général en sa
» place. Que, si au contraire M. Pom-
» ponius & les dix députés du Sénat,
» trouvoient que Scipion n'eût eu au-
» cune part au malheur des Locriens,
» il restât en ce cas à la tête de ses
» troupes, & continuât la guerre ainsi
» qu'il l'avoit projetté ». L'arrêt du Sénat ayant été dressé sur ce plan, on pria les Tribuns du peuple de choisir parmi eux, ou de tirer au sort, les deux qui devoient partir avec le Préteur & les députés. Le college des Pontifes fut chargé d'expier le sacrilege qui avoit été commis à Locres dans le Temple de Proserpine. Les Tribuns qui partirent avec le Préteur & les députés, furent M. Claudius Marcellus, & M. Cincius Alimentus. On leur associa un Edile Plébéien, qui devoit, par leur ordre, arrêter Scipion, en cas qu'il refusât d'obéir au Préteur en Sicile, ou en Afrique, s'il y étoit déja arrivé, & le ramener à Rome, en vertu de l'autorité inviolable qui étoit attachée au Tribunat du peuple. Ce conseil jugea à propos de se rendre à Locres avant de passer à Messine.

Au reste, l'histoire de Pléminius est racontée en deux manieres. Les uns rapportent qu'ayant appris ce qui s'étoit passé à Rome, il prit le parti de se retirer à Naples dans un exil volontaire ; mais que, sur le chemin, étant tombé entre les mains de Q. Metellus, l'un des dix députés, il fut ramené de force à Rhege. D'autres assurent, que ce fut Scipion lui même qui envoya à Locres un de ses Lieutenants, avec ordre de charger de chaînes Pleminius & les principaux auteurs de la sédition. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ceux qu'on avoit arrêtés, ou auparavant par l'ordre de Scipion, ou depuis par celui du Préteur, furent conduits à Rhege, & donnés en garde aux habitants. Cependant le Préteur & ceux de son conseil, s'en allerent à Locres, où leur premier soin fut de régler les affaires de la religion, comme on le leur avoit ordonné : car ayant ramassé tout l'argent qui se trouva chez Pleminius & ses soldats, ils y joignirent celui qu'ils avoient apporté avec eux ; & ayant remis le tout dans le trésor de la Déesse, firent le sacrifice d'expiation dont on a déja parlé. Alors le préteur ayant fait assembler les soldats, leur

Pleminius arrêté & chargé de chaînes, avec les autres coupables.

Le Préteur fait restituer à Proserpine ses trésors, & aux Locriens leurs effets, leur liberté, & leurs loix.

ordonna de sortir de la Ville, & de camper au millieu de la campagne, défendant sous des peines très rigoureuses, que qui que ce fût restât dans la ville, ou emportât avec lui ce qui ne lui appartiendroit pas. Il permit ensuite aux Locriens de reprendre leurs biens où ils les trouveroient, & de répéter ce qui auroit disparu. Avant toutes choses, il voulut qu'on leur rendît sur-le-champ les personnes libres, menaçant des châtiments les plus rudes, ceux qui retiendroient qui que ce pût être : il déclara ensuite aux Locriens, après les avoir assemblés, » que le Sénat & le peuple Romain » leur rendoit leur liberté & leurs loix. » Que si quelqu'un d'entr'eux vouloit » accuser Pleminius, ou quelqu'au- » tre, il n'avoient qu'à venir avec lui » à Rome ; que s'ils avoient dessein » d'accuser Scipion au nom de leur » République, d'avoir ordonné ou » souffert les violences dont on avoit » usé envers eux, ils envoyassent leurs » députés à Messine, où il alloit exa- » miner toute cette affaire avec son » conseil. Les Locriens firent de grands remerciements au Préteur & aux députés, au Sénat & au peuple Romain ;

ajoutant » qu'ils iroient accuser Pleminius. Qu'à l'égard de Scipion, quoiqu'il n'eût pas été aussi sensible » à leur misere qu'il auroit dû, c'étoit » cependant un personnage qu'ils aimoient mieux avoir pour ami que » pour ennemi : qu'ils étoient bien » persuadés que ce n'étoit ni par son » ordre, ni de son consentement, » qu'on leur avoit fait de si énormes » injustices : qu'il avoit ajouté trop » de foi aux discours de Pleminius, » ou qu'il n'en avoit pas ajouté assez » aux plaintes des Locriens. Qu'il y » avoit des gens qui naturellement » étoient assez ennemis du crime, » pour souhaiter qu'il ne fût pas commis ; mais qui n'avoient pas assez » de fermeté pour le punir, quand il » avoit été commis. Ce discours qui justifioit Scipion, fit grand plaisir au Préteur & aux députés, qui se trouvoient par-là déchargés d'un grand fardeau : ils condamnerent Pleminius, & avec lui environ trente deux autres, qu'ils envoyerent à Rome pieds & mains liés. Pour eux, ils se rendirent auprès de Scipion, pour être témoins oculaires de sa conduite, & examiner sur les lieux, si les reproches qu'on

Les Locriens refusent d'accuser Scipion

qu'on lui avoit faits ſur la façon de s'habiller & de vivre, & ſur la diſcipline qu'il faiſoit obſerver dans ſon armée, étoient bien fondés, & rendre compte de toutes choſes au Sénat.

Scipion juſtifié par des effets, & non par des paroles.

Scipion ayant appris qu'ils venoient à Syracuſe, ſe mit en état de leur juſtifier ſa conduite par des effets, & non par des paroles. Il ordonna aux Officiers de terre d'y aſſembler tous les ſoldats, & à ceux de mer, de tenir la flotte équippée de la même maniere que s'il eût dû combattre ce jour-là les Carthaginois par mer & par terre. Le jour qu'ils arriverent, il les reçut chez lui avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté : & dès le lendemain, il leur montra les deux armées de terre & de mer, non-ſeulement en état de donner bataille aux ennemis, mais repréſentant en effet, chacune en ſa maniere, une image de combat. Enſuite il conduiſit le Préteur & les Députés dans lès magaſins & dans les arſenaux, où ils trouverent en abondance & dans le meilleur ordre, toutes les proviſions, les armes & les machines dont on a beſoin dans la guerre. Et ſoit qu'ils enviſageaſſent tous ces préparatifs en général, ou qu'ils examinaſſent chaque

chose en particulier, ils furent si remplis d'admiration, qu'ils ne douterent pas un moment que si les Carthaginois devoient être vaincus, ce ne pouvoit être que par ce Général & cette armée. En sorte qu'ils l'exhorterent à passer en Afrique sous la protection des Dieux, & à remplir au-plutôt l'espérance que le Peuple Romain avoit conçue de lui, le jour que toutes les Centuries l'avoient nommé Consul le premier : & ils partirent de Sicile avec la même joie que s'ils étoient retournés à Rome pour y apporter la nouvelle de la victoire, & non des préparatifs admirables que Scipion avoit faits pour être en état de la remporter. Pleminius & ses complices ayant été conduits à Rome, furent aussi-tôt mis en prison : & d'abord ayant été amenés devant le Peuple par les Tribuns, ils trouverent les esprits si prévenus, par le souvenir des injures qu'ils avoient faites aux Locriens, qu'il ne sembloit pas qu'ils dussent espérer aucune grace. Mais comme on les présentoit souvent dans la Place publique, la difformité de Pleminius, à force de frapper les yeux des Citoyens, fit insensiblement succéder la compassion à la haine

Le Preteur & les députés sont charmés de la bonne conduite de Scipion.

& à la colere ; outre que Scipion, tout absent qu'il étoit, contribuoit beaucoup à leur rendre la multitude favorable. Cependant Pleminius mourut dans la prison, avant que le peuple eût prononcé son jugement. Claudius Licinius, dans le troisieme livre de son histoire Romaine, raconte que ce Pleminius avoit corrompu, à force d'argent, des gens qui devoient me· re le feu en plusieurs cantons de la ville, pendant les jeux que Scipion l'Africain, pour s'acquitter d'un vœu, faisoit représenter à Rome pour la seconde fois ; afin de pouvoir, à la faveur du désordre & du tumulte, rompre sa prison & s'enfuir : mais que le complot ayant été découvert, il fut jetté, en vertu d'un arrêt du sénat, dans l'affreux cachot que le Roi Tullius avoit fait construire pour les grands scélérats. Pour Scipion, on ne traita jamais son affaire que dans le Sénat, où tous les députés & les tribuns, d'une commune voix, parlerent avec tant d'éloges de sa flotte, de son armée de terre, & de lui-même, que tous les Sénateurs unanimement, décernerent qu'il passât incessamment en Afrique, lui laissant la liberté de choi-

Pleminius meurt en son avant son jugement.

Scipion comblé de louanges dans le Sénat.

ſir parmi les troupes qui étoient en Sicile, celles qu'il meneroit avec lui, & celles qu'il laiſſeroit pour la garde de la province.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, les Carthaginois de leur côté prenoient des meſures contre les deſſeins de leurs ennemis. Ils avoient élevé des guérites & allumé des feux ſur tous les promontoires. Et après avoir paſſé l'hyver dans des allarmes & des inquiétudes continuelles, queſtionnant tous ceux qui abordoient ſur leurs côtes, & tremblant au moindre bruit qui courroit de l'armement de Scipion, ils conclurent enfin avec le Roi Syphax, une alliance qui n'étoit pas d'une petite importance pour leur défenſe & celle de l'Afrique. Aſdrubal, fils de Giſgon, étoit uni avec Syphax, non ſeulement par les liens de l'hoſpitalité qu'ils avoient formés dès le temps qu'en s'en retournant d'Eſpagne il s'étoit trouvé, comme on a dit plus haut, dans le palais de ce Prince avec Scipion; mais encore par le projet d'une alliance qui devoit être contractée entr'eux, lorſque le Roi épouſeroit la fille d'Aſdrubal. Pour conſommer ce traité, Aſdubal ne man-

qua pas, dès que sa fille fut nubile, d'aller trouver Syphax. Et ayant remarqué que ce Prince, passionné pour le sexe, comme le sont tous les Numides, brûloit pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, & la maria sans différer. Au milieu des réjouissances publiques, & des compliments qui se firent de part & d'autre, Asdrubal pria Syphax de joindre à l'alliance particuliere qu'ils venoient de faire entr'eux, une alliance publique entre les Numides & les Carthaginois. Le Roi accepta la proposition, & tous deux firent serment, que les deux nations reconnoîtroient les mêmes amis & les mêmes ennemis. Au reste, Asdrubal n'ayant pas oublié l'alliance que Syphax avoit aussi contractée avec Scipion, & connoissant le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur les promesses de ce Prince barbare, il craignit que le mariage de sa fille ne fût un lien trop foible pour l'arrêter, quand Scipion seroit passé en Afrique. C'est pourquoi, profitant des premieres ardeurs du Prince Numide, il l'engagea par ses instances, auxquelles il ajoûta les caresses de la jeune épouse, à envoyer des ambassadeurs à Scipion, en

Syphax épouse Sophonisbe fille d'Asdrubal ; & en conséquence, renonce à l'amitié de Scipion, & à l'alliance des Romains.

Sicile, pour lui déclarer » que les pro-
» messes qu'il lui avoit faites lorsqu'il
» l'avoit reçu à sa Cour, ne devoient
» plus être pour lui un motif de pas-
» ser en Afrique. Qu'il avoit épousé
» la fille de cet Asdrubal, avec qui il
» avoit logé dans son palais. Qu'en
» conséquence de cette union particu-
» liere, il avoit fait une alliance pu-
» blique avec le peuple de Carthage.
» Qu'il souhaitoit premierement que
» les Romains fissent la guerre contre
» les Carthaginois loin de l'Afrique,
» comme ils avoient fait jusqu'alors,
» afin qu'il ne se trouvât pas dans la
» nécessité de prendre part à leur dé-
» mêlé, & de s'attacher à un parti,
» en se déclarant contre l'autre. Que
» si les Romains venoient attaquer
» l'Afrique, & que leur armée s'ap-
» prochât de Carthage, il ne pourroit
» pas s'empêcher de combattre pour
» la défense de l'Afrique, qui lui avoit
» donné la naissance, & pour la pa-
» trie de son épouse & de son beau-
» pere.

Les ambassadeurs que Syphax avoit chargés de cette commission trouverent Scipion à Syracuse. Quoique l'inconstance de Syphax fît perdre à ce Gé-

néral la ressource sur laquelle il avoit le plus compté pour faire réussir les desseins qu'il avoit formés contre l'Afrique, il ne se rebutta cependant pas. Mais renvoyant promptement les ambassadeurs de ce Prince, avant que le sujet de leur voyage fût divulgué dans l'armée, il les chargea pour leur maître d'une lettre, par laquelle il l'exhortoit, en des termes très forts, à ne point violer les loix de l'hospitalité qui les unissoit l'un & l'autre; à se souvenir de l'alliance qu'il avoit faite avec le Peuple Romain; à ne point trahir sa foi, son honneur, sa conscience; enfin à respecter & craindre les Dieux témoins, arbitres & vengeurs des traités. Mais comme les Numides s'étoient promenés dans la ville, & qu'on les avoit vûs aller & venir autour du logis de Scipion, il n'étoit pas possible de cacher leur arrivée. D'ailleurs, il étoit à craindre que le motif de leur voyage ne fût découvert par le soin même qu'on prendroit de le celer. Et comme en ce cas-là les troupes pourroient se rebuter d'une guerre où elles auroient à combattre les Numides & les Carthaginois en même-temps, Scipion crut devoir prévenir les esprits

Scipion cache à ses soldats l'infidélité de Syphax.

d'une fausse nouvelle, pour leur ôter la connoissance de la véritable. Ayant donc fait assembler les soldats, il leur dit : Qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. » Que les Rois ses alliés le » pressoient de venir incessamment à » leur secours. Que Massinissa le pre» mier étoit venu trouver Lelius, » pour se plaindre à lui d'un si long » retardement : que maintenant Sy» phax lui faisoit demander par ses » ambassadeurs quelle raison pouvoit » le retenir si long temps en Sicile. » Qu'il le prioit, ou de passer au plu» tôt en Afrique, ou s'il avoit changé » de résolution, de l'en avertir, afin » que de son côté il prît les précau» tions qu'il jugeroit nécessaires pour » son salut & celui de son Royaume. » Qu'ainsi, comme il avoit fait tous » les apprêts nécessaires, & qu'il n'é» toit pas possible de différer davanta» ge, son dessein étoit d'envoyer sa » flotte à Lilybée, d'y assembler tou» tes ses troupes, tant cavalerie qu'in» fanterie, & de s'embarquer pour » l'Afrique, avec le secours des Dieux, » au premier jour que le vent seroit » favorable. Il écrivit à M. Pomponius, pour le prier de le venir trouver

à Lilybée, s'il le jugeoit à propos, afin qu'ils examinassent de concert quelles Légions & quelle quantité de troupes il conviendroit de conduire en Afrique. En même temps il envoya sur toute la côte des ordres, pour assembler & amener à Lilybée toutes les barques qui s'y rencontreroient. Tout ce qu'il y avoit de troupes & de vaisseaux en Sicile s'étant rendu à Lilybée, la ville ne pouvoit contenir tant de soldats, ni le port tant de bâtimens : & toute cette multitude avoit une si grande ardeur de mettre à la voile & de passer la mer, qu'il sembloit qu'on les menoit en Afrique, non pour faire la guerre, mais pour recueillir les fruits de la victoire. Sur tout les soldats qui étoient restés de l'armée de Cannes, étoient persuadés qu'il n'y avoit que Scipion qui pût leur donner lieu, en faisant des actions dignes du nom Romain, de finir leur honte & de recouvrer leur ancienne réputation. Scipion de son côté ne méprisoit pas ce genre de troupes. Il étoit convaincu que ce n'étoit pas par leur lâcheté que la bataille de Cannes avoit été perdue; & qu'entre les vétérans qui se trouvoient dans l'armée Ro-

maine, il n'y en avoit point de plus expérimentés, non-ſeulement dans les différents genres de combats, mais encore dans le ſiége des villes. Dans le deſſein qu'il avoit de mener en Afrique la cinquieme & ſixieme Légions qui s'étoient trouvées à Cannes, il en fit la revue; & laiſſant les ſoldats qui ne lui parurent pas propres à ce voyage, il les remplaça de ceux qu'il avoit amenés d'Italie, & les compoſa de ſix mille deux cents fantaſſins, & de trois cents cavaliers. Il choiſit auſſi des piétons & des cavaliers Latins, entre ceux qui avoient été à la bataille de Cannes.

Les Auteurs s'accordent bien peu ſur le nombre des ſoldats qui paſſerent avec Scipion en Afrique. Je trouve dans quelques uns dix mille hommes de pied, & deux mille deux cents cavaliers: dans d'autres ſeize mille piétons, & ſeize cents cavaliers. Il y en a qui, augmentant ce nombre de plus de la moitié, aſsurent qu'il embarqua ſur ſes vaiſseaux trente cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Dans une matiere auſſi incertaine, j'imiterai volontiers ceux qui n'en ont point fixé le nombre. Célius eſt de

ceux qui n'ont rien déterminé ; mais il donne une idée exceſſive de la multitude de ſes ſoldats, juſqu'à dire que leurs cris faiſoient tomber par terre les oiſeaux qui traverſoient les airs, & que les vaiſſeaux étoient tellement chargés de monde, qu'il ne ſembloit pas qu'il fût reſté un ſeul homme en Italie & en Sicile. Scipion prit lui-même le ſoin de l'embarquement, afin qu'il ſe fît en bon ordre & ſans tumulte. Lélius contint dans le devoir les gens de mer qu'on avoit obligés de s'embarquer les premiers. M. Pomponius, qui fut chargé des proviſions de bouche, en fit mettre dans les vaiſſeaux pour quarante-cinq jours, dont il y en avoit de cuites pour quinze. Quand tout le monde fut embarqué, il envoya des eſquifs autour de la flotte, pour avertir que le Pilote, le Capitaine, & deux Soldats de chaque vaiſſeau vinſſent dans la place publique recevoir les ordres du Général. Lorſqu'ils furent tous aſſemblés, il leur demanda d'abord s'ils avoient mis dans les vaiſſeaux de l'eau pour les hommes & les bêtes, pour autant de jours qu'il y avoit de blé. Ils répondirent qu'ils en avoient fait proviſion pour quarante-cinq jours.

Scipion embarque ſes ſoldats, empreſſés de paſſer en Afrique.

Alors il ordonna aux ſoldats de ſe tenir tranquilles dans leur place, & de ne point troubler la manœuvre des nautonniers & des matelots. Que les vaiſſeaux de charge ſeroient couverts à la droite de vingt batiments à proue, commandés par lui même & par L. Scipion ſon frere ; & à la gauche, d'un pareil nombre de navires de même eſpece, ſous la conduite de C. Lélius, Amiral de la flotte, & de M. Porcius Caton, Queſteur. Les vaiſſeaux à proue auroient chacun une lumiere, les vaiſſeaux de charge deux ; l'Amiral en auroit trois, par diſtinction, & pour être plus aiſément remarqué. Il commanda aux pilotes d'aborder du côté d'Empories. Cette ville eſt ſituée dans le canton le plus fertile de l'Afrique ; ce qui fait que ſes habitants ayant en abondance tous les biens néceſſaires à la vie, ſont beaucoup moins guerriers ; & Scipion eſpéroit les opprimer avant qu'ils reçuſſent du ſecours de Carthage. Après leur avoir donné ces ordres, il les renvoya dans leurs vaiſſeaux, & leur commanda de mettre le lendemain à la voile, avec le ſecours des Dieux, dès qu'on leur en auroit donné le ſignal.

On avoit déja vu plusieurs flottes Romaines partir de Sicile, & de ce port-là même. Mais ni pendant cette guerre, ni dans tout le cours de la premiere, aucune n'avoit présenté aux yeux un si grand spectacle. Et l'on ne doit pas s'en étonner, la plupart des flottes précédentes ne s'étant jamais proposé que d'aller piller le pays ennemi. Quoique cependant, si on jugeoit d'une flotte par sa grandeur, on en avoit vu qui avoient transporté au-delà de la mer les deux Consuls avec les deux armées Consulaires, composées de presqu'autant de vaisseaux à proue, que Scipion avoit alors de bâtiments de charge. Car outre cinquante vaisseaux de longueur, tout le reste de la flotte consistoit en près de quatre cents barques, dont il se servit pour transporter son armée. Mais il n'y avoit point de comparaison à faire entre la premiere & la seconde guerre. Celle-ci paroissoit avec raison beaucoup plus atroce aux Romains, qui se trouvoient obligés de défendre l'Italie, où ils avoient vu tant de fois leurs armées taillées en pieces, & leurs Généraux tués sur la place. Scipion ne contribuoit pas peu à attirer l'attention de

l'Univers ſur le départ de ces troupes, non-ſeulement par les exploits glorieux qu'il avoit déja exécutés; mais encore par l'idée qu'on s'étoit faite de lui, comme d'un Général dont la gloire devoit toujours aller en croiſſant: à quoi on peut ajouter le deſſein hardi de paſſer en Afrique, qui n'étoit jamais entré dans la tête d'aucun des Généraux qui avoient commandé dans cette guerre, & le bruit qu'il avoit répandu, qu'il alloit arracher Annibal du ſein de l'Italie, & faire repaſſer la guerre en Afrique, où elle ſeroit enfin terminée. Le port étoit rempli non-ſeulement de tout le peuple de Lilybée, mais encore de ceux qui étoient accourus de toutes les parties de la Sicile pour faire leur cour à Scipion, & de ceux qui étoient venus à la ſuite de M. Pomponius, Préteur de la Province. De plus, les Soldats des Légions qui reſtoient en Sicile s'y étoient rendus pour dire adieu à leurs camarades. Et ſi la flotte attiroit les yeux de cette multitude infinie qui couvroit le port & les parties du rivage d'où elle pouvoit être apperçue, cette multitude elle-même n'étoit pas un ſpectacle moins intéreſſant pour les troupes qui al-

Le départ de la flotte offre un ſpectacle admirable.

loient s'éloigner avec la flotte.

Dès qu'il fut jour, Scipion parut sur le tillac de l'Amiral ; & ayant commandé au Héraut de faire faire silence : » Dieux & Déesses de la Terre & de » la Mer, dit-il, je vous prie & vous » conjure de donner un heureux succès à tous les desseins que j'ai formés & formerai dans la suite, & de » les faire tourner à mon utilité & à » ma gloire, aussi bien qu'à celle du » Peuple Romain, des alliés du nom » Latin, & de tous ceux qui portent » les armes sous les auspices du Peuple Romain & les miens, tant par » terre que par mer ; de seconder tous » mes projets, de nous accorder la » victoire & le triomphe sur nos ennemis, de nous ramener dans notre » Patrie chargés de leurs dépouilles, » & pleins de joie & de santé : de nous » donner les moyens de nous venger » de nos ennemis publics & particuliers, & de faire retomber sur la République des Carthaginois tous les » malheurs dont ils avoient menacé » le Peuple Romain «. Après cette priere, on égorgea la victime, dont il jetta, selon la coutume, les entrailles crues dans la mer, & avec le son de la

Priere de Scipion.

trompette, fit donner le signal du départ. Etant partis avec un vent favorable, ils perdirent bientôt le rivage de vue Mais sur le midi, il s'éleva un brouillard si épais, qu'à peine les vaisseaux pouvoient ils éviter de s'entrechoquer. Quand ils furent bien avancés en mer, le vent tomba; & le même brouillard ayant continué pendant toute la nuit suivante; il se dissipa au lever du soleil, & le vent recommença à les pousser avec la même force, en sorte qu'ils apperçurent bientôt la terre. Et un moment après, le pilote dit à Scipion qu'ils n'étoient pas à plus de cinq milles de l'Afrique; qu'il appercevoit le promontoire de Mercure; que s'il lui ordonnoit de tourner les proues de ce côté-là, toute la flotte seroit bien-tôt dans le port. Scipion pria aussi-tôt les Dieux que ce fût pour son bonheur & pour celui de la République, qu'il eût vu la terre d'Afrique; & il ordonna au pilote d'aller aborder un peu plus bas. Ils étoient poussés par le même vent. Mais il s'éleva un nuage semblable à celui de la veille, & à-peu-près dans le même temps, qui leur déroba la vue de la terre, & fit tomber le vent. La nuit survint,

qui les jetta dans une plus grande incertitude : c'eſt pourquoi ils jetterent l'ancre pour empêcher que les vaiſſeaux ne ſe heurtaſſent les uns contre les autres, ou n'allaſſent donner contre le rivage. Dès que le jour parut, le vent recommença ; & le nuage s'étant diſſipé, leur découvrit tous les bords de l'Afrique. Scipion demanda ce que c'étoit que le promontoire le plus voiſin ; & ſur ce qu'on lui dit qu'il s'appelloit le Beau : » ce nom eſt d'un » bon préſage, dit-il, abordez à cet » endroit «. Auſſi-tôt toutes les proues furent tournées de ce côte-là, & les troupes furent miſes à terre. J'ai rapporté ſur la foi de pluſieurs Auteurs Grecs & Latins, que Scipion fit ce trajet avec tout le bonheur poſſible, & qu'il aborda ſans trouble & ſans tumulte. Célius eſt le ſeul qui raconte, qu'excepté que ſes vaiſſeaux ne furent pas ſubmergés, ſa flotte éprouva toutes les fureurs du ciel & de la mer ; qu'emportée loin de l'Afrique, elle fut pouſſée contre l'iſle d'Egimure, d'où elle reprit ſa route avec beaucoup de peine & de grandes difficultés ; & qu'enfin, les vaiſſeaux ayant preſque été engloutis dans les gouffres de la

Abord de la flotte en Afrique.

mer, les ſoldats ſans attendre l'ordre de leur Général, ſe jettetent ſans armes dans des chaloupes, comme des gens qui veulent éviter le naufrage, & qu'ils gagnerent le rivage avec beaucoup de tumulte & de déſordre.

La terreur ſe répand dans les campagnes & dans les villes d'Afrique.

Après le débarquement, les Romains camperent ſur les hauteurs les plus voiſines. Déja à la vue premierement de la flotte, puis des ſoldats qui ſortoient en foule de leurs vaiſſeaux, la terreur & la conſternation s'étoient répandues, non-ſeulement dans les campagnes voiſines, mais dans les villes mêmes. Une multitude confuſe d'hommes, de femmes & d'enfants, qui s'enfuyoient en touchant leurs troupeaux devant eux, avoient rempli tous les chemins, de ſorte qu'on eût dit que l'Afrique alloit être abandonnée de tous ſes habitants. Mais les gens de la Campagne apportoient encore dans les Villes une terreur plus grande que celle dont ils étoient ſaiſis eux-mêmes. Sur-tout il ſe répandit à Carthage une épouvante & une conſternation auſſi grande que ſi la ville eût été priſe d'aſſaut. Car depuis M Atilius & L. Manlius, qui avoient été Conſuls il y avoit près de cinquante

ans, ils n'avoient point vu d'armée Romaine dans leurs pays. Toutes les hoſtilités s'étoient bornées à quelques courſes ſur les terres voiſines de la mer, par des ſoldats qui ſortoient de leurs vaiſſeaux pour enlever ce qui ſe trouvoit ſous leurs mains, & y rentroient au plus vîte, avant que les Payſans euſſent eu le temps de s'aſſembler. C'eſt ce qui rendit alors la fuite plus univerſelle dans la Campagne, & la frayeur plus grande dans la Ville. Et en effet, ils n'avoient ni une armée aſſez forte, ni un Général aſſez expérimenté, pour les défendre contre les troupes & le Général des Romains. Il eſt vrai qu'Aſdrubal, fils de Giſgon, étoit alors le plus conſidérable de la République par ſa naiſſance, par ſa réputation, par ſes richeſſes, & par l'alliance qu'il venoit de contracter avec le Roi Syphax. Mais on ſe ſouvenoit encore, que ce même Scipion l'avoit battu pluſieurs fois en Eſpagne, & l'avoit enfin chaſſé de la Province; & ils ne le croyoient pas plus en état de tenir tête à Scipion, que leur armée de réſiſter à celle des ennemis. C'eſt pourquoi, ſe perſuadant que Scipion viendroit auſſi-tôt attaquer Carthage, ils

crierent aux armes, fermerent leurs portes, diſpoſerent des ſoldats armés ſur les murs, & poſerent par-tout des corps de garde & des ſentinelles: & dés la nuit ſuivante, tout le monde ſe tint auſſi alerte, que ſi la Ville eût déja été aſſiégée dans les formes. Le lendemain cinq cents cavaliers, qu'on avoit envoyés du côté de la mer pour examiner les démarches des Romains, & les troubler dans leur débarquement, tomberent dans les corps de garde des ennemis. Car Scipion avoit déja envoyé ſa flotte du côté d'Utique: & pour lui, s'étant un peu éloigné de la mer, il s'étoit emparé des montagnes voiſines, & avoit placé une partie de ſa cavalerie dans des poſtes avantageux, tandis que le reſte étoit allé piller la campagne.

Ces fourageurs en étant venus aux mains avec la cavalerie des Carthaginois, en tuerent quelques uns dans le combat même, mais beaucoup davantage dans la fuite, du nombre deſquels fut un jeune Gentilhomme de Carthage, nommé Hannon, qui commandoit ce parti. Scipion ne ſe contenta pas de ravager les campagnes d'alentour, mais attaqua encore &

rit une ville du voisinage assez riche, ans laquelle, outre un butin consiérable, dont il chargea aussi-tôt ses aisseaux, & qu'il envoya en Sicile, fit huit mille prisonniers, tant lires qu'esclaves. Mais ce qui fit le lus de plaisir aux Romains dans le ommencement de leur expédition, ce ut l'arrivée de Massinissa, qui, selon uelques Auteurs, vint joindre Scipion vec deux cents cavaliers, ou avec deux ille, suivant quelques autres. Au este, comme ce Prince a été sans conedit le plus grand Roi de son temps, crois qu'on ne me saura pas mauvais ré, si je fais ici une petite digression, our apprendre au Lecteur par quelles vantures il perdit & recouvra le Roaume de ses ancêtres. La mort lui enva son pere, nommé Gala, dans le emps qu'il faisoit la guerre en Espane pour les Carthaginois contre les omains. Gala eut pour successeur salces son frere, qui étoit déja fort vancé en âge. Tel étoit l'usage parmi s Numides. Cet Esalces étant aussi ort, laissa le Royaume à Capusa, l'aîé de ses deux fils; l'autre n'étoit enore qu'un enfant. Comme ce Capu, quoique de la Famille Royale,

Récit des avantures de Massinissa.

avoit peu d'autorité parmi les ſiens, & qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour ſe maintenir ſur le Trône; un certain Mezetulus, de la race des Rois, mais d'une branche toujours ennemie de celle qui regnoit actuellement, & qui lui avoit ſouvent diſputé l'Empire, ſe ſouleva; & profitant de l'affection que les peuples avoient pour lui, & de la haine qu'ils portoient aux derniers Rois, ſe mit en campagne à la tête d'une armée, & força le Roi d'en venir à une bataille, qui devoit décider entr'eux de l'Empire. Capuſa fut tué dans cette action, avec un grand nombre des principaux de l'Etat. En ſorte que toute la nation des Maſſyliens ſe ſoumit à la puiſſance de Mezetulus. Il ne prit cependant pas le nom de Roi; mais ſe contentant du titre plus modeſte de Tuteur, il le donna au jeune Lacumax, le dernier de la race Royale. En même temps il épouſa une Dame illuſtre de Carthage, qui étoit niéce d'Annibal, & avoit épouſé quelque temps auparavant le Roi Eſalces, eſpérant que cette alliance lui donneroit la protection des Carthaginois. Il envoya auſſi des Ambaſſadeurs à Syphax, pour renouveller avec lui l'hoſpitalité,

qui uniſſoit depuis long temps la famille de ce Prince avec la ſienne. Il ſe ménageoit tous ſes appuis contre les prétentions de Maſſiniſſa.

Maſſiniſſa, de ſon côté, ayant appris la mort d'Eſalces ſon oncle, & le meurtre de Capuſa ſon couſin germain, paſſa de l'Eſpagne dans la Mauritanie, où régnoit alors le Roi Bocchar. Il auroit bien voulu qu'il lui fournît une armée avec laquelle il pût recouvrer ſon Royaume par la force des armes. Mais tout ce qu'il put obtenir, par les prieres les plus humbles & les plus touchantes, ce fut une eſcorte de quatre mille Maures, qui devoient le conduire juſques ſur les frontieres de ſes Etats. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya avertir de ſa venue ſes amis & ceux de ſon pere, qui vinrent le trouver avec environ cinq cents Numides; après quoi il renvoyât les Maures à leur Roi, comme il en étoit convenu. Alors quoiqu'il ſe trouva à la tête d'un Corps bien moins conſidérable qu'il n'avoit eſpéré, & qu'il ne fût pas en état, avec ſi peu de troupes, d'entreprendre une affaire ſi importante, cependant comme il comptoit qu'à force d'agir & de ſe donner des mou-

vements, il verroit peu-à peu grossir ses forces, il s'avança jusqu'à Tapsa, où il rencontra le jeune Lacumax, qui en partoit pour aller trouver le Roi Syphax Ceux qui accompagnoient ce petit Prince entrerent dans la ville avec tant de précipitation & de désordre, que Massinissa s'en empara dès la premiere attaque. Il tua ceux du parti du Roi, qui entreprirent de faire résistance, & reçut à composition ceux qui voulurent bien se rendre : mais le plus grand nombre s'enfuit à la faveur du tumulte, & se retira, avec le petit Roi, auprès de Syphax, suivant le premier dessein. Quelque médiocre que fût ce premier avantage, cependant le bruit s'en étant répandu, attira les Numides dans le parti de Massinissa. Les vieux soldats de Gala accouroient à lui des Bourgs & des Villages, & l'exhortoient à recouvrer le Royaume de son pere. Mais Mezetulus le surpassoit encore de beaucoup par le nombre de ses soldats. Car il avoit avec lui l'armée avec laquelle il avoit vaincu Capusa, sans compter ceux qui, après la défaite & le meurtre de ce Prince, s'étoient rendus à lui, & les secours considérables que Syphax avoit envoyés avec Lacumax :

max, de maniere que toutes ses forces montoient à quinze mille hommes de pied & dix mille chevaux. Il s'en falloit beaucoup que Massinissa eût tant de troupes, il ne laissa pas de lui donner bataille, & le vainquit, tant par la valeur de ses anciens soldats, que par l'expérience qu'il avoit acquise pendant qu'il avoit servi dans les armées Carthaginoises & Romaines. Le petit Roi se retira avec son tuteur sur les terres des Carthaginois. Voilà comme il rentra dans ses Etats. Mais comme il lui restoit un ennemi encore plus redoutable dans la personne de Syphax, il crut qu'il lui seroit avantageux de se réconcilier avec son cousin. Il envoya donc des ambassadeurs à Lacumax & à Mezetule, pour assurer le premier, que s'il vouloit se confier à Massinissa, il auroit à sa Cour les mêmes honneurs & la même distinction que son pere Esalces avoit eue à la Cour de Gala; & promettre à Mezetule, outre l'impunité, la restitution de ses biens & de ses dignités. L'un & l'autre préférant à l'exil une fortune moins éclatante, accepterent les offres de Massinissa, & vinrent se mettre entre ses mains, malgré tous les efforts que firent les

Massinissa rentre vainqueur dans ses Etats.

Carthaginois pour l'empêcher.

Asdrubal, qui étoit pour lors chez Syphax, voyant que ce Prince se mettoit fort peu en peine que ce fût Lacumax ou Massinissa qui eût le Royaume des Massyliens, entreprit de le détromper. Il lui dit donc, » qu'il étoit » dans une grande erreur, s'il s'imaginoit que Massinissa fût d'humeur » à se contenter de ses Etats, tels que » les avoient possédés Gala son pere, » & son oncle Esalces : que cette Nation n'avoit point encore eu de Roi » qui joignît à tant d'ambition des » qualités si éminentes : qu'il avoit » souvent donné en Espagne à ses alliés & à ses ennemis, des preuves » signalées d'une valeur héroïque : » qu'il étoit de l'intérêt de Syphax & » des Carthaginois d'éteindre ce feu » dans sa naissance, s'ils ne vouloient » pas être consumés dans la suite par » un embrâsement auquel ils s'efforceroient inutilement de s'opposer : » que tandis que ses forces étoient » chancelantes, comme il arrive au » commencement d'un regne, il étoit » aisé de le renverser d'un trône où il » n'étoit pas encore bien affermi. Par ses instances & ses sollicitations réité-

rées, il l'engagea à conduire une armée ſur les confins de la Maſſylie, & à ſe camper dans un territoire dont il avoit ſouvent diſputé la poſſeſſion à Gala, & par les voies de droit, & par celles des armes, comme s'il lui eût appartenu ſans aucune difficulté : » que » ſi Maſſiniſſa ſe mettoit en devoir de » le repouſſer, ce qui étoit le plus à » ſouhaiter, on lui livreroit bataille : » que s'il abandonnoit ce territoire » par crainte, il falloit entrer juſques » dans le cœur du Royaume; & qu'en » ce cas, ou les Maſſyliens ſe ſou- » mettroient à ſa puiſſance, ou qu'ils » ſeroient infailliblement battus, n'é- » tant pas en aſſez grand nombre pour » lui réſiſter ». Syphax frappé de ces raiſons, déclara la guerre à Maſſiniſſa, & dès le premier combat, défit les Maſſyliens, & les mit en déroute. Maſſiniſſa ſe retira avec un petit nombre de cavaliers ſur une hauteur que les habitants appellent le mont Balbus. Quelques familles l'y ſuivirent avec leurs cabanes portatives & leurs troupeaux. Tout le reſte des Maſſyliens reconnut Syphax. La montagne dont ces exilés s'étoient emparés, étoit fertile en pâturages, & ne manquoit

Maſſiniſſa vaincu par Syphax, ſe retire ſur les montagnes.

point d'eaux. Ainſi étant propre à nourrir des troupeaux, elle fourniſſoit abondamment à la ſubſiſtance d'une Nation qui ne vit que de leur chair & de leur lait. Bientôt ces proſcrits ſe mirent à faire dans les campagnes voiſines des courſes ſecrettes & nocturnes, qui dégénérerent inſenſiblement en un brigandage public & découvert. Ils ſe jettoient principalement ſur les terres de la dépendance des Carthaginois, parcequ'ils faiſoient de meilleurs coups, & avec plus d'impunité; & ils exerçoient ces ravages avec tant de licence, qu'ils portoient leur butin, au bord de la mer, & le vendoient à des Marchands que l'eſpoir du gain y attiroit; & dans les rencontres des partis, il y avoit ſouvent plus de Carthaginois tués ou pris, que dans une guerre déclarée. Les Carthaginois en portoient ſouvent leurs plaintes à Syphax, & pouſſoient ce Prince, déja irrité par lui-même contre ces pillards, à oppprimer ce reſte d'ennemis : mais il lui paroiſſoit indigne de la majeſté royale, de courir lui-même après un voleur qui n'avoit point d'autre aſyle que les montagnes.

Il choisit pour cette expédition un de ses Lieutenants nommé Bocchar, homme vif, brave & entreprenant : il lui donna quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux, & lui promit les plus grandes récompenses, s'il lui rapportoit la tête de Massinissa, ou qu'il le lui amenât vivant, ce qui lui causeroit encore plus de joie. Bocchar ayant donc attaqué la troupe de Massinissa dans le temps qu'elle y pensoit le moins, commença par séparer les troupeaux & ceux qui les gardoient, dont le nombre étoit fort grand, d'avec les gens armés de Massinissa : ensuite il poussa Massinissa lui-même avec le peu qu'il avoit de soldats, jusques sur le sommet de la montagne. Dès lors regardant la guerre comme terminée, il envoya à Syphax les hommes & les troupeaux qu'il avoit pris, & avec eux la plus grande partie des troupes qu'il lui avoit données, comme inutiles pour le peu qui lui restoit à faire. Il ne garda avec lui qu'autour de cinq cents piétons & deux cents cavaliers, avec lesquels il se mit à poursuivre dans la plaine Massinissa, qui étoit descendu des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin il l'enferma dans un

Il est réduit aux dernieres extrêmités.

vallon étroit, dont les deux issues étoient fermées. Mais Massinissa, à la tête de cinquante cavaliers au plus, se déroba à ceux qui le poursuivoient, en suivant les détours de la montagne qui leur étoient inconnus. Cependant Bocchar le suivit à la piste ; & l'ayant joint auprès de Clupée, dans une large plaine, il l'investit de façon qu'il lui tua tous ses cavaliers, à l'exception de quatre, & le blessa lui-même, ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la mêlée il ne lui échappât, lorsqu'il croyoit l'avoir entre ses mains ; mais ce n'étoient que cinq hommes qui fuyoient sous les yeux d'un nombre considérable de cavaliers, dont les uns leur marchoient sur les talons, pendant que les autres coupoient la plaine obliquement pour ne les pas manquer. Il ne sembloit pas qu'ils pussent échapper, lorsqu'ils rencontrerent fort à propos une riviere, dans laquelle ils ne balancerent pas à se précipiter tout à cheval, l'incertitude de se sauver à la nage le cédant au péril évident d'être tués ou pris. Le courant de l'eau qui étoit rapide, les emporta malgré tous leurs efforts ; & les gens de Bocchar en ayant vu périr deux dans les

gouffres profonds du fleuve, crurent que le Prince lui-même avoit été submergé. Mais il s'étoit sauvé avec les deux autres, entre les arbrisseaux qui couvroient la rive opposée. Ce fut là que Bocchar s'arrêta, soit qu'il n'osât pas se jetter dans le fleuve, ou qu'il crût n'avoir plus d'ennemis à poursuivre. Il s'en retourna auprès de son maître, à qui il annonça faussement la mort de Massinissa. Syphax fit part aux Carthaginois d'un si heureux événement. Mais le bruit qui s'en répandit par toute l'Afrique, fit différentes impressions sur les esprits, suivant qu'on étoit prévenu pour ce jeune Prince, ou d'affection ou de haine. Massinissa se tint caché pendant plusieurs jours dans une caverne, où il attendoit la guérison de sa blessure, vivant de ce que ses deux cavaliers pouvoient voler dans le voisinage. Dès que sa plaie fut fermée, & qu'il se crut en état de souffrir l'agitation & le mouvement, il sortit de sa retraite, & marcha avec une audace sans exemple à la conquête de ses propres Etats : & ayant ramassé en chemin faisant environ quarante cavaliers, il entra dans la Massylie, déclarant hautement qui il étoit. Alors ceux de

son parti sentant renaître tout d'un coup le zele & l'amour qu'ils avoient eu pour lui, & pénétrés de joie de voir revivre, contre leur espérance, celui qu'ils avoient pleuré comme mort, firent de si grands efforts, qu'il se vit en très peu de jours à la tête de six mille hommes de pied, & de quatre mille cavaliers tout armés : & avec ces troupes, non seulement il se remit en possession de son Royaume, mais osa encore ravager les confins des Massyliens, qui sont les sujets de Syphax. Par cette révolution, ayant obligé ce Prince à reprendre les armes, il alla se camper, en attendant, entre Cirtha & Hipponne, sur des hauteurs, d'où il pouvoit se procurer aisément toutes les choses dont il avoit besoin.

Massinissa se voit tout de nouveau à la tête d'une armée.

L'entreprise parut trop importante à Syphax, pour être confiée à un simple Lieutenant. Ainsi il chargea son fils Vermina de faire un grand circuit avec une partie de l'armée, & de venir attaquer par derriere les ennemis, qui croyoient n'avoir à craindre que ceux qu'ils avoient en face, commandés par le Roi même. Vermina partit de nuit, afin de mieux cacher sa marche & le dessein qu'il avoit d'attaquer : au lieu

que Syphax sortit de son camp en plein jour, & à la vue de Massinissa, lui faisant connoître ouvertement qu'il alloit lui livrer bataille. Lorsqu'il jugea que son fils devoit être à portée de fondre sur les ennemis, il monta par une pente assez douce droit à eux, quoiqu'ils fussent postés sur la hauteur vis-à vis de lui, comptant sur la multitude de ses troupes, & sur les embuches qu'il leur avoit préparées. Massinissa, à qui le terrein étoit favorable, ne balança pas non plus à ranger son armée en bataille. On combattit avec beaucoup de furie, & pendant long-temps, Massinissa soutenu par l'avantage de son poste & par la valeur de ses soldats, & Syphax par le nombre des siens, qui, surpassant infiniment celui des ennemis, fut en état de se partager, pour combattre les uns de front, & les autres par derriere. Voilà ce qui donna la victoire à Syphax, & ne permit pas même aux vaincus, enveloppés de tous côtés, de chercher au moins leur salut dans la fuite. Ainsi tout fut taillé en pieces, ou demeura prisonnier, infanterie & cavalerie, à l'exception d'environ deux cents cavaliers, qui combattirent toujours serrés & de pied

Massinissa vaincu, se sauve avec un petit nombre de cavaliers.

ferme autour de Maſſiniſſa. Mais avant de ſe laiſſer accabler, il partagea cette petite troupe en trois corps, ordonnant à chacun de ſe faire jour à travers les ennemis, leur marquant le lieu où ils devoient ſe raſſembler. Pour lui, à la tête de l'un des trois, il s'ouvrit un paſſage à l'endroit qu'il avoit prémédité, & ſe ſauva malgré les traits dont les vainqueurs tâchoient de le percer. Les deux autres troupes lui manquerent, l'une s'étant rendue par crainte, & l'autre ayant combattu opiniâtrément, juſqu'à ce qu'elle eût été entiérement accablée. Vermina continuoit toujours à pourſuivre Maſſiniſſa, & le ſerroit de fort près. Mais celui-ci fit tant de tours & de détours, qu'il lui échappa toujours des mains. Enfin, Vermina las de courir, & déſeſpérant de l'atteindre, l'abandonna tout-à fait. Maſſiniſſa pénétra juſques dans la Petite Syrte avec ſoixante cavaliers, & ſoutenu par la gloire d'avoir déja recouvré plus d'une fois le Royaume de ſon pere, il reſta entre le pays des Garamantes, & les places des Carthaginois, juſqu'à l'arrivée de C. Lélius & de la flotte Romaine en Afrique. Ces circonſtances me portent à croire,

que le corps de troupes avec lequel il vint dans la ſuite joindre Scipion, n'étoit pas ſi conſidérable. Car ceux qui lui donnent une plus grande ſuite, le repréſentent plutôt avec la fortune éclatante d'un Roi actuellement régnant, que dans l'état humiliant d'un Prince dépouillé.

Les Carthaginois ayant fait des levées, mirent ſur pied un nouveau corps de cavalerie, en la place de celui qui avoit été défait avec ſon Chef, & en donnerent le commandement à Hannon, fils d'Amilcar. Ils envoyerent lettres ſur lettres, ambaſſade ſur ambaſſade à Aſdrubal & à Syphax, pour les preſſer d'agir. Ils ordonnoient à l'un de venir délivrer ſa Patrie preſqu'aſſiégée par les ennemis: ils conjuroient l'autre d'accourir au ſecours de Carthage & de toute l'Afrique. Scipion étoit alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il étoit venu camper, après être reſté quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de ſa flotte. Comme Hannon, avec la cavalerie qu'on lui avoit donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'étoit pas même en état de les empêcher de piller la campagne, ſon premier ſoin

fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ses cavaliers. Et sans rejetter ceux des autres Nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui sont les meilleurs hommes de cheval qu'il y ait en Afrique. Il étoit à la tête d'environ quatre mille cavaliers, lorsqu'il s'enferma dans la ville de Salera, à quinze milles du camp des Romains. Quand Scipion l'eut appris : » Quoi, dit-il, de la cavalerie à couvert dans une Ville pendant l'Eté ! » Fût-elle beaucoup plus nombreuse, » je m'en mets peu en peine, tant » qu'elle sera commandée par un tel » Chef «. Alors croyant devoir agir avec d'autant plus de vigueur & de diligence, que les ennemis faisoient paroître plus de nonchalance & de lenteur, il ordonna à Massinissa d'aller caracoller jusqu'aux portes de Salera, pour attirer les ennemis au combat, lui recommandant de se retirer à petit pas, dès que les ennemis seroient sortis de leurs murailles, & qu'il ne seroit plus en état de leur résister. Qu'il viendroit le secourir quand il le faudroit. Il ne différa que le temps dont il crut que Massinissa avoit besoin pour engager les ennemis au combat : & aussi-tôt

il s'avança avec la cavalerie Romaine à la faveur des collines qui couvroient fort à propos le chemin qu'il suivoit. Massinissa, selon les ordres qu'il avoit reçus, tantôt en attaquant hardiment les ennemis jusqu'à leurs portes, tantôt en fuyant devant eux avec une crainte apparente, fit si bien qu'Hannon, dont l'audace étoit augmentée par la fausse épouvante des Romains, sortit de la ville pour le charger. Mais il n'étoit pas peu embarrassé, forçant les uns, encore tout endormis & pleins de vin, à prendre leurs armes & à brider leurs chevaux; tandis qu'il arrêtoit les autres qui sortoient confusément par toutes les portes, sans ordre & sans drapeaux. Massinissa reçut avec courage ceux qui se jetterent hors des portes les premiers, en petit nombre & sans précaution. Un moment après, il en sortit une foule, qui rendit le combat égal entre les deux partis. Enfin lorsque tous les cavaliers d'Hannon furent en état d'agir, il se trouva le plus foible. Il ne prit pourtant pas la fuite avec précipitation; mais lâchant pied peu-à-peu, il se battit en retraite, & les attira jusqu'aux collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors les gens

de Scipion qui étoient frais, aussi-bien que leurs chevaux, parurent, & entourerent Hannon & ses Africains, qui s'étoient bien fatigués à force de combattre Massinissa, ou de le poursuivre. Massinissa, de son côté, en faisant volte-face, revint au combat. Hannon fut tué sur la place, avec environ mille cavaliers qui faisoient son avant-garde, ayant été coupés par les Romains, & mis par-là hors d'état de se sauver. Tous les autres effrayés surtout de la perte de leur Chef, s'enfuirent à bride abattue. Mais les vainqueurs les poursuivirent pendant plus de dix lieues, & en prirent ou tuerent encore près de deux mille. Les vaincus avouoient eux-mêmes qu'il avoit été tué dans cette action deux cents cavaliers Carthaginois, des plus illustres par leurs richesses & par leur naissance.

Hannon, frere d'Annibal, est tué & défait par Scipion.

Par hasard, le jour même que ce combat se donna, les vaisseaux qui avoient porté en Sicile le premier butin dont on a parlé, revinrent avec de nouvelles provisions, comme s'ils avoient deviné qu'on avoit besoin d'eux pour porter de nouvelles dépouilles. Tous les Auteurs n'ont pas

parlé de ces deux Hannons défaits & tués l'un après l'autre, dans deux combats de cavalerie où ils commandoient. Quelques-uns ont craint apparemment de faire une méprise, en racontant deux fois le même fait. Pour Célius & Valerius, ils ne font même Hannon que prisonnier. Scipion fit des dons très-honorables aux Officiers & aux Soldats, à proportion de leur valeur. Mais il traita Massinissa avec plus de distinction qu'aucun autre. Il mit une forte garnison dans Salera : & étant parti avec le reste de ses troupes, non-seulement il ravagea toutes les campagnes par où il passa, mais il prit même en chemin faisant un grand nombre de Villes ou de Bourgs ; & ayant porté de tous côtés la terreur de ses armes, il revint dans son camp sept jours après qu'il en étoit sorti, traînant après lui une grande multitude d'hommes & d'animaux, & un butin infini de toute espece, dont il chargea une seconde fois ses vaisseaux, & les renvoya en Sicile. Ensuite, abandonnant le pillage & autres expéditions de peu de conséquence, il tourna toutes ses forces contre la ville d'Utique, dans le dessein, après l'avoir prise, d'en faire une

Scipion entreprend le siege d'Utique.

place d'armes, qui lui ſeroit très avantageuſe pour l'exécution de ſes projets. Il l'attaqua donc en même temps, & avec ſa flotte, du côté qu'elle eſt baignée par les flots de la mer, & avec ſon armée de terre, de deſſus une éminence qui commande les murailles mêmes. Outre les machines qu'il avoit apportées avec lui, & celles qui lui étoient venues de Sicile avec des proviſions de bouche, il en faiſoit encore faire de nouvelles dans un arſenal, où il avoit enfermé pour cet effet une grande multitude d'ouvriers. Les habitants d'Utique aſſiégés par tant & de ſi puiſſants ennemis, n'eſpéroient du ſecours que des Carthaginois : & les Carthaginois eux-mêmes n'attendoient leur ſalut que d'Aſdrubal, ſuppoſé même qu'il pût obtenir de Syphax qu'il prît les armes en leur faveur. Aſdrubal, par le moyen des levées qu'il fit avec toute la diligence & toute la ſévérité poſſible, mit ſur pied juſqu'à trente mille hommes d'infanterie, & trois mille cavaliers. Mais avec des forces ſi conſidérables, il n'oſa pas approcher des ennemis, que Syphax ne fût venu le joindre Ce Prince vint enfin à ſon ſecours avec cinquante

mille hommes de pied & dix mille chevaux : & étant ſur-le-champ parti de Carthage, il vint camper aſſez près d'Utique & des retranchements des Romains. Tout le fruit qu'il tira d'un armement ſi conſidérable, fut d'obliger Scipion à lever le ſiége d'Utique, après avoir fait inutilement, pendant quarante jours, tous les efforts imaginables pour s'en rendre maître. Ainſi comme l'Hiver approchoit, il alla camper ſur un promontoire qui s'étend aſſez avant dans la mer, & ſe joint, du côté de la terre, à une petite éminence, enfermant dans les mêmes retranchemens l'armée de terre & celle de mer. Les Légions étoient poſtées ſur le haut de la colline, dans le milieu. Les vaiſſeaux avec les nautonniers & les ſoldats de marine, occupoient le côté du Septentrion : & la cavalerie étoit campée vers le Midi, au bas de la colline. Voilà ce qui ſe paſſa en Afrique juſqu'à la fin de l'Automne.

Outre les blés que Scipion avoit enlevés des campagnes qu'il avoit pillées, & ceux qu'on lui avoit amenés de Sicile & d'Italie, le Propréteur Cn. Octavius lui en apporta encore une

grande quantité, qui lui étoient envoyés de Sardaigne par Tib. Claudius, Préteur de cette Province : en ſorte qu'il en remplit non-ſeulement les greniers qu'il avoit déja, mais fut encore obligé d'en faire bâtir de nouveaux. Comme ſes ſoldats manquoient d'habits, il envoya le même Octavius en Sardaigne, pour en conférer avec le Préteur de cette Province. Il s'acquitta encore ponctuellement de cette commiſſion ; & en très peu de temps, il en rapporta douze cents robes, & douze mille tuniques. Dans la même campagne où ces choſes ſe paſſerent en Afrique, le Conſul Pub. Sempronius fut attaqué dans ſa marche par Annibal. Les deux partis combattirent par pelottons, plutôt qu'en bataille rangée. Dans cette action, plus tumultueuſe que réguliere, le Conſul fut repouſſé, & laiſſa ſur la place douze cents des ſiens. Il regagna ſon camp avec aſſez de déſordre. Cependant Annibal n'oſa pas l'y attaquer. Ainſi le Conſul profitant du ſilence de la nuit prochaine, partit de ce lieu, après avoir fait avertir le Proconſul Pub. Licinius de venir au-devant de lui avec ſes Légions. Dès que les deux Généraux

Le Conſul Sempronius eſt battu par Annibal, puis le bat à ſon tour, avec beaucoup d'avantage.

ſe furent joints, ils revinrent avec les deux armées chercher Annibal, pour lui préſenter le combat, qu'il accepta ſans balancer. Il étoit encouragé par la victoire qu'il venoit de remporter, & Sempronius par l'augmentation de ſes forces. Le Conſul mit ſes Légions aux premiers rangs, & celles de Licinius au corps de bataille ; & avant de commencer la charge, promit un Temple à la Fortune Primigénie, ſi ce jour-là il battoit les ennemis. Son vœu fut exaucé. Il défit & mit en fuite les Carthaginois, leur tua plus de quatre mille hommne, en prit vivants près de trois cents, avec quarante chevaux & onze étendards. Annibal abattu par cette défaite, mena ſon armée du côté de Crotone. Pendant ce tems-là, le Conſul M. Cornelius, dans l'autre partie de l'Italie, employoit la rigueur des jugemens, plutôt que la force des armes, pour contenir ou ramener dans le devoir les Etruriens, qui s'étoient preſque tous attachés à Magon, dans l'eſpérance d'exciter quelque ſoulévement par ſon moyen. Dans ces recherches, qu'il faiſoit en vertu d'un Arrêt du Sénat, il ne ménagea perſonne, ne conſidérant que le crime ou

l'innocence d'un chacun. Plusieurs Etruriens des plus qualifiés, qui étoient allés eux-mêmes trouver Magon, ou avoient envoyé vers lui, pour lui offrir leurs services & ceux de leurs vassaux, furent d'abord condamnés en personne : puis par contumace, lorsque, convaincus de leur révolte, ils se furent eux-mêmes exilés de leur Patrie, sauvant leur vie, mais abandonnant leurs biens au Consul, pour la réparation de leur crime.

Fab Max. pour la seconde fois Prince du Sénat.

Les deux censeurs Livius & Neron se livrent d'une façon honteuse aux mouvements de leur vengeance.

Pendant que les Consuls, chacun dans leur département, agissoient de la façon que je viens de dire, les Censeurs M. Livius & C. Claudius firent la revue des Sénateurs. Q. Fab. Maximus y fut élu, pour la seconde fois, Prince du Sénat. On en nota d'infamie sept, dont aucun n'avoit été élevé aux Magistratures Curules. Ils obligerent, avec beaucoup de rigueur & de fidélité, les Entrepreneurs à faire aux Edifices publics les réparations dont ils étoient chargés. Ils firent marché avec eux pour paver la rue qui conduit du Marché aux bœufs au Temple de Venus, & autour des loges publiques, & pour construire sur le mont Palatin le Temple de la Mere Matute.

Ils mirent auſſi un nouvel impôt ſur le ſel. Il n'avoit été juſques-là que de ſix deniers à Rome & dans toute l'Italie. Ils le laiſſerent à Rome ſur le même pied; mais ils l'augmenterent dans les Villes & Bourgs où ſe tenoient les foires & marchés, dans un endroit plus, dans un autre moins. On ne doutoit pas que l'un des deux Cenſeurs ne fût l'auteur de cette nouvelle charge, pour ſe venger du Peuple qui l'avoit condamné injuſtement. On avoit même remarqué que dans le prix du ſel, les Tribus qui avoient eu le plus de part à ſa condamnation, avoient auſſi été les plus maltraitées. Ce fut de-là que lui vint le ſurnom de Salinator. Le dénombrement fut achevé plus tard que de coutume, parceque les Cenſeurs envoyerent dans les Provinces, pour ſavoir au juſte le nombre des ſoldats dont chaque armée étoit compoſée. Celui de tous les Citoyens, en comptant les ſoldats, ſe trouva monter à deux cents quatorze mille hommes. Ce fut C Claudius Néron qui ferma le luſtre. Enſuite ils prirent le dénombrement des douze Colonies, qui leur fut offert par les Cenſeurs des Colonies mêmes; ce qui ne s'étoit

point encore pratiqué jusqu'à ce tems : & l'on marqua sur les Registres publics ce que chacune avoit de soldats & de revenus, pour en conserver la mémoire à la Postérité. On commença ensuite la revue des * Chevaliers ; & par hasard, les deux Censeurs étoient de ce nombre. Quand on fut venu à la Tribu de Pollia, dans laquelle étoit M. Livius, comme le Crieur hésitoit à citer le Censeur lui-même : Citez M. Livius, lui dit Néron ; & soit qu'il conservât contre lui un reste d'inimitié, soit qu'il affectât mal à propos de paroître sévere, il obligea Livius de se défaire de son cheval, sous prétexte qu'il avoit été condamné par le Peuple. M. Livius à son tour, dans la revue de la Tribu Narnia, obligea Néron, qui en étoit, de vendre son cheval, pour deux raisons : premierement, pour avoir porté contre lui un faux témoignage ; & en second lieu, parcequ'il ne s'étoit pas réconcilié de bonne foi avec lui. Ainsi tout le Peuple Romain fut témoin d'un démêlé très scandaleux entre deux Censeurs, dont l'un s'acharnoit à détruire

* On appelloit ainsi ceux qui avoient des chevaux fournis & entretenus aux dépens de la République.

la réputation de ſon Collegue, aux dépens de la ſienne propre. Lorſqu'il fut queſtion de ſortir de charge, C. Claudius jura ſuivant la coutume, qu'il n'avoit rien fait qui ne fût conforme aux loix; & étant monté dans le tréſor public, il mit ſon collegue parmi ceux à qui il laiſſoit le nom flétriſſant de tributaires. M. Livius pouſſa encore plus loin la vengeance. Car étant venu après ſon collegue au tréſor public, excepté la tribu Mecia, qui ne l'avoit ni condamné, ni créé cenſeur & conſul après ſa condamnation, il flétrit de la même ignominie tout le reſte du peuple Romain, c'eſt-à-dire, trente-quatre tribus entieres, en punition,
» ajouta t'il de ce qu'ils l'avoient con-
» damné injuſtement, puis l'avoient
» nommé conſul & cenſeur, ne pou-
» vant nier qu'ils n'euſſent péché, ou
» une fois dans le jugement qu'ils
» avoient porté contre lui, ou deux
» fois dans les aſſemblées où ils l'a-
» voient élevé aux charges depuis ſa
» condamnation. Il ajouta que Clau-
» dius paieroit tribut, comme les au-
» tres dans les trente-quatre tribus.
» Que s'il y avoit eu quelque exemple

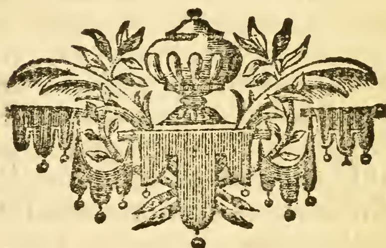
» que le même Citoyen eût été décla-
» ré deux fois Tributaire, il n'auroit
» pas manqué d'imprimer cette note
» à C. Claudius nommément «. L'animosité que les deux Censeurs firent paroître l'un contre l'autre, étoit de mauvais exemple. Mais le Peuple méritoit bien d'être noté pour son inconstance, & les reproches qu'on lui en fit convenoient à la sévérité des Magistrats de ce temps-là. Les deux Censeurs s'étant rendus odieux par la maniere dont ils avoient quitté leur charge, furent aussi-tôt accusés devant le Peuple, par le Tribun Cn Bebius, qui crut avoir trouvé occasion de se faire valoir à leurs dépens. Mais les Sénateurs assoupirent cette affaire,, pour ne point exciter dans la suite la censure au caprice de la multitude.

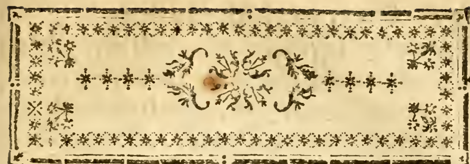
Pendant la même campagne, le Consul prit de force Clampetie, dans l'Abruzze : & dans la même Contrée, Consense, Pandosie, & quelques autres Places de moindre importance, se rendirent volontairement. Et comme le temps des Assemblées approchoit, on fit revenir à Rome M. Cornelius, qui n'avoit point de guerre dans l'Etrurie,

trurie plutôt que Sempronius, qui avoit Annibal en tête. Il créa Consuls Cn. Servilius Cepion, & C. Servilius Geminus. Ensuite on tint les assemblées prétoriennes, dans lesquelles on nomma C. Cornelius Lentulus, Pub. Quintilius Varus, P. Elius Petus, & Pub. Villius Tappulus. Ces deux derniers étoient actuellement édiles Plébéiens. Le Consul ayant terminé les assemblées, s'en retourna dans l'Etrurie, où il avoit laissé son armée. Il mourut cette année quelques Prêtres, qui furent remplacés; sçavoir, M. Emilius Regillus, Prêtre de Mars, par T. Veturius Philon; & M. Pomponius Mathon, Augure & Décemvir par M. Aurelius Cotta, pour le Décemvirat; & pour l'Augurat, par T. Sempronius Gracchus, encore fort jeune, quoiqu'il y eût peu d'exemples qu'on eût élevé personne au sacerdoce dans un âge si peu avancé. Les édiles curules C. Livius & M. Servilius Geminus, mirent cette année dans le Capitole un char d'or à quatre chevaux. Les mêmes firent célébrer pendant deux jours les jeux Romains. Les édiles Plébéiens Pub. Elius & Pub. Vil-

lius repréſenterent les jeux plébéiens autant de tems ; & à l'occaſion de ces jeux, on fit un feſtin ſolemnel à Jupiter.

Fin du neuvieme Livre.





HISTOIRE
DE LA
SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

Scipion paſſe en Afrique, & , avec le ſecours de Maſſiniſſa, gagne pluſieur batailles, tant ſur Aſdrubal & les Carthaginois, que ſur Syphax & les Numides. Il brûle les deux camps de ſes ennemis, & y fait périr quarante mille hommes par le fer ou par le feu. Il prend Syphax priſonnier. Maſſiniſſa fait Sophonisbe, femme de Syphax, priſonniere; & de ſon vainqueur, devient ſur le champ ſon époux. Scipion condamne la précipitation avec laquelle il avoit contracté ce mariage; ce qui

fait que Massinissa, pour la délivrer de la puissance des Romains, envoye à cette Princesse un poison, avec lequel elle se délivre de la vie. Tant de victoires remportées par Scipion, obligent les Carthaginois à rappeller Annibal d'Italie, qu'il abandonne après seize ans de possession. Après avoir tenté en vain d'engager Scipion à la paix, il lui donne bataille, & est vaincu sans ressource. Après sa défaite, il conseille à ses compatriotes d'accepter les conditions de paix qu'offre Scipion, quelque dures qu'elles soient, & maltraite Gisgon, qui s'y oppose. Magon en retournant en Afrique, meurt des blessures qu'il avoit reçues en combattant contre les romains dans le pays des Insubriens. Massinissa rentre en possession de ses états, ausquels Scipion ajoute ceux de Syphax. On accorde à Scipion, de retour à Rome, le triomphe le plus magnifique qui fût jamais. Il reçoit le surnom d'Africain.

Cn. Servilius Cepion & C. Servilius Geminus, Consuls. An de Rome 549.

LES deux Consuls Cn. Servilius Cepion, & Caius Servilius Geminus étant entrés en charge la seizieme année de la seconde guerre de Carthage, assemblerent les Sénateurs,

pour délibérer avec eux des affaires de la guerre, du département des Généraux, & de tout ce qui regardoit la République. Le Sénat fut d'avis que les deux Consuls s'accordassent entre eux ou tirassent au sort, & qu'en conséquence l'un allât commander dans l'Abruzze contre Annibal, & l'autre dans l'Etrurie & la Ligurie. Que celui qui auroit l'Abruzze pour Province, se mît à la tête de l'Armée de Pub. Sempronius; & que, comme on conservoit aussi à ce dernier l'autorité & le commandement, il allât prendre la place de Pub. Licinius, qui devoit s'en retourner à Rome, après avoir fait voir qu'il joignoit les qualités militaires à tous les autres talents acquis & naturels qu'il possédoit dans un degré plus éminent qu'aucun autre Romain de son temps. Il étoit d'une naissance distinguée, & possédoit de grands biens; il étoit d'une belle figure, & d'une force extraordinaire. Soit qu'il fallût plaider dans le Barreau, ou soutenir un sentiment dans le Sénat & devant le peuple, il étoit difficile de résister à son éloquence. Il connoissoit à fond les loix & les coutumes de sa patrie, & toutes les autres parties de

Eloge Licinius.

la Jurisprudence, & il avoit eu occasion dans son consulat de faire connoître qu'il n'étoit pas moins propre à la guerre. On fit le même décret pour l'Etrurie & la Ligurie, qu'on avoit fait pour l'Abruzze. M. Cornelius eut ordre de laisser son armée au nouveau Consul, & d'aller commander dans la Gaule les légions qui avoient servi l'année précédente sous les ordres du Préteur L. Scribonius. Ensuite ils tirerent les provinces au sort, qui fit échoir l'Abruzze à Cepion, & l'Etrurie à Servilius Géminus. Les Préteurs ayant fait la même cérémonie, eurent pour leur partage; savoir, Elius Petus, la Jurisdiction de Rome, Cn. Lentulus la Sardaigne, Pub. Villius, la Sicile, & Quintilius Varus, Rimini, avec les deux légions qui avoient servi sous Spurius Lucretius. Ce dernier, à qui on conserva le commandement, fut chargé de rebâtir la Ville de Gênes, que Magon avoit détruite. On ordonna que Pub. Scipion conserveroit son autorité & le commandement des armées, jusqu'à ce que la guerre fût terminée en Afrique, sans limiter aucun temps, & on indiqua des prieres publiques, pour demander aux Dieux

qu'ils voulussent bien faire tourner à l'avantage & à la gloire du peuple Romain, de Scipion lui-même & de son armée, le dessein qu'il avoit formé de passer en Afrique, & qu'il avoit jusques-là assez heureusement exécuté.

On leva trois mille soldats, tant pour remplacer dans la Sicile les meilleures troupes qu'on avoit fait passer de cette Province en Afrique, que pour servir sur les quarante vaisseaux qui devoient garder les côtes, & empêcher ceux des Carthaginois d'en approcher. Villius conduisit avec lui en Sicile treize vaisseaux neufs, & y fit radouber les anciens qui n'étoient pas en état de tenir la mer. M. Pomponius, Préteur de l'année précédente à qui on avoit donné le commandement de cette flotte, y embarqua les nouveaux soldats qui avoient été amenés d'Italie; & les Senateurs ordonnerent que Cn. Octavius, qui avoit aussi été Préteur, & qui conservoit comme lui son autorité, allât, avec un nombre égal de vaisseaux, garder les côtes de Sardaigne. Le Préteur Lentulus eût ordre de lui fournir deux mille hommes pour cette expédition.

Et parcequ'on ne savoit pas de quel côté les Carthaginois envoieroient leur flotte; & qu'il étoit vraisemblable qu'ils viendroient fondre sur l'endroit qui leur paroîtroit le plus foible, on chargea M. Marcius, Préteur de l'année précédente, de défendre les côtes d'Italie, avec un pareil nombre de vaisseaux. Les Consuls, en vertu d'un décret du Sénat, leverent trois mille hommes pour remonter cette flotte, & deux légions pour être employées suivant les nécessités imprévues de la guerre. L. Lentulus, & L. Manlius Acidinus resterent avec leurs armées, & avec la même autorité, dans les deux parties de l'Espagne où ils avoient déja commandé. Les forces avec lesquelles les Romains firent cette année la guerre, monterent à vingt légions, & cent soixante vaisseaux de longueur. Les Préteurs eurent ordre de partir pour leurs départements; mais les Consuls furent chargés avant de sortir de la ville, de faire représenter les grands jeux que T. Manlius Torquatus s'étoit engagé par un vœu à faire célébrer au bout de cinq ans, si la République se trouvoit encore dans le même état. Ce qui donnoit au peuple de

nouveaux ſcrupules, accompagnés de crainte, c'étoient les prodiges qu'on lui annonçoit de différents endroits. On contoit que les rats du Capitole avoient non-ſeulement déchiré à coups de bec, mais encore avalé l'or de ce temple; que ceux d'Antium avoient rongé une Couronne d'or qui étoit dans le temple de cette ville; qu'autour de Capoue, la campagne avoit été déſolée par une multitude infinie de ſauterelles, ſans qu'on pût ſavoir d'où elles étoient venues; qu'à Réate il étoit né un poulain avec cinq pieds; qu'à Anagnie on avoit d'abord apperçu dans le ciel divers feux épars çà & là, qui, dans la ſuite, s'étant réunis, avoient formé un flambeau d'une grandeur immenſe; qu'à Fruſinon, un arc dont la circonférence étoit fort mince, avoit entouré le Soleil, & que quelques années après, le ſoleil lui-même avoit enfermé cet arc dans un rond beaucoup plus large; qu'à Arpi, la terre s'enfonçant au milieu d'une plaine, avoit formé un grand abîme; que l'un des Conſuls n'avoit point trouvé de foie dans la premiere victime qu'il avoit immolée. On ordonna que, pour expier ces prodiges, on im-

moleroit les grandes victimes, & que le College des Pontifes indiqueroit les Dieux à qui on offriroit ces sacrifices.

Après toutes ces cérémonies, les Consuls & les Préteurs partirent pour leurs départements : mais tous étoient principalement occupés de l'Afrique, comme si le sort la leur eût donnée pour Province, soit qu'ils crussent que le salut de la République dépendoit des succès qu'on auroit de ce côté là ; soit qu'ils voulussent faire leur cour à Scipion, sur qui tous les citoyens avoient alors les yeux tournés. C'est pourquoi on y transporta à l'envi, non-seulement de la Sardaigne, comme on a déja dit, mais encore de la Sicile & de l'Espagne, des vêtements, des bleds, & toutes sortes de provisions. La Sicile y envoya même des armes.

Scipion attentif aux affaires de l'Afrique.

Scipion de son côté ne perdoit pas un moment de temps ; l'hyver n'avoit point interrompu ses travaux, ni suspendu l'attention qu'il donnoit aux affaires & aux embarras qui l'environnoient de toutes parts : car outre le siege d'Utique, qu'il continuoit toujours, il devoit se tenir en garde contre Asdrubal, qui étoit campé à sa

vue, & les Carthaginois avoient mis en mer une flotte bien équippée, dans le dessein de lui couper les vivres. Parmi tant d'occupations, il n'avoit pas renoncé à l'espérance de regagner Syphax, supposé que la jouissance eût rallenti la passion que sa femme lui avoit inspirée, & qui l'avoit entraîné du côté des Carthaginois. Ce Prince proposoit bien des conditions de paix aux deux partis, & les exhortoit à sortir, les uns de l'Italie, & les autres de l'Afrique; mais il ne paroissoit pas disposé à abandonner les Carthaginois, si la guerre continuoit. Il y a bien de l'apparence que ces négociations se firent, comme la plupart des Ecrivains le rapportent, par des agents envoyés de part & d'autre; & j'ai de la peine à croire, comme Valerius d'Antium l'assure, que Syphax soit venu en personne trouver Scipion dans son camp pour traiter avec lui. Scipion rejetta d'abord les propositions de Syphax, sans daigner presque les entendre: mais ensuite, pour avoir un prétexte plausible d'envoyer souvent les siens dans le camp des ennemis, il parut les trouver moins étranges, & fit enfin espérer à Syphax, qu'en continuant les

conférences, on pourroit encore s'accorder. Les barraques des Carthaginois étoient presque entiérement de bois, ou d'autre matiere combustible prise au hasard dans la campagne. Les Numides sur-tout logeoient sous des tentes faites la plupart de roseaux & de nattes, & placées çà & là, sans choix & sans l'ordre des Généraux, quelques-unes même hors des fossés & des retranchementss. Scipion informé de ces circonstances, conçut le dessein & l'espérance de brûler les deux camps ennemis.

Scipion forme le dessein de brûler les camps des Carthaginois & des Numides.

Aux députés qu'il envoyoit à Syphax pour traiter de la paix, il donnoit, au lieu de valets, des officiers du premier mérite, & qui avoient donné des preuves de leur valeur & de leur prudence : ils étoient vêtus en esclaves ; & tandis que leurs prétendus maîtres négocioient avec les Ministres de Syphax, ils se promenoient dans le camp, les uns d'un côté, les autres d'un autre, examinoient soigneusement les entrées & les sorties, la situation & la forme, tant du camp en général, que de ses différentes parties ; remarquoient les logements des Numides & ceux des Carthaginois, me-

furoient des yeux la diftance qu'il y avoit du camp d'Afdrubal à celui de Syphax ; enfin obfervoient la maniere dont on y faifoit la garde jour & nuit, pour juger lequel de ces deux temps conviendroit le mieux pour faire tomber les ennemis dans le piege qu'on leur préparoit : & comme les conférences durerent plufieurs jours, Scipion changeoit exprès ces efclaves de nouvelle efpece, afin que le camp ennemi fût connu d'un plus grand nombre de Romains. A la maniere douce & modérée dont on traitoit, Syphax, de jour en jour, comptoit davantage fur la paix ; & les Carthaginois informés de ce qui fe paffoit, fe flattoient des mêmes efpérances ; lorfque les députés Romains déclarerent à Syphax, » que Scipion leur avoit défendu de » revenir fans lui apporter une ré- » ponfe pofitive ; qu'ainfi il voulût » bien la leur donner, s'il avoit pris » fon parti, ou qu'il confultât au plu- » tôt Afdrubal, s'il le jugeoit à pro- » pos, & les renvoyât, après avoir » fu fa derniere réfolution ; qu'il » étoit temps, ou de conclure la paix, » ou de continuer la guerre avec vi- » gueur. Pendant que Syphax confulte

Asdrubal, & celui-ci les Carthaginois, les espions de Scipion apprirent tout ce qu'ils vouloient savoir ; & lui-même eut tout le temps nécessaire pour préparer les machines dont il avoit besoin : & ni les Carthaginois, ni les Numides, ne prirent aucune précaution contre ses embuches, par un effet assez ordinaire de la sécurité que jettent dans les esprits la proposition & l'espérance d'une paix prochaine. Enfin Syphax donna la réponse qu'on attendoit ; & comme les Romains paroissoient souhaiter la paix avec ardeur, il y ajoutoit quelques conditions un peu dures, qui fournirent à Scipion le prétexte qu'il desiroit de rompre la treve & les conférences. Il dit donc au courrier qui les lui apporta de la part du Roi, qu'il en délibéreroit avec son conseil ; & dès le lendemain, il répondit : « que lui seul avoit » été d'avis d'accepter la paix, & que » tous les autres s'y étoient opposés. » Qu'il allât donc déclarer à son maî- » tre, que l'unique moyen qui lui res- » toit de vivre en paix avec les Ro- » mains, c'étoit de renoncer à l'al- » liance des Carthaginois. Aussi-tôt il rompit la treve, afin de pouvoir

exécuter son projet sans qu'on pût l'accuser de mauvaise foi; & ayant mis sa flotte en mer (car le printems commençoit), il y embarqua ses machines de guerre, comme si son intention eut été d'attaquer Utique du côté de la mer. Il envoya en même-temps deux mille hommes pour s'emparer de l'éminence qui commandoit la Ville, & dont il avoit déja été maître. Ces mouvements avoient deux objets: le premier, d'attirer l'attention des ennemis de dessus le véritable dessein qu'il avoit, sur celui qu'il feignoit d'avoir; le second, d'empêcher que les habitants d'Utique ne fissent quelque sortie dans son camp, qu'il laissoit avec peu de monde, tandis qu'il agiroit contre Syphax & Asdrubal.

Après avoir pris des mesures si justes, il assembla son conseil, & ayant ordonné à ses espions d'y rendre compte de ce qu'ils avoient remarqué dans le camp des ennemis, & prié Massinissa qui avoit une connoissance parfaite de leurs affaires, de dire son avis, il déclara enfin lui-même l'entreprise qu'il vouloit exécuter la nuit suivante. Il ordonna aux Tribuns de faire sortir

les légions du camp au premier ſignal qu'on leur donneroit après le conſeil. Les troupes partirent, ſelon l'ordre qu'elles avoient reçu, immédiatement après le coucher du ſoleil. A la premiere veille de la nuit, elles ſe mirent en ordre de bataille; & marchant au petit pas, elles arriverent ſur le minuit au camp des ennemis, diſtant du leur d'environ deux lieues. Là, Scipion donnant une partie de ſes troupes à Lelius, le chargea d'aller, accompagné de Maſſiniſſa & de ſes Numides, attaquer le camp de Syphax, & d'y mettre le feu. Alors prenant Lelius & Maſſiniſſa ſéparément, il les conjura de remédier par un redoublement de vigilance & d'attention, au trouble que la nuit pouvoit apporter dans l'exécution d'une telle entrepriſe : que pour lui il alloit attaquer Aſdrubal & les Carthaginois; mais qu'il ne commenceroit que quand il auroit vu le feu dans le camp de Syphax. Il n'attendit pas long-temps; car dès que la flamme eut pris aux premieres cabanes, elle ſe communiqua de proche en proche avec tant de promptitude, qu'en très peu de temps, toutes les parties du camp furent embraſées. On

Scipion envoie Lelius & Maſſiniſſa brûler le camp de Syphax.

peut juger de la consternation que jetta parmi les ennemis un incendie nocturne, si vîte & si universellement répandu. Mais les barbares, qui l'attribuoient au hasard, & non au stratagême des Romains, étant accourus presque nuds pour l'éteindre, tomberent entre les mains des ennemis bien armés, sur-tout des Numides, que Massinissa, par la connoissance qu'il avoit des lieux, avoit disposés dans toutes les places par où on pouvoit échapper. Le feu en étouffa plusieurs à moitié endormis dans leurs lits; plusieurs tombant les uns sur les autres, furent écrasées dans les portes mêmes trop étroites pour recevoir tous ceux qui s'y précipitoient afin de se sauver.

L'éclat que jettoit un si grand embrâsement, frappa d'abord les sentinelles des Carthaginois. Ensuite d'autres, que le bruit & le fracas avoient réveillés, s'en étant aussi apperçus, tomberent dans la même erreur que les troupes du Roi. Ils crurent que le feu avoit pris de lui-même: les cris que poussoient les soldats blessés & égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi que leur cau-

soit un incendie nocturne, les empêchoient d'en deviner la véritable cause. Ainsi tous s'empressant de courir au secours des Numides, sans porter avec eux d'autres armes que celles dont on se sert pour éteindre le feu, tomboient dans l'embuscade que Scipion, de qui ils ne se défioient pas, avoit placée entre les deux camps. Ce Général les fit tous tuer, poussé par la haine qu'il portoit aux Carthaginois, & encore plus par la crainte de voir éventer son dessein par ceux qui feroient passés d'un camp dans l'autre. Ensuite il alla attaquer les portes du camp d'Asdrubal, presque abandonnées & sans défense, comme il est naturel dans un pareil tumulte : aussi-tôt il fit mettre le feu aux tentes les plus extérieures; la flamme parut d'abord en plusieurs endroits séparés, puis venant à se réunir, elle embrâsa le camp tout entier, & dévora en un moment tout ce qui étoit combustible. Les hommes & les animaux à moitié brûlés, gagnoient les portes pour se sauver; mais en un instant elles furent bouchées par la foule de tant de malheureux qui y tomboient & demeuroient entassés les uns sur les autres. Le fer moissonna

Scipion va lui-même brûler le camp d'Asdrubal.

tous ceux que la flamme avoit épargnés. Et d'un ſeul coup, & preſque dans une ſeule heure, les deux camps de Syphax & d'Aſdrubal furent entiérement détruits. Cependant les deux chefs échapperent avec environ deux mille piétons, & cinq cents cavaliers, la plupart ſans armes, bleſſés ou endommagés par les flammes, reſte déplorable de deux armées ſi nombreuſes. Le fer & le feu firent périr environ quarante mille hommes & huit éléphants. Plus de cinq mille hommes reſterent priſonniers, parmi leſquels on trouva un grand nombre de Gentilshommes Carthaginois, & onze Sénateurs, avec cent ſoixante-quatorze étendarts, plus de deux mille ſept cents chevaux numides, ſix éléphants, & une quantité prodigieuſe d'armes, que le Général brûla pour en faire un ſacrifice à Vulcain.

Quarante mille hommes tués par le fer ou par le feu, ſans compter un grand nombre de priſonniers.

Aſdrubal s'étoit ſauvé dans la Ville la plus prochaine, avec un petit nombre d'Afriquains, & y avoit reçu tous ceux qui, ayant évité la mort, s'y étoient réfugiés, en ſuivant leur Général à la piſte. Mais bientôt après il en ſortit, craignant que les habitants ne le livraſſent à Scipion. En effet,

les Romains ne se presenterent pas plutôt devant leurs portes, qu'elles leur furent ouvertes. Comme ils s'étoient rendus volontairement & sans hésiter, on ne leur fit aucun mal. Mais Scipion prit de suite deux autres villes, dont il accorda les dépouilles aux soldats, avec tout le butin qu'on avoit fait dans les deux camps brulés, & tout ce qu'on avoit pû sauver de l'incendie. Syphax alla camper à huit milles de là, dans un lieu bien fortifié: & Asdrubal se rendit à Carthage pour rassurer les citoyens, & empêcher qu'après la perte qu'on venoit de faire ils ne prissent quelque résolution foible & timide. En effet, la premiere nouvelle de la ruine des deux armées, jetta dans les esprits tant de terreur & de consternation, qu'ils ne douterent point que Scipion n'abandonnât sur le champ le siege d'Utique, pour venir attaquer Carthage. C'est pourquoi les Suffetes, qui sont à Carthage ce que les Consuls sont à Rome, assemblerent le Sénat, qui se trouva partagé entre trois avis différents. Les uns vouloient qu'on envoyât des ambassadeurs à Scipion, pour traiter avec lui de la paix les autres, qu'on rappellât Annibal

pour défendre ſa patrie contre des ennemis qui ne la menaçoient pas moins que de ſa ruine. D'autres enfin, imitant dans l'adverſité la conſtance des Romains, ſoutenoient qu'il falloit mettre ſur pied de nouvelles troupes, & prier Syphax de ne point abandonner ſes alliés, ni ſe décourager pour une premiere défaite. Ce ſentiment prévalut ſur les deux autres, ſoutenu de la préſence d'Aſdrubal, & de la fermeté des Barciens, tous oppoſés à la paix. On commença donc à faire des levées dans la ville & dans les campagnes; & on envoya des ambaſſadeurs à Syphax qui, de ſon côté, ſe préparoit à recommencer la guerre de toutes ſes forces. Car ſa femme ne s'étoit pas contentée d'employer, comme auparavant les careſſes, déja aſſez puiſſantes ſur l'eſprit d'un mari auſſi paſſionné que Syphax; mais elle y avoit ajouté les prieres les plus tendres & les plus preſſantes, le conjurant, toute baignée de larmes, de ne point abandonner ſon pere & ſa patrie, & de ne pas ſouffrir que Carthage fût dévorée par les mêmes flammes qui avoient conſumé les deux camps. Les ambaſſadeurs ajoutoient, pour l'encourager,

Les Carthaginois levent de nouvelles troupes, pour continuer la guerre.

Sophonisbe engage Syphax à demeurer ferme.

qu'ils avoient rencontré dans leur chemin quatre mille Celtiberiens, tous jeunes & braves, que les officiers de Carthage avoient enrollés en Espagne, autour de la ville d'Abba, & qu'Asdrubal viendroit bientôt le joindre avec des troupes considérables. C'est pourquoi, après avoir fait aux ambassadeurs une réponse très obligeante & très favorable, il leur montra une grande multitude de Numides qu'il avoit levés dans la campagne, & à qui il avoit donné depuis peu de jours des chevaux & des armes, & les assura que son dessein étoit de mettre sur pied toute la jeunesse de son Royaume; qu'il savoit bien que c'étoit dans un incendie, & non dans un combat, qu'ils avoient fait la derniere perte; & qu'il falloit avoir été » vaincu par les armes, pour s'avouer » inférieur à son ennemi dans la guerre. Il congédia les ambassadeurs de Carthage avec cette réponse. Et peu de jours après, Asdrubal & Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montoient environ à trente mille combattants.

Scipion regardant Syphax & les Carthaginois comme des ennemis

hors de combat, ne ſongeoit plus qu'à preſſer le ſiege d'Utique : & déja il faiſoit approcher ſes machines des murailles de cette ville, lorſqu'il apprit que ſes ennemis s'étoient remis en campagne avec de nouvelles armées. Il fut donc obligé d'interrompre ſes attaques ; & laiſſant pour la forme, un petit nombre de ſoldats dans ſes lignes & ſur ſes vaiſſeaux, il partit lui-même, avec l'élite & le plus grand nombre de ſes troupes, pour aller chercher les ennemis. Il ſe poſta d'abord ſur une éminence éloignée de quatre milles du camp de Syphax. Le lendemain il deſcendit avec ſa cavalerie dans une large plaine qui eſt au-deſſous de cette hauteur, & paſſa tout le jour à harceler les ennemis, & à les défier en allant eſcarmoucher juſqu'aux portes de leur camp. Pendant les deux jours ſuivants, les armées firent réciproquement des courſes l'une ſur l'autre, & ſe livrerent de légers combats, dans leſquels il ne ſe paſſa rien de mémorable. Mais le quatrieme jour, les deux partis ſe rangerent tout de bon en bataille. Scipion plaça les princes au ſecond rang, derriere les piquiers, qui formoient l'avant-garde,

& les Triariens au corps de réserve. Il mit la cavalerie Italienne à l'aîle droite, Massinissa & les Numides à la gauche. Syphax & Asdrubal opposerent leurs Numides à la cavalerie Italienne, & les Carthaginois à Massinissa : les Celtiberiens étoient au corps de bataille, & devoient combattre contre les légions Romaines, rangées vis-à-vis d'eux. Ce fut en cet ordre qu'ils en vinrent aux mains. Dès le premier choc, les deux aîles des ennemis plierent. Car les Numides de Syphax qui la plupart, n'étoient que des paysans, ne purent résister à la cavalerie Romaine, ni les Carthaginois qui n'étoient non plus que de nouvelles milices, à Massinissa, qui joignoit à sa valeur & à son experience, la fierté que donne une victoire toute récente. Les Celtiberiens, quoiqu'abandonnés & à découverts par la fuite des deux aîles, resterent cependant dans leur poste, parcequ'aussi bien la fuite ne pouvoit les sauver dans un pays inconnu, & qu'ils ne croyoient pas devoir espérer aucun pardon de Scipion, qu'ils venoient attaquer en Afrique avec des armes mercenaires, malgré les obligations qu'ils lui avoient, eux

&

& leur nation. Ainſi entourés de tous côtés par les ennemis, ils tomboient morts les uns ſur les autres, & ne quittoient les armes qu'avec la vie. Comme c'étoit principalement contre eux qu'on étoit acharné, Syphax & Aſdrubal eurent quelque relâche, dont ils profiterent pour ſe ſauver. La nuit ſurprit les vainqueurs, plus las de tuer que de combattre.

Aſdrubal & Syphax défaits dans une deuxieme bataille.

Le lendemain, Scipion envoya à la pourſuite des vaincus Lélius & Maſſiniſſa, avec toute la cavalerie Romaine & Numide, & quelques ſoldats des plus alertes. Pour lui, avec le gros de l'armée, il réduiſit ſous la puiſſance des Romains, toutes les Villes voiſines qui étoient de la dépendance de Carthage, employant la crainte & la force contre celles qui refuſoient de ſe rendre volontairement. L'allarme étoit grande parmi les citoyens de Carthage, qui s'imaginoient que Scipion n'auroit pas plutôt ſoumis tout le pays d'alentour, qu'il tourneroit ſes armes contre la Capitale même. C'eſt pourquoi ils rétabliſſoient les murailles, & les ſoutenoient par de bonnes fortifications. Tous, à l'envi les uns des autres, tranſportent de la campagne dans

Scipion ſoumet toutes les villes de la dépendance de Carthage.

la ville, toutes les provisions dont on a besoin pour soutenir un long siege. Il s'en trouve peu qui parlent de paix : plusieurs sont d'avis qu'on envoye des Députés à Annibal, pour le rappeller en Afrique. La plus grande partie veulent qu'on envoye la flotte, qui étoit destinée à couper les vivres aux ennemis, pour surprendre & opprimer les vaisseaux que Scipion avoit laissés à la rade d'Utique, & qui ne se tenoient pas beaucoup sur leurs gardes. Ils espéroient qu'en même temps elle pourroit détruire tout l'armement naval des Romains, qui n'étoit défendu que par un petit nombre de gens. Ce fut le parti qu'ils prirent, persistant toujours dans le dessein de faire revenir Annibal, parceque le succès qu'on pouvoit avoir à l'attaque des vaisseaux ennemis, pouvoit bien soulager la ville d'Utique, mais non pas délivrer de crainte celle de Carthage, qui ne pouvoit être défendue que par Annibal & son armée. Ainsi, dès le lendemain, la flotte se mit en mer, & les Députés partirent pour l'Italie, la situation des affaires ne souffrant aucune négligence, & chacun se regardant comme l'ennemi de sa Patrie,

A Carthage on demande le retour d'Annibal.

s'il manquoit à faire tout ce qui dépendoit de lui. Scipion, pour débarrasser son armée, chargée des dépouilles de tant de Villes, envoya les prisonniers & le reste du butin dans le vieux camp, auprès d'Utique : & songeant dès-lors à se rendre maître de Carthage, il s'empara de Tunete, qui n'en est éloignée que d'environ quinze milles, & qui avoit été abandonnée de ceux à qui on en avoit confié la garde. Ce poste étoit très fort, tant par sa situation naturelle, que par les ouvrages qu'on y avoit ajoutés. D'ailleurs on le voyoit de Carthage; comme Carthage elle même, avec toute la mer qui l'environne, étoit en vue à ceux qui en étoient maîtres.

Les Romains travailloient déja à se retrancher en cet endroit, lorsqu'ils apperçurent la flotte des ennemis qui voguoit de Carthage à Utique. C'est pourquoi Scipion leur ordonna aussitôt d'abandonner leur ouvrage, & de se mettre en marche, craignant que les vaisseaux qu'il avoit laissés au siége d'Utique ne fussent opprimés par ceux des Carthaginois auxquels ils n'étoient pas en état de résister, parceque les premiers étoient très aisés à mettre en

mouvement, & munis de toutes les armes & de tous les outils dont on a besoin pour bien manœuver dans un combat ; au lieu que ceux des Romains étoient chargés de tout l'attirail d'un siege, & beaucoup plus propres à porter des fardeaux, qu'à livrer une bataille. D'ailleurs ils étoient appliqués aux murailles d'Utique de si près, qu'ils pouvoient servir de digue ou de pont pour y monter. C'est pourquoi Scipion, contre l'usage des batailles navales, ayant placé à l'arriere garde & près de la terre les galeres à proue qui pouvoient servir de rempart aux autres, il opposa aux ennemis, du côté de la mer, en forme de murailles, tous les vaisseaux de charge, dont il avoit fait quatre rangs. Et pour empêcher que dans le tumulte du combat ils ne se déplaçassent, il les attacha tous ensemble, en traversant les mâts & les antennes d'un bâtiment dans un autre, & liant le tout avec de gros cables ; ce qui formoit un corps dont les parties étoient inséparables : ensuite il les couvrit de planches, afin que les soldats pussent passer de l'un à l'autre, laissant sous ces especes de ponts des intervalles, par où les esquifs

devoient paſſer entre les barques, pour aller chercher les ennemis, & ſe retirer en ſûreté. Tout ceci ayant été exécuté à la hâte, ſelon le temps, il mit ſur les vaiſſeaux de charge environ mille hommes choiſis, & y fit porter toute ſorte de traits, ſur-tout de ceux qui ſe lancent de loin, en aſſez grande quantité pour n'en point manquer, quelque long que fût le combat. Avec ces préparatifs & ces ſecours, ils attendoient l'arrivée de l'ennemi, dans l'intention de le bien recevoir. Si les Carthaginois n'avoient point perdu de temps, ils auroient ſurpris les Romains dans le trouble & dans l'embarras, & les auroient accablés dès la premiere attaque. Mais étant encore effrayés des pertes qu'ils avoient faites ſur terre, & ne ſe fiant pas trop à la mer, quoiqu'ils y fuſſent de beaucoup les plus forts, ils perdirent un jour entier à naviger avec beaucoup de lenteur, & n'aborderent qu'après le coucher du ſoleil, au port que les Africains nomment Rufcinon. Le lendemain, quand le ſoleil fut levé, ils mirent leurs vaiſſeaux en état dans la haute mer, comme pour donner une bataille dans les formes; & dans l'opi-

nion que les Romains viendroient les attaquer, ils demeurerent assez long-temps dans cette situation. Mais voyant que les Romains ne faisoient aucun mouvement, ils vinrent enfin fondre sur leurs vaisseaux de charge. Ces bâtiments aussi immobiles que des murailles, attaqués par la flotte Carthaginoise, ne présentoient point l'image d'un combat naval. Comme les barques des Romains surpassoient de beaucoup les galeres ennemies en hauteur, les traits des Carthaginois jettés de bas en haut devenoient la plupart inutiles; au lieu que ceux qu'on leur lançoit de dessus les vaisseaux de charge, bien loin de perdre quelque chose de leur force, l'augmentoient encore en chemin. Les frégates & autres bâtiments légers qui alloient & venoient par les intervalles qu'on avoit laissés sous les ponts, étoient d'abord accablés du seul choc des vaisseaux à proue des Carthaginois, à qui ils étoient très inférieurs en force & en grandeur. Mais dans la suite ils nuisoient même beaucoup aux soldats qui combattoient de dessus les vaisseaux de charge, parcequ'ils les obligeoient souvent de rete-

Combat naval auprès d'Utique.

nir leurs coups, dans la crainte de bleſſer leurs compagnons au lieu des ennemis parmi leſquels ils ſe trouvoient engagés. Enfin les Carthaginois commencerent à jetter de leurs vaiſſeaux dans les barques de charge des crochets de fer qu'ils appellent harpagons : & comme les Romains ne pouvoient les couper, non plus que les chaînes auxquelles ils étoient ſuſpendus, la galere à proue, qui avoit accroché un vaiſſeau de charge, l'entraînoit, en ſe retirant en arriere, & avec lui toute la ligne dont il faiſoit partie, les cordages qui le lioient avec les autres venant à ſe rompre, par la violence dont une ſeule barque étoit emportée. Ce fut de cette façon qu'ils mirent en pieces & écrâſerent toutes les planches dont les ponts étoient faits ; en ſorte que les ſoldats Romains eurent à-peine le temps de paſſer ſur le ſecond rang des barques. Six de ces bâtiments de charge ayant été trainés par la proue juſqu'à Carthage, y cauſerent une joie beaucoup plus grande que ne le méritoit un ſi médiocre avantage. Mais ce qui le faiſoit paroître plus conſidérable aux Carthaginois, c'eſt qu'après avoir verſé ſouvent des larmes

ſur les pertes continuelles qu'ils avoient faites, ils n'avoient pas eſperé qu'aucun évenement agréable leur donnât lieu de les eſſuyer, outre qu'ils jugeoient que la flotte Romaine auroit été entiérement détruite, ſi leurs Capitaines avoient fait plus de diligence, & que Scipion ne fût pas venu à propos pour la ſecourir.

Pendant le même temps, Lélius & Maſſiniſſa arriverent, après quinze jours de marche, en Numidie; & auſſi-tôt les Maſſyliens, ſujets de Maſſiniſſa, ſe rendirent, avec beaucoup de joie & d'empreſſement, auprès de leur Roi, dont ils ſouhaitoient depuis long-temps le retour & le rétabliſſement. Mais quoique Syphax, dont on avoit chaſſé les Lieutenants & les garniſons, ſe tînt enfermé dans les bornes de ſon ancien Royaume, ſon deſſein n'étoit pas d'y demeurer long-temps. Sa femme, qu'il aimoit éperduement, & Aſdrubal ſon beau-pere, le ſollicitoient ſans relâche à continuer la guerre: & les forces d'un Royaume auſſi floriſſant que le ſien auroient pu donner du courage à un Prince encore moins féroce & moins ambitieux que lui. Ayant donc raſſemblé tout ce

qu'il avoit de gens capables de porter les armes, il leur diſtribua des chevaux & des armes, & rangea la cavalerie par eſcadrons, & l'infanterie par cohortes, comme il l'avoit autrefois appris des Centurions Romains qu'on avoit laiſſés auprès de lui. Alors il ſe diſpoſa à aller chercher les Romains à la tête d'une armée auſſi nombreuſe que celle qu'il avoit eue quelque tems auparavant, mais au reſte compoſée de ſoldats qu'on avoit enrollés tout récemment, & qui n'avoient aucune connoiſſance de la diſcipline militaire. Dès qu'il ſe fût campé à la vue de l'ennemi, d'abord un petit nombre de cavaliers allerent eſcarmoucher, mais avec précaution, revenant ſe joindre à leur gros, lorſqu'on les repouſſoit à coups de javelots. Puis les excurſions devinrent plus fréquentes de part & d'autre; & le dépit donnant du courage à ceux qui avoient eu du deſſous, ils revenoient à la charge en plus grand nombre: ce qui ne manque jamais d'engager les combats de cavalerie, parceque les deux partis accourent, ou pour partager la gloire de leurs camarades, s'ils ſont victorieux; ou pour venger leur défaite, s'ils ſont

Syphax remet de nouvelles troupes ſur pied.

vaincus. Ce fut ainſi que les deux cavaleries entieres livrerent alors un combat, qui n'avoit commencé que par un petit nombre. Et tant que l'infanterie demeura dans l'inaction, les Romains eurent de la peine à réſiſter aux Maſſyliens que Syphax envoyoit par gros détachements. Mais dès que les piétons, en paſſant tout-d'un-coup par les intervalles que les eſcadrons laiſſoient entr'eux, eurent raſſuré les cavaliers, les barbares demeurerent étonnés de ſe voir ſur les bras un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas; & d'abord ils commencerent à ne plus pouſſer leurs chevaux avec tant d'ardeur: bien-tôt après ils s'arrêterent, étant peu faits à ce genre de combat extraordinaire; & enfin plierent tout-à-fait, ne pouvant réſiſter non-ſeulement aux fantaſſins, mais même aux cavaliers, devenus plus hardis & plus fermes par le ſecours de l'infanterie. Mais quand tout le corps des Légions ſe fut avancé, les Maſſyliens, bien loin de réſiſter à ſes premiers efforts, n'en purent pas même ſoutenir la vue, tant ils furent abattus, ou par le ſouvenir de leurs défaites paſſées, ou par la crainte qui les ſaiſit dans ce moment. Là, tan

dis que Syphax se jette à travers des escadrons Romains, pour voir si la honte de l'abandonner seul au pouvoir des ennemis, pourroit arrêter la fuite des siens; il tomba de son cheval, qu'on avoit dangereusement blessé; & ayant été fait prisonnier, fut mené vivant à Lelius. Ce Prince au pouvoir de ses plus cruels ennemis, fit plaisir à tous les Romains; mais fut sur-tout pour Massinissa l'objet le plus charmant qu'on pût offrir à sa vue. La plus grande partie des vaincus se réfugia à Cirtha, capitale du Royaume de Syphax. Le carnage fut moins grand dans ce combat où la cavalerie seule avoit donné. Il y eut environ cinq mille ennemis de tués sur la place, & un peu plus de deux mille de pris à l'attaque du camp, où les vaincus s'étoient jettés en foule, après avoir perdu leur Roi.

Syphax vaincu une troisieme fois, & fait prisonnier par Massinissa.

Massinissa avouoit que rien n'avoit
» pu lui arriver ni de plus agréable,
» ni de plus glorieux en même-temps,
» que de vaincre ses ennemis, & de se
» voir rétabli dans ses Etats, après en
» avoir été privé si long-tems. Mais il
» ajoutoit, que dans la bonne fortu-
» ne, comme dans la mauvaise, on ne

» devoit point s'oublier, ni perdre de
» temps; que si Lelius lui permet-
» toit de prendre les devants avec la
» cavalerie, il marcheroit droit à Cir-
» tha, & qu'il s'en rendroit infailli-
» lement maître, en montrant aux
» habitants effrayés, leur Roi prison-
» nier; que pour lui, il le pouvoit
» suivre à petites journées avec l'in-
» fanterie. Lelius y ayant consenti, il se rendit auprès de Cirtha, & aussi-tôt demanda une entrevue aux principaux de cette ville. Mais comme ils ignoroient le malheur de Syphax, ni le récit de ce qui s'étoit passé dans la bataille, ni ses promesses, ni ses menaces, ne purent rien gagner sur eux, qu'il ne leur eût montré leur Roi prisonnier & chargé de chaînes. Un spectacle si triste leur tira des larmes, & leur fit pousser des gémissements; mais la compassion faisant place à la crainte & à l'espérance, les uns s'enfuirent de dessus les murailles qu'ils devoient défendre : les autres en plus grand nombre, pour gagner les bonnes graces du vainqueur, ouvrirent les portes de la ville, & se rendirent à lui. Massinissa ayant mis des gardes aux portes & autour des murailles, pour

A la vue de Syphax prisonnier, Cirtha, la capitale de ses Etats, se rend à Massinissa.

empêcher que perſonne ne s'enfuît, courut au Palais du Roi, afin de s'en rendre maître. Sophonisbe, femme de Syphax, & fille d'Aſdrubal, vint le recevoir dans le veſtibule; & l'ayant reconnu au milieu de la foule dont il étoit accompagné, à l'éclat de ſes armes & de ſes habits; elle ſe jetta à ſes pieds; & ſans attendre qu'il lui parlât le premier: » Seigneur, dit elle, vous » pouvez tout ſur nous: les Dieux, » votre courage & votre bonheur vous » ont rendu l'arbitre ſouverain de no- » tre ſort; mais s'il eſt permis à une » priſonniere & à une eſclave d'ouvrir » la bouche devant celui qu'elle re- » connoît pour le maître de ſa vie & » de ſa mort; ſi vous voulez bien » ſouffrir que j'embraſſe vos genoux » & que je touche votre main victo- » rieuſe; je vous prie & je vous con- » jure, par la majeſté royale dont » nous étions environnés auſſi bien » que vous, il n'y a qu'un moment; » par le nom de Numide, qui vous » eſt commun avec Syphax; par les » Dieux de ce palais, où je ſouhaite » que vous entriez ſous de meilleures » auſpices que Syphax n'en eſt ſorti; » je vous conjure, dis-je, de diſpoſer

Sophonisbe ſe jette aux pieds de Maſſiniſſa & le harangue.

» de votre prisonniere comme vous
» le jugerez à propos, pourvu que
» vous ne la laissiez point tomber sous
» la puissance cruelle & tyrannique
» des Romains. Quand je n'aurois
» été que la femme de Syphax, j'ai-
» merois toujours mieux rester entre
» les mains d'un Numide, d'un Prin-
» ce né comme moi dans l'Afrique,
» que de devenir la proie d'un étran-
» ger & d'un barbare; mais vous
» voyez ce que doit appréhender d'un
» Romain une citoyenne de Cartha-
» ge, & une fille d'Asdrubal. Si la
» mort est le seul moyen que vous
» ayez de me soustraire à la puissance
» des Romains, je vous la demande
» comme une grace. Elle étoit à la fleur de son âge, & d'une beauté florissante : ainsi comme cette Princesse, tantôt embrassant les genoux de Massinissa, tantôt lui baisant la main, le prioit de ne la point livrer aux Romains, & que son discours tenoit plus des caresses que des prieres, ce Prince, vainqueur, non-seulement fut touché de compassion; mais étant passionné pour le sexe, comme le sont tous les Numides, il se laissa vaincre à son tour par les char-

mes de sa prisonniere; & la prenant par la main, il la conduisit dans le Palais, pour lui donner la parole qu'elle exigeoit de lui. Après qu'il se fût engagé, il commença à penser aux moyens qu'il lui faudroit prendre pour lui tenir sa promesse; & toutes ses réflexions ne lui en suggérant aucun dont il fut content, il suivit le conseil que lui donna sa passion, quelque opposé qu'il fût à la bienséance & à ses véritables intérêts. Il prit le parti de l'épouser dès ce jour-là même, espérant ôter par-là à Lelius & à Scipion lui-même, la liberté de traiter comme prisonniere & comme esclave, une Princesse dont il auroit fait son épouse. Dès que la cérémonie fut achevée & le mariage consommé, Lelius arriva: & bien loin d'approuver ce qui s'étoit passé, il fut sur le point d'arracher Sophonisbe du lit nuptial, & de l'envoyer à Scipion avec Syphax & les autres prisonniers; mais il se laissa vaincre aux prieres de Massinissa, qui le conjura d'attendre que Scipion décidât auquel des deux Rois Sophonisbe demeureroit. Ainsi, après avoir fait partir Syphax & les autres prisonniers, il s'en alla, avec le secours de Massi-

Massinissa épouse Sophonisbe.

nissa, soumettre les villes de Numidie, qui tenoient encore le parti de Syphax.

Syphax est amené dans le camp des Romains, chargé de chaînes.

Dès qu'on eut appris dans le camp des Romains qu'on y amenoit Syphax, tous les soldats en sortirent avec le même empressement qu'ils auroient eu pour aller voir la pompe d'un triomphe. Ce malheureux Prince marchoit le premier, & étoit suivi d'une troupe de Numides les plus qualifiés, tous enchaînés aussi bien que lui. Alors les Romains, pour relever davantage leur victoire, exagéroient à l'envi les uns des autres, la grandeur & la puissance de Syphax & de sa Nation. » C'étoit là, disoient ils, ce Roi, » pour qui les Romains & les Carthaginois, les deux plus puissants » peuples de la terre, avoient eu tant » d'estime, de déférence & de respect, que Scipion, leur Général, » n'avoit pas fait difficulté, en abandonnant sa province & son armée, » de passer en Afrique avec deux galeres, pour lui venir demander son » amitié ; & qu'Asdrubal, Général » des Carthaginois, ne s'étoit pas » contenté de le venir trouver en » personne dans son palais, mais lui

» avoit donné sa fille en mariage.
» Qu'en un même jour, il avoit eu en
» son pouvoir ces deux grands capi-
» taines de deux peuples rivaux & en-
» nemis ; que les deux partis lui
» avoient demandé son alliance & sa
» protection, avec le même empresse-
» ment qu'ils imploroient le secours
» des Dieux, en leur immolant des
» victimes : que ce qui montroit bien
» quel avoit été son pouvoir & ses
» forces, c'est qu'après avoir chassé
» Massinissa de son Royaume, il l'a-
» voit réduit à la triste nécessité de se
» cacher dans les Forêts, d'y vivre de
» rapine comme les bêtes, & de ré-
» pandre le bruit de sa mort, pour
» mettre sa vie à couvert. Syphax, au milieu de ces éloges qu'il recevoit de ceux qui l'avoient vaincu, arriva à la tente de Scipion. Ce Général fut touché de compassion, lorsqu'il vit à ses pieds un Prince qu'il avoit admiré sur son trône si peu de tems auparavant, & qu'il se souvint de la façon obligeante qu'il l'avoit reçu dans son palais, de l'amitié particuliere qu'ils s'étoient jurée l'un à l'autre, & de l'alliance publique qu'ils avoient contractée entre les Romains & les Numides. Ces mêmes

motifs donnerent de la confiance & du courage à Syphax, lorſqu'il fut queſtion de répondre au vainqueur; car Scipion lui ayant demandé à quoi il avoit penſé, lorſque non-ſeulement il avoit renoncé à l'alliance des Romains, mais leur avoit même déclaré la guerre, ſans qu'ils lui en euſſent donné aucun ſujet. Il avoua, » qu'il avoit commis un » grand crime, quand il avoit pris les » armes contre le peuple Romain. » Mais que ſa témérité & ſon extravagance n'avoient pas commencé » de ce jour-là : qu'on pouvoit dire avec vérité, qu'il avoit perdu » l'eſprit, & qu'il avoit violé les » loix de l'hoſpitalité & tous les » traités, tant publics que particuliers, dès le jour qu'il avoit reçu » dans ſa maiſon & dans ſon lit une » femme Carthaginoiſe : que les mêmes flambeaux qui avoient éclairé » ces nôces fatales avoient embrâſé ſon » Palais; que c'étoit cette peſte & » cette furie qui, par ſes charmes » empoiſonnés, lui avoit ôté l'uſage » de ſa raiſon, & qu'elle n'avoit » point ceſſé de le tourmenter qu'elle » ne lui eût mis elle-même entre » les mains des armes criminelles

Syphax amené devant Scipion, tâche de ſe juſtifier, en accuſant Sophonisbe.

» contre ſon ami & ſon hôte. La ſeule
» conſolation qui me reſte, ajouta-
» t-il dans ma miſere, c'eſt de voir
» que la même peſte & la même furie
» eſt paſſée dans la maiſon & dans les
» bras du plus cruel de mes ennemis.
» Maſſiniſſa n'eſt aſſurément ni plus
» conſtant, ni plus ſage que moi; &
» ſon âge le rend même plus bouil-
» lant & plus impétueux : ce qu'il y a
» de certain, c'eſt qu'en l'épouſant,
» il a encore fait paroître plus de té-
» mérité & d'emportement que moi.

Ce diſcours, que lui dictoit la jalouſie, encore plus que la haine qu'il portoit à un ennemi, au pouvoir de qui il voyoit celle qu'il avoit ſi tendrement aimée, fit naître de grandes inquiétudes dans l'eſprit de Scipion. Ces nôces, que Maſſiniſſa avoit célébrées preſque avant de quitter les armes, ſans conſulter Lelius & ſans l'attendre : cet empreſſement avec lequel il avoit fait paſſer en un moment Sophonisbe de la qualité de priſonniere à celle d'épouſe : ces flambeaux qu'il avoit allumés pour achever la cérémonie devant les Dieux Pénates de ſon ennemi & de ſon rival, tout cela vérifioit les reproches de Syphax. Une

conduite si peu mesurée choquoit d'autant plus Scipion que lui-même avoit toujours été insensible à la beauté des prisonnieres qu'il avoit faites en Espagne, quoiqu'il fût alors dans le plus grand feu de la jeunesse. Lelius & Massinissa arriverent dans le temps qu'il étoit occupé de ces réflexions : il les reçut l'un & l'autre avec beaucoup de civilité & de bienveillance, & leur donna, en présence de l'armée, toutes les louanges qu'ils méritoient. Mais ayant pris Massinissa en particulier :

Scipion fait des reproches à Massinissa, avec autant de force que de politesse & de ménagement.

» Prince, lui dit il, je crois que ce fut » à cause de quelques bonnes qualités » que vous remarquiez en moi, que » vous vintes me demander mon amitié, lorsque j'étois en Espagne ; & » que la même raison vous a engagé » depuis mon arrivée en Afrique, à » me confier votre personne & toutes » vos espérances. Or de toutes les vertus qui vous ont fait croire que je » méritois d'être recherché, celle que » j'estime le plus, c'est la retenue & » la continence qui m'a jusqu'ici rendu maître de mes passions. Je voudrois bien, mon cher Massinissa, » qu'aux qualités héroïques qui vous » rendent si estimable, vous ajou-

» tassiez celle dont je parle. Croyez-
» moi, à l'âge où nous sommes, nous
» n'avons pas tant à craindre de nos
» ennemis, lors même qu'ils ont les
» armes à la main pour nous perdre,
» que des passions dont nous sommes
» assiégés de toutes parts. Celui qui
» par sa modération & sa retenue, a
» su les dompter & leur mettre un
» frein, peut se vanter d'avoir rem-
» porté une victoire beaucoup plus il-
» lustre que celle qui nous a rendus
» maîtres de la personne & du Royau-
» me de Syphax. J'ai raconté avec
» plaisir, & je rappelle volontiers dans
» ma mémoire les grandes actions que
» vous avez faites en mon absence.
» A l'égard de ce qui s'est passé depuis,
» j'aime mieux l'abandonner à vos ré-
» flexions particulieres, que de vous
» faire rougir en vous en faisant des
» reproches. Syphax a été vaincu &
» pris sous les auspices du peuple Ro-
» main : c'est pourquoi lui, sa fem-
» me, son Royaume, ses sujets, ses
» villes & ses campagnes, enfin tout
» ce qu'il a eu en son pouvoir, appar-
» tient maintenant au vainqueur ; &
» quand Sophonisbe ne feroit ni ci-
» toyenne de Carthage, ni fille d'Af-

» drubal, chef des armées Carthagi-
» noises, elle devroit cependant être
» envoyée à Rome avec son mari,
» pour recevoir, suivant le jugement
» du Sénat & du peuple, le châti-
» ment qu'elle mérite, pour avoir fait
» prendre les armes contre nous, à un
» Prince ami & allié de la Républi-
» que, en l'exposant lui-même à une
» perte inévitable. Tâchez donc,
» Prince, de vaincre votre passion,
» & ne perdez pas le fruit de tant de
» services que vous avez rendus au
» peuple Romain, par un attachement
» aussi opposé à votre gloire, qu'il
» est contraire à vos intérêts.

Massinissa confus & touché des reproches de Scipion.

Ces reproches, non-seulement firent rougir Massinissa, mais même lui arracherent des larmes. Il promit à Scipion qu'il suivroit ses conseils; & après l'avoir conjuré d'avoir égard, autant qu'il pourroit à la parole qu'il avoit témérairement donnée à Sophonisbe, de ne la point livrer à la puissance des Romains, il se retira dans sa tente, plein de trouble & de confusion. Il fit retirer tout le monde pour s'abandonner tout entier à sa douleur. Et là, dans le combat qui se livra assez long-temps entre sa passion & son de-

voir, il poussa des gémissements, qui furent entendus de ceux qui étoient autour de sa tente. Enfin, après un dernier soupir, le soin de sa gloire l'emportant sur l'amour qu'il avoit pour la Reine, il appella celui de ses Officiers à qui il se fioit le plus, & qui, selon la coutume de ces Rois barbares, gardoit le poison dont ils usoient dans les malheurs qui leur paroissoient sans remede; & l'ayant préparé dans une coupe, il lui ordonna de le porter à Sophonisbe, & de lui dire, » que si » Massinissa avoit été le maître de suivre son inclination, il lui auroit sans » doute gardé la premiere promesse » qu'il lui avoit faite, de vivre avec » elle comme avec une épouse qu'il » aimoit uniquement : mais que ceux » de qui il dépendoit lui en ôtant la » liberté, il lui tenoit au moins la » parole qu'il lui avoit donnée, d'empêcher qu'elle ne tombât en vie sous » la puissance des Romains : qu'elle » prît son parti en citoyenne de Carthage, en fille d'Asdrubal, & en » femme de deux Rois qu'elle avoit » épousés successivement. L'Officier vint trouver Sophonisbe, & lui exposa l'ordre de Massinissa. Alors cette Prin-

Il envoie du poison à Sophonisbe.

celle, en prenant le poison qu'il lui présentoit : » J'accepte, lui dit-elle, » ce don nuptial, & même avec joie, » s'il est vrai qu'un mari n'ait pu faire » davantage pour sa femme. Dis ce- » pendant à celui qui t'envoie, que » j'aurois quitté la vie avec plus » d'honneur, si je ne l'avois pas épou- » sé sur le point de mourir. Après ce peu de mots, elle avala le breuvage aussi hardiment qu'elle avoit parlé. Scipion ayant appris ce qui s'étoit passé, fit venir Massinissa; & pour empêcher que dans les premiers mouvements de sa douleur, il ne se portât à quelque extrémité, il lui tint un discours, tantôt rempli de douceur & d'amitié, tontôt mêlé de quelque petits reproches, en lui faisant sentir que pour réparer sa premiere faute, il en avoit fait une seconde, & qu'il avoit employé un remede beaucoup plus violent qu'il ne l'auroit souhaité lui-même. Le lendemain, pour faire diversion à la tristesse de ce Prince, il monta sur son tribunal, & fit assembler toute l'armée. Alors il donna à Massinissa le nom de Roi, qu'il n'avoit encore ni reçu ni pris; & après l'avoir comblé de louanges les plus flatteuses,

Réponse fiere & généreuse de Sophonisbe à l'envoyé de Massinissa.

Elle avale hardiment le poison.

Scipion console Massinissa, lui donne le nom de Roi, & le comble de présents & de louanges.

flatteuſes, il lui fit préſent d'une couronne & d'une coupe d'or, d'une chaire curule, d'un bâton d'ivoire, d'une robe de couleur, & d'une tunique à palmes, en lui obſervant que les Romains n'avoient point de pompe plus majeſtueuſe que le triomphe, & que les Généraux vainqueurs, au jour de leur triomphe, n'avoient pas d'ornements plus magnifiques, que ceux dont le peuple Romain vouloient bien faire honneur à Maſſiniſſa, honneur que n'avoit encore reçu aucun des Rois étrangers. Il donna auſſi à Lelius de grands éloges, & lui mit une couronne d'or ſur la tête. Il récompenſa enſuite tous les autres officiers, chacun à proportion des ſervices qu'il avoit rendus dans cette guerre. Ces diſtinctions adoucirent beaucoup la douleur de Maſſiniſſa, & lui firent eſpérer, qu'après la mort de Syphax, il pourroit bien devenir maître de toute la Numidie.

Scipion ayant chargé Lelius de conduire à Rome Syphax & les autres priſonniers, & fait partir avec lui les ambaſſadeurs de Maſſiniſſa, alla une ſeconde fois camper auprès de Tunetes & acheva les fortifications qu'il y avoit commencées. Les Carthaginois

ayant vu changer en une longue douleur la courte joie qu'ils avoient ressentie après le médiocre avantage qu'ils venoient d'avoir sur la flotte des Romains, n'eurent pas plutôt appris la défaite & la prise de Syphax, sur qui ils avoient compté encore plus que sur Asdrubal & son armée, que ne se trouvant plus personne qui osât leur parler de guerre, ils envoyerent demander la paix à Scipion par trente députés, qui étoient les premiers & les plus anciens de la république. C'étoit-là chez eux le conseil le plus respectable, & auquel tous les autres Sénateurs se faisoient une loi d'obéir. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp des Romains, & de là à la tente de Scipion, ils se prosternerent aux pieds de ce Général, conformémeet à la coutume des viles adulateurs de l'Asie, lorsqu'ils se présentent devant leurs Rois. Leur discours fut aussi rempant qu'avoit été leur action. Sans entreprendre de justifier leur conduite, ils rejetterent la faute de tout ce qui s'étoit passé, sur Annibal & sur ceux qui favorisoient son ambition. Ils demandoient grace pour leur république, qui avoit mérité deux fois de périr par la témé-

Les Carthaginois humiliés, envoyent demander la paix à Scipion.

rité de ses citoyens, & qui devroit une seconde fois son salut à la clémence de ses ennemis. Que le peuple Romain ne cherchoit pas la perte de ses ennemis, mais seulement la gloire de les vaincre & de les soumettre. Que pour eux, ils étoient prêts d'obéir en esclaves, & qu'il n'avoit qu'à leur commander ce qu'il voudroit. Scipion leur répondit qu'il étoit venu en Afrique à dessein de vaincre : que l'évenement ayant répondu à ses espérances, il étoit bien sûr de remporter avec lui à Rome, non la paix, mais la victoire. Que quoiqu'il l'eût presque entre les mains, cependant, pour faire connoître à tout l'univers que le peuple Romain n'entreprenoit la guerre qu'avec justice, & ne la terminoit qu'avec douceur, il vouloit bien consentir à leur donner la paix aux conditions suivantes. » Que » les Carthaginois rendroient tous les » prisonniers, les déserteurs, & les » esclaves. Qu'ils retireroient leurs » troupes de l'Italie & de la Gaule : » qu'ils renonceroient absolument à » l'Espagne, & à toutes les isles qui » étoient entre l'Afrique & l'Italie. » Qu'ils livreroient aux Romains tous » leurs vaisseaux de guerre, à l'excep-

Conditions de paix proposées par Scipion.

» tion de vingt, & leur fourniroient » cinq cents mille boiſſeaux de fro- » ment, & trois cents mille boiſſeaux » d'orge. Les auteurs ne conviennent pas de la ſomme d'argent qu'il exigea d'eux. Je trouve dans quelques-uns, qu'il leur demanda cinq mille talents; dans d'autres, cinq mille livres d'argent; d'autres enfin diſent, qu'il les obligea de fournir double paie à ſes ſoldats. » C'eſt à vous de voir ſi la » paix vous plaît à ces conditions, » ajouta-t-il; je vous donne trois jours » pour en délibérer. Si ce traité vous » accommode, convenez avec moi » d'une tréve, pendant laquelle vous » envoyerez des ambaſſadeurs à Ro- » me. Les députés s'en retournerent à Carthage avec ces conditions, ſur leſquelles ils ne voulurent point chicanner, parcequ'en effet ils ne ſongeoient qu'à gagner du temps, juſqu'à ce qu'Annibal fût revenu en Afrique. Ainſi ils ordonnerent deux ambaſſades; l'une vers Scipion, pour convenir de la tréve; & l'autre à Rome, pour demander la paix: ils firent partir avec cette derniere un petit nombre de priſonniers & de transfuges, ſeulement pour la forme, & dans l'eſpé-

rance de rendre par là les Romains plus traitables dans les conditions de paix.

Lelius apporte à Rome la nouvelle des victoires de Scipion.

Cependant Lelius qui étoit arrivé à Rome, il y avoit déja plusieurs jours, avec Syphax & les plus considérables des prisonniers Numides, exposa au Sénat tout ce qui s'étoit passé en Afrique, ce qui donna autant d'espérance pour l'avenir, que de joie pour le présent Les Sénateurs, qu'on consulta ensuite, furent d'avis qu'on gardât Syphax à Albe, & qu'on retînt Lelius à Rome jusqu'à l'arrivée des ambassadeurs de Carthage. Cependant on ordonna des prieres publiques pour quatre jours : & le préteur P. Elius ayant congédié le Sénat, & convoqué l'assemblée du peuple, monta dans la tribune aux harangues avec Lelius. Dès que les citoyens eurent appris que les armées des Carthaginois avoient été défaites & mises en déroute, qu'un Roi célebre & puissant avoit été fait prisonnier, & que toute la Numidie étoit soumise, ils s'abandonnerent à une joie démesurée, qu'ils témoignoient par des cris & autres mouvements impétueux, qui sont ordinaires à la multitude en de pareilles

occasions. C'est pourquoi le Préteur ordonna sur le champ, que les temples fussent ouverts par toute la ville, & qu'on laissât au peuple la liberté de les visiter pendant un jour entier, & d'y rendre aux Dieux les actions de graces qu'ils méritoient pour de si grands bienfaits. Le lendemain, il introduisit dans le Sénat les ambassadeurs de Massinissa, qui commencerent par féliciter les Romains des victoires que Scipion avoit remportées en Afrique. Ensuite ils les remercierent, de ce que ce Général avoit non-seulement appellé, mais encore fait Roi Massinissa, en le rétablissant dans les Etats de son pere, dans lesquels, après la ruine de Syphax, il regneroit dorénavant, si le Sénat le trouvoit bon, sans rival & sans compétiteur : ensuite, de ce qu'après lui avoir donné de grands éloges en pleine assemblée, il lui avoit encore fait des présents magnifiques, dont ce Prince avoit déja tâché de se rendre digne, & qu'il s'efforceroit de mériter encore davantage dans la suite. Qu'il conjuroit les Sénateurs de ratifier par un décret la qualité de Roi que Scipion lui avoit donnée, & tous les autres dons & bienfaits qu'il avoit

Ambassadeurs de Massinissa bien reçus du Sénat.

reçus de lui. Qu'il les prioit de plus de vouloir bien, s'ils n'y trouvoient pas d'inconvénient, relâcher tous les prisonniers Numides qui étoient dans les prisons de Rome. Que cette faveur feroit honneur à Massinissa parmi ses sujets. On répondit aux ambassadeurs, que le Roi devoit partager avec les Romains, la joie & les compliments que méritoient les heureux succès de l'Afrique : que Scipion en le traitant de Roi, & en lui donnant tous les autres témoignages d'estime & de bienveillance, avoit parfaitement répondu aux intentions du Sénat, qui approuvoit & ratifioit le tout avec beaucoup de plaisir. Ils reglerent ensuite les présents que les ambassadeurs devoient porter à leur Roi : savoir, deux casaques de pourpre, avec des agraffes d'or ; deux robes de Sénateur, appellées laticlaves ; deux chevaux richement enharnachés ; deux cuirasses, avec le reste de l'armure d'un cavalier ; deux tentes, avec tout l'attirail militaire qu'on a coutume de fournir aux Consuls. Le préteur eut ordre de faire porter ces dons à Massinissa. Les députés reçurent, par forme de présent,

chacun * cinq mille pieces de monnoie : ceux de leur ſuite, chacun mille : on donna enſuite aux députés chacun deux paires d'habits ; à leurs compagnons, chacun une paire, auſſi-bien qu'aux Numides qu'on avoit tirés des priſons, & qu'on rendoit au Roi. On ordonna de plus qu'ils ſeroient * * logés & régalés aux dépens du peuple Romain.

Dans la même campagne où ces choſes furent décernées à Rome, & exécutées en Afrique, le préteur Pub. Quintilius Varus, & le proconſul M. Cornelius, combattirent en bataille rangée dans le pays des Gaulois Inſubriens, contre Magon, Général Carthaginois. Les légions du Préteur furent placées au premier rang : le Proconſul mit les ſiennes au corps de réſerve. Pour lui, il s'avança à cheval juſqu'à l'avant-garde : & le Préteur & lui, à la tête, l'un de l'aîle droite, & l'autre de la gauche, exhortoient les ſoldats à attaquer bravement les ennemis. Mais Quintilius s'appercevant qu'il étoit difficile de les enfon-

* Elles ont déja été évaluées plus haut.

* * J'ai traduit ainſi les termes de *ædes liberæ*, *&* *lautia*, plus conformément à nos uſages.

ter : » Vous voyez, dit-il, à Corne-
» lius, que le combat traîne en lon-
» gueur, & que les ennemis nous ré-
» ſiſtant contre leur eſpérance, pren-
» nent une confiance qui pourroit bien
» ſe changer en audace. Si nous vou-
» lons leur faire lâcher pied, il faut les
» charger avec tout l'effort & tout le
» poids de notre cavalerie. C'eſt pour-
» quoi choiſiſſez, ou de ſoutenir ici
» le combat aux premiers rangs, ou
» de fondre ſur eux avec les cavaliers
» des quatre légions : quand vous
» vous ſerez chargé de l'un, je tâche-
» rai de m'acquitter de l'autre. Le proconſul, à ſon tour, ayant laiſſé au préteur le choix de ces deux fonctions, Quintilius, avec ſon fils Marcus, jeune homme plein de courage & de vigueur, fit monter les cavaliers à cheval, & avec eux vint tomber ſur les Carthaginois, avec autant de promptitude que de furie. Les légions, de leur côté, jetterent de grands cris, qui augmenterent encore le déſordre que la cavalerie venoit de cauſer parmi les ennemis. Et ils auroient infailliblement plié, ſi Magon au premier mouvement de la cavalerie, n'eût fait avancer ſes éléphants, qu'il tenoit tout

prêts. Alors les chevaux des Romains effrayés par la taille énorme, les cris affreux, & l'odeur insupportable de ces animaux, rendirent le courage des soldats inutile. Il est vrai que les cavaliers Romains l'emportoient de beaucoup sur ceux des ennemis, tant qu'ils pouvoient agir de près, & se servir de leurs javelots & de leurs épées; mais lorsqu'ils eurent été emportés malgré eux par leurs chevaux épouvantés, les Numides, à leur tour, eurent l'avantage, par la facilité avec laquelle ils décochoient leurs fleches de loin. D'ailleurs, l'infanterie de la douziéme légion ayant été taillée en piece, pour la plus grande partie, gardoit cependant son poste, plutôt par la honte de fuir, que par l'espérance de vaincre En effet elle auroit bientôt été mise en déroute, si la treiziéme légion, tirée du corps de réserve, ne se fût avancée à la tête de la bataille, & n'eût rétabli le combat prêt à finir. Magon, de son côté opposa les Gaulois de l'arriere-garde à cette légion, qui, étant encore toute fraîche, les mit bientôt en déroute. Alors les piquiers de la onziéme légion se ramassant en un corps, vinrent fondre

sur les éléphants, qui commençoient déja à troubler les rangs de l'infanterie; & à force de lancer des traits, dont aucun ne manquoit de porter sur ces animaux, serrés les uns contre les autres, ils les obligerent de se jetter sur les Carthaginois mêmes, après en avoir vu tomber quatre des blessures qu'ils avoient reçues. Ce fut alors que la premiere ligne des ennemis commença à branler; & toute leur infanterie perdit courage, si-tôt qu'elle vit les éléphants tourner le dos. Cependant tant que Magon parut aux premiers rangs, ils n'abandonnerent pas entierement leur poste; & s'ils reculoient, c'étoit à petit pas, & en combattant toujours. Mais lorsqu'ils s'apperçurent qu'on l'emportoit hors de la mêlée, blessé dangereusement à la cuisse, & presque sans vie, il n'y en eut aucun qui ne prît ouvertement la fuite. Il y eut ce jour-là environ cinq mille ennemis de tués, & ving-deux étendards de pris. Cette victoire couta assez cher aux Romains: car il y périt deux mille trois cents hommes de l'armée du Préteur, dont la plus grande partie étoit de la douziéme légion. On y perdit deux tribuns militaires, M. Cosconius

Magon défait & blessé à mort, dans le païs des Gaulois insubriens.

& M. Menius. La treiziéme légion, qui se trouva à la fin de l'action, vit aussi périr Cn. Helvius, Tribun des soldats, au milieu des efforts qu'il faisoit pour rétablir le combat, sans compter vingt-deux chevaliers très illustres, & un grand nombre de centurions, qui furent écrasés par les éléphants. La bataille auroit duré plus longtems, si la blessure de Magon n'avoit accélerée la victoire des Romains.

Magon étant parti pendant le silence de la nuit suivante, marcha avec autant de diligence que sa blessure le lui permettoit, & arriva dans le pays des Liguriens Ingaunes, sur les bords de la mer. Il y trouva des députés de Carthage, qui étoient entrés peu de jours auparavant dans le golphe de Genes avec leurs vaisseaux, & qui lui ordonnerent de repasser incessamment en Afrique. » Qu'on avoit aussi envoyé à son frere Annibal d'autres » deputés, pour lui donner les mêmes » ordres. Que les Carthaginois n'é» toient point en état de se mainte» nir dans l'Italie & dans la Gaule » par la force des armes. Magon, suivant les ordres du Sénat, se mit aussi-

tôt en devoir d'aller au ſecours de ſa patrie. D'autres raiſons le preſſoient encore de partir. Il craignoit que l'ennemi vainqueur ne le pourſuivît, s'il reſtoit plus long temps dans le pays ; & que les Liguriens voyant les Carthaginois ſur le point d'abandonner l'Italie, ne rentraſſent d'eux-mêmes ſous la domination de ceux à qui ils alloient inceſſamment être ſoumis. Enfin il eſpéroit que ſa plaie lui cauſeroit moins de douleur, & qu'il auroit plus de moyens de ſe guérir ſur mer que ſur terre. Il s'embarqua donc avec ſes troupes : mais il n'eut pas plutôt doublé l'iſle de Sardaigne, qu'il mourut de ſa bleſſure. En même-temps pluſieurs vaiſſeaux de ſa flotte ayant été écartés par la tempête, furent pris par celle que les Romains tenoient autour de la Sardaigne. Voilà ce qui ſe paſſa par mer & par terre, dans la partie de l'Italie qui s'étend vers les Alpes. Le Conſul Servilius ne fit rien de mémorable, ni dans l'Etrurie, ſa province, ni dans la Gaule, où il s'étoit auſſi avancé. Mais ayant retiré ſon pere C. Servilius & C. Lutatius ſon * oncle paternel, des mains

Magon, frere d'Annibal, meurt de ſa bleſſure ſur les côtes de Sardaigne.

*On ne voit pas bien par où il étoit ſon oncle paternel.

des Boiens, qui, après les avoir fait prisonniers auprès du village de Tanetes, les retenoient depuis seize ans dans l'esclavage, il rentra dans Rome, ayant son pere à sa droite, & Catulus à sa gauche, beaucoup plus remarquable par ce témoignage qu'il avoit donné à ses proches de sa tendresse & de son zele, que par aucun service qu'il eût rendu à sa patrie. Le peuple, sur la proposition qui lui en fut faite, porta une loi, par laquelle il étoit dit, que C. Servilius ne seroit point inquiété, pour avoir été, contre la défense expresse des loix, tribun & édile du peuple, du vivant de son pere, qui avoit été assis dans la chaire curule; parce que, le croyant mort, il avoit été dans la bonne foi. Cette loi ayant été reçuë, il retourna dans sa province. Le consul Cn. Servilius recouvra dans l'Abruzze les villes de Consence, d'Effuge, de Verge, de Besidie, d'Hetricule, de Syphée, d'Argentau, de Clampetie, & beaucoup d'autres peu connues, qui se rendirent à lui, voyant que les Carthaginois s'affoiblissoient de jour en jour. Le même consul en vint aux mains avec Annibal, auprès de Crotone. Valerius d'Antium

dit qu'il y eut cinq mille ennemis de tués. Mais cet avantage est si considérable, qu'il faut absolument qu'il ait été ou faussement imaginé par cet auteur, ou négligemment omis par les autres. Quoi qu'il en soit, Annibal ne fit plus rien depuis dans l'Italie. Car ce fut à peu près dans ce temps-là que les députés qu'on avoit dépêchés de Carthage, lui apporterent, aussi bien qu'à Magon, l'ordre de repasser en Afrique.

Annibal est au désespoir, d'être obligé de quitter l'Italie.

Il n'écouta ces ambassadeurs qu'en frémissant de colere & de rage, & ne put retenir ses larmes. Quand ils eurent cessé de parler: » Ce n'est plus » par des voies indirectes, comme » on a fait jusqu'à présent, dit il, en » empêchant qu'on ne m'envoye des » troupes & de l'argent; mais par des » ordres bien clairs & bien positifs, » que mes ennemis me forcent de re» venir en Afrique. Voilà donc An» nibal vaincu, non par les Romains, » qu'il a tant de fois taillés en pieces » & mis en fuite, mais par la jalousie » & la malice des Sénateurs de Car» thage. La honte de mon retour cau» sera bien moins de joie à Scipion, » mon ennemi, qu'à Hannon mon

» concitoyen, qui, ne pouvant acca-
» bler ma famille par d'autres moyens,
» l'a enfin enſévelie ſous les ruines de
» Carthage. Prévoyant depuis long-temps ce qui lui arrivoit alors, il avoit eu ſoin de tenir des vaiſſeaux tout prêts. C'eſt pourquoi, après avoir mis comme en garniſon, dans un petit nombre de villes de l'Abruzze, qui tenoient encore pour lui plus par crainte que par affection, tout ce qu'il avoit de ſoldats incapables de ſervir, il paſſa en Afrique avec l'élite de ſes troupes, ayant pris la cruelle précaution de faire égorger dans le temple même de Junon Lacinie, qui, juſques-là, avoit été un aſyle inviolable pour les malheureux, un grand nombre de ſoldats Italiens, qui s'y étoient réfugiés, pour éviter de le ſuivre en Afrique. Jamais homme ne témoigna tant de douleur & de regret, en quittant ſa patrie pour aller en exil, qu'Annibal en ſortant d'une terre étrangere & ennemie. Il tourna ſouvent les yeux vers les rivages de l'Italie, accuſant les hommes & les Dieux de ſa honte & de ſon malheur, & prononçant contre lui-même mille imprécations, de ce qu'au ſortir de la bataille de Can-

Annibal fait des imprécations contre lui-même.

nes, il n'avoit pas mené droit à Rome ſes ſoldats, encore tout couverts du ſang ennemi qu'ils y avoient répandu. Que Scipion, qui pendant ſon conſulat, n'avoit pas ſeulement vû les Carthaginois dans l'Italie, avoit été aſſez hardi pour aller attaquer Carthage; au lieu que lui, qui avoit tué plus de cent mille Romains à Traſimene & à Cannes, avoit malheureuſement perdu ſon temps autour de Caſilin, de Cumes & de Nole. En faiſant des plaintes & des accuſations de cette nature, il s'arracha du ſein de cette Italie, dont il étoit en poſſeſſion depuis tant d'années.

Les Romains murmurent de ce qu'on a laiſſé ſortir Annibal de l'Italie, au lieu de ſe réjouir de ſa retraite.

Les Romains ayant appris la retraite d'Annibal & de Magon, au lieu de ſe livrer à la joie que devoit leur cauſer une ſi heureuſe délivrance, commencerent à reprocher à leurs Généraux, qu'ils avoient manqué ou de courage ou de force pour retenir les ennemis, comme le Sénat le leur avoit ordonné: & que par là ils avoient fait tomber ſur le ſeul Scipion & ſon armée, tout le faix d'une guerre dont ils avoient lieu de craindre les ſuites. Dans ces jours-là mêmes, il arriva à Rome des ambaſſadeurs des Sagon-

tins, qui amenoient avec eux les officiers Carthaginois qu'on avoit envoyés en Eſpagne pour y lever des troupes, & qu'ils avoient fait priſonniers, avec leurs deniers, qui montoient à deux cens cinquante livres d'or, & huit cens livres d'argent, qu'ils expoſerent dans le veſtibule du Sénat. On accepta les priſonniers qu'ils preſentoient, & qui furent ſur le champ enfermés dans les priſons; mais on les obligea de reprendre l'argent, & on les remercia de leur attention & de leur zele. On lenr fit outre cela des preſents, & on leur donna des vaiſſeaux pour s'en retourner en Eſpagne. Les vieillards, qui avoient remarqué l'indifférence avec laquelle on avoit appris le départ des ennemis, prirent de là occaſion d'obſerver, que les hommes étoient » moins ſenſibles à la bonne, qu'à la » mauvaiſe fortune. Combien le paſ» ſage d'Annibal en Italie avoit répan» du de terreur & de conſternation » parmi les Romains! Quels mal» heurs, quelles pertes & quelles dé» faites n'avoient-ils point eſſuyées » depuis ce temps là! Qu'ils avoient » vû les ennemis campés aux portes » de Rome. Quels vœux n'avoient-ils

» point faits pour être délivrés de ces » calamités ? Combien de fois s'é» toient ils écriés dans leurs assem» blées : Ne verrons-nous jamais cet » heureux jour, où l'Italie, délivrée » de ses cruels ennemis, jouira d'une » paix heureuse & florissante ? Que » les Dieux les avoient exaucés, & » leur avoient enfin accordé cette » grace après seize années de miseres » & d'allarmes ; & que personne ne » proposoit de leur rendre, pour un si » grand bienfait, les actions de graces » qu'ils méritoient ; tant il étoit vrai » que les hommes, bien loin d'être re» connoissants des anciennes faveurs, » étoient presque insensibles aux bien» faits présents. Après ce discours, on s'écria de toutes les parties du Senat, que le préteur Elius mît la chose en délibération : & sur le champ il fut ordonné, d'un commun consentement, que pendant cinq jours on visitât, avec une piété reconnoissante, tous les temples de la ville, & qu'on immolât aux Dieux cent vingt grandes victimes.

Les Ambassadeurs de Carthage arrivent à Rome.

On avoit déja congédié Lelius & les Ambassadeurs de Massinissa, lorsqu'on apprit que ceux de Carthage,

envoyés pour demander la paix, étoient abordés à Pouzolles, d'où ils devoient venir par terre à Rome. C'eſt pourquoi on fut d'avis de rappeller Lelius, pour traiter de la paix en ſa préſence. Ce fut Q. Fulvius Gillon, Lieutenant de Scipion, qui amena ces ambaſſadeurs à Rome. Comme on leur défendit d'entrer dans la ville, on les logea dans une maiſon de campagne qui appartenoit à la République, & ils eurent audience dans le temple de Bellone. Ils y tinrent à-peu-près le même langage dont ils avoient uſé en parlant à Scipion, imputant au ſeul Annibal toute la cauſe de cette guerre dont ils juſtifioient le Conſeil public de Carthage : » Que c'étoit contre l'ordre du Sé- » nat, qu'il avoit paſſé l'Hebre, puis » les Alpes ; & qu'il avoit déclaré la » guerre, d'abord aux Sagontins, & » depuis aux Romains eux-mêmes. » Mais qu'à juger ſainement des cho- » ſes, le traité d'alliance qui avoit été » fait entre le Sénat de Rome & celui » de Carthage, n'avoit encore ſouf- » fert aucune atteinte. Que pour ces » raiſons, toutes leurs inſtructions ſe » bornoient à demander l'obſervation » de la paix qui avoit été conclue en

Ils imputent la guerre au ſeul Annibal.

» dernier lieu par l'entremiſe du Con-
» ſul Lutatius entre les Romains & les
Carthaginois. Alors le préteur, ſuivant
l'ancien uſage ayant permis aux Sénateurs de faire aux députés telles queſtions qu'ils jugeroient à propos, pluſieurs des anciens qui avoient eu part aux traités, les interrogerent ſur differents articles. Mais les députés qui étoient la plupart jeunes, ayant répondu qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de ces choſes qui s'étoient paſſées dans leur enfance, on ſe récria de toutes parts contre la mauvaiſe foi ordinaire aux Carthaginois qui, à deſſein, avoient choiſi de jeunes ambaſſadeurs pour demander une ancienne paix, dont ils ne ſe ſouvenoient en aucune façon.

Alors on les fit ſortir du Sénat, & on recueillit les voix. M. Livius vouloit qu'on fit venir le Conſul C. Servilius, qui étoit le moins éloigné, pour délibérer de la paix en ſa pré-
» ſence. Que l'affaire étant des plus
» importantes, il ne lui paroiſſoit pas
» qu'il fût de la dignité du peuple
» Romain qu'on la décidât ſans la
» participation des deux Conſuls, ou
» au moins de l'un d'entr'eux. Q. Metellus qui, trois ans auparavant, avoit

été Consul & Dictateur, dit : Que
» comme c'étoit Pub. Scipion qui,
» en taillant en pieces les armées des
» Carthaginois, & en ravageant leurs
» campagnes, les avoit réduits à la
» nécessité de demander humblement
» la paix, personne ne pouvoit mieux
» juger de l'intention avec laquelle ils
» faisoient cette démarche, que celui
» qui menaçoit actuellement les mu-
» railles de Carthage : & que, par la
» même raison, c'étoit aussi sur ses
» conseils qu'il falloit se régler pour
» leur accorder la paix, ou pour la leur
» refuser. M. Valerius Levinus, qui
avoit été deux fois Consul, reprocha
aux Carthaginois, de leur avoir envoyé
» des espions, & non des ambassa-
» deurs; & concluoit, qu'il falloit
» leur ordonner de sortir incessam-
» ment de l'Italie & leur donner des
» gardes, pour les conduire jusqu'à
» leurs vaisseaux : & cependant écrire
» à Scipion qu'il continuât à leur faire
» la guerre, sans leur donner aucun
» quartier ». Lelius & Fulvius ajou-
terent : » Que Scipion n'avoit compté
» sur la paix, qu'autant que Magon
» & Annibal ne seroient point rap-
» pellés d'Italie. Que les Carthagi-

Ils sont rejettés à cause de leur jeunesse & de leur ignorance.

» nois ne refuſeroient aucune condi-
» tion, tant qu'ils attendroient ces
» deux Généraux & leurs armées :
» mais qu'ils ne les verroient pas plu-
» tôt de retour, que ſans ſe ſoucier des
» traités, ni des Dieux mêmes, ils re-
prendroient auſſi tôt les armes. C'eſt pourquoi on s'en tint à l'avis de Levinus ; & les ambaſſadeurs furent renvoyés ſans avoir rien obtenu, & preſque ſans réponſe.

La cupidité du Conſul Cn. Servilius réprimée par le Dictateur.

Cependant le Conſul Cn. Servilius ſe flattant qu'il auroit la gloire d'avoir rendu la paix à l'Italie, paſſa en Sicile, ſous prétexte de pourſuivre Annibal, comme ſi c'eût été lui qui l'eût mis en fuite, dans le deſſein de le ſuivre auſſi-tôt en Afrique. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, les Sénateurs furent premierement d'avis, que le préteur écrivît au Conſul, que le ſentiment du Sénat étoit, qu'il revînt en Italie. Mais le préteur ayant répondu que Servilius n'auroit aucun égard à ſes Lettres, on créa P. Sulpicius dictateur qui, en vertu d'une autorité ſupérieure à celle du Conſul, ayant obligé Servilius de revenir en Italie, paſſa le reſte de l'année, avec Mar. Servilius ſon maître de cavalerie,

à parcourir les villes d'Italie que la guerre avoit débauchées du ſervice des Romains, & à examiner les raiſons que chacune d'elles avoit eues d'abandonner la république Pendant la tréve, cent barques chargées de proviſions, & eſcortées de vingt vaiſſeaux à proue, le tout envoyé par Lentulus, préteur de Sardaigne, arriverent en Afrique, ſans avoir couru aucun riſque de la part des ennemis, ni de la mer. Cn. Octavius ne fut pas pas ſi heureux; car étant ſorti de Sicile avec deux cents barques & trente longs vaiſſeaux, preſque à la vue de l'Afrique, où il étoit arrivé ſans aucun péril, le vent commença à l'abandonner; puis lui devenant tout-à-fait contraire, diſperſa ſes vaiſſeaux de charge. Pour lui avec les bâtiments à proue, à force de ramer contre les flots qui le repouſſoient il arriva, avec des difficultés incroyables, au promontoire d'Apollon. Mais les barques furent pouſſées la plupart contre l'iſle d'Egimure, qui ferme, du côté de haute mer, le golfe dans lequel Carthage eſt bâtie, environ à trente milles de la ville Le reſte fut porté vis-à-vis de la ville même, à l'endroit appellé *les Bains chauds*.

Comme

Comme toute cette manœuvre se passa à la vue de Carthage, tout le peuple courut à la place publique. Les Magistrats, de leur côté, soutenus des cris de la multitude, pressoient le Sénat de donner les ordres nécessaires pour ne point laisser échapper une proie si considérable qui venoit d'elle-même se livrer entre leurs mains. Les plus modérés eurent beau représenter qu'on avoit envoyé demander la paix, & que le temps de la tréve n'étoit pas encore expiré; le peuple confondu avec les Sénateurs, fit de si grandes instances, qu'enfin Asdrubal passa, avec une flotte de cinquante vaisseaux, dans l'isle d'Egimure; & de là, en parcourant les rivages & les ports voisins, ramassa les bâtiments des Romains que la tempête avoit écartés. Les barques abandonnées par les nautonniers & les rameurs, furent remorquées d'Egimure & des *Bains chauds*, jusqu'à Carthage.

Les Carthaginois violent la treve par la prise de quelques vaisseaux Romains.

Scipion fut d'autant plus indigné de cette insolence des Carthaginois, que la tréve qu'il avoit accordée à leurs instantes prieres, duroit encore, & qu'ils n'avoient pas même attendu le retour des ambassadeurs qu'ils

avoient envoyés à Rome pour demander humblement la paix, ni la réponse du Sénat & du peuple Romain aux propositions qu'ils étoient venus faire. C'est pourquoi il envoya à Carthage M. Bebius, L. Sergius & L. Fabius, pour se plaindre de cette infraction, qui ôtoit toute espérance de conclure la paix. Mais ces ambassadeurs ayant été insultés par la multitude qui s'assembla autour d'eux; comme ils craignirent les mêmes outrages à leur sortie de la ville, ils demanderent aux magistrats, qui avoient arrêté la violence du peuple, des vaisseaux & une escorte qui pût assurer leur retraite. On leur donna deux triremes, qui les ayant conduits jusqu'au fleuve Bagrada, d'où on appercevoit le camp des Romains, s'en retournerent à Carthage. La flotte des ennemis étant à la rade d'Utique, quatre quadriremes qui s'en détacherent, ou par un ordre envoyé de Carthage, ou par un dessein particulier d'Asdrubal, sans que le conseil public y eût de part, vinrent fondre tout d'un coup sur une quinquereme des Romains, qui doubloit le promontoire d'Apollon. Mais sa vîtesse la défendoit contre les épe-

Les Ambassadeurs de Scipion sont insultés à Carthage.

rons des galeres ennemies ; & sa hauteur, contre les soldats Carthaginois, qui essayoient en vain de venir à l'abordage de dessus leurs galeres, qui étoient beaucoup plus basses : outre que ceux qui la montoient, combattirent avec beaucoup de courage, tant qu'ils eurent des traits à lancer. Mais quand ils vinrent à leur manquer, comme celui qui y commandoit vit que la seule proximité de la terre, & la multitude de ceux qui accouroient du camp, pouvoient le sauver, il fit force de rames ; & étant venus donner contre le rivage avec impétuosité, il gagna terre avec tout son monde, sans avoir rien perdu que le batiment. Cette nouvelle injure avoit redoublé la rupture de la treve, lorsque Lelius & Fulvius arriverent de Rome avec les députés de Carthage, dans le camp de Scipion. Ce Général pouvoit user de représailles. Mais il les renvoya, après les avoir assurés, qu'encore que les Carthaginois eussent non-seulement rompu la tréve en attaquant ses vaisseaux, mais même violé le droit des gens, en insultant ses ambassadeurs ; cependant il ne feroit rien qui fût indigne & des maximes générales des

Romains, & de ſon inclination particuliere. Dès qu'ils furent partis, il ſe mit en état de continuer la guerre comme il l'avoit commencée. Annibal étoit près d'aborder, lorſqu'un des matelots, à qui il avoit ordonné de monter au haut du mât pour reconnoître la terre, lui dit que la proue des vaiſſeaux étoit tournée vers un tombeau ruiné. Ce préſage lui ayant déplu, il ordonna au pilote de paſſer outre. Ainſi il alla débarquer auprès de Leptis, à quelque diſtance de là.

Annibal arrive en Afrique.

Voilà ce qui ſe paſſa cette année en Afrique. Car ce qui ſuit tombe dans le conſulat de M. Servilius Geminus & de Ti. Claude Neron. Au reſte, ſur la fin de l'année précédente, les députés des villes alliées de Grece étant venus ſe plaindre que leurs terres avoient été ravagées par les garniſons de Philippe, & que ce Prince n'avoit point voulu recevoir les ambaſſadeurs qu'on avoit envoyés pour lui demander juſtice, ajouterent qu'il avoit fait partir quatre mille hommes ſous la conduite de Sopater, avec de groſſes ſommes d'argent pour venir au ſecours d'Annibal en Afrique. C'eſt pourquoi le Sénat fut d'avis qu'on lui

M. Servilius Geminus & Ti. Cl. Neron, Conſuls. An de Rome 550.

envoyât des ambassadeurs, pour lui déclarer de la part des Romains, qu'une semblable conduite leur paroissoit une infraction au traité d'alliance qui avoit été fait entr'eux & lui. C. Terentius Varron, C. Manilius, & M. Aurelius, qu'on chargea de cette ambassade, partirent sur trois quinqueremes, qu'on leur donna pour ce voyage. Cette année fut remarquable par un grand incendie, qui consuma tous les édifices de la colline publicienne, sans qu'il en restât aucun vestige; & par des inondations extraordinaires. Mais il y eut une grande abondance de vivres, non-seulement parceque la paix avoit ouvert tous les ports d'Italie, mais encore parce que les Ediles plébéiens distribuerent au peuple dans tous les quartiers de la ville, à trois sols le boisseau, une grande quantité de blé, que M. Valerius Falton, & M. Fabius Buteon avoient envoyé d'Espagne. Cette même année mourut Q. Fabius Maximus, dans une extrême vieillesse; puisque, selon quelques auteurs, il fut augure pendant soixante & deux ans. Il étoit assurément digne du surnom de Grand; & il l'auroit mérité par lui même, s'il

Plainte des alliés de Grece contre Philippe.

Incendies & inondations.

Eloge de Fab. Max.

n'avoit pas été héréditaire dans sa famille. Il effaça la gloire de son pere, & égala celle de Rullus son ayeul. Il est vrai que Rullus livra plus de batailles, & remporta plus de victoires que lui. Mais un seul ennemi tel qu'Annibal peut être opposé à une foule d'autres. Il avoit plus de prudence & de retenue, que d'ardeur & de vivacité. On ne sait pas au juste si ce fut son naturel, ou les conjonctures dans lesquelles il fut mis à la tête des armées, qui le rendirent défiant & temporiseur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un seul homme, comme l'a dit Ennius, a rétabli les affaires de la république, par sa patience & en gagnant du temps. Q. Fab. Max. son fils fut sacré augure en sa place : & Servius Sulpicius Galba lui succéda dans la dignité de pontife, car il étoit revêtu de ces deux sacerdoces. Les jeux Romains furent célébrés pendant un jour, & les plébéiens pendant trois, par les édiles M. Sextius Sabinus, & C. Trebellius Flaccus, qui furent créés Préteurs, avec C. Livius Salinator, & C. Aurelius Cotta. On ne sait pas si ce fut le Consul C. Servilius qui présida aux assemblées de cette année;

ou si, comme quelques auteurs l'assurent, ce fut P. Sulpicius, nommé par lui Dictateur, pour les tenir en sa place, pendant qu'il étoit occupé dans l'Etrurie à informer, par ordre du Sénat, des conspirations que les premiers de la province avoient faites contre la république.

Au commencement de l'année suivante, les consuls M. Servilius & Ti. Claudius convoquerent le Sénat, pour le consulter sur les provinces où devoit se faire la guerre pendant cette même année. On se détermina d'abord pour l'Afrique & l'Italie. Mais comme chacun d'eux souhaitoit avoir la premiere pour son département, Q. Metellus, après bien des efforts, obtint enfin, que sans obtenir ce qu'ils desiroient, ni y renoncer entierement, ils s'aboucheroient avec les tribuns du peuple ; & que du consentement des uns & des autres, le peuple déclareroit à qui il vouloit confier la guerre d'Afrique. Toutes les tribus, sans hésiter, choisirent P. Scipion. Ce qui n'empêcha pas que le Sénat ne décernât, à la priere des Consuls, qu'ils tireroient au sort, pour savoir lequel des deux passeroit en Afrique à la tête d'une flotte,

composée de cinquante quinqueremes, & y commanderoit avec une autorité égale à celle de Scipion. L'Etrurie échut à M. Servilius ; & en cas que le Sénat retint ce consul à Rome, C. Servilius eut aussi ordre d'y rester, en conservant son autorité. A l'égard des Préteurs, après qu'ils eurent tiré au sort, la Gaule échut à M. Sextius, avec les deux légions que P. Quintilius Varus lui devoit remettre, en lui cédant la province : à C. Livius, l'Abruzze, avec les deux légions que le proconsul P. Sempronius avoit commandées l'année précédente : à Cn. Tremellius, la Sicile & les deux légions qu'il recevroit avec la province des mains de P. Villius Tappulus, préteur de l'autre année, qui fut chargé de défendre, en qualité de propréteur, les côtes de Sicile, avec vingt vaisseaux de guerre & mille soldats ; tandis que M. Pomponius reviendroit à Rome avec les 20 autres vaisseaux & 1500 soldats. C. Aurelius Cotta fut chargé de rendre la justice aux citoyens. On prorogea à tous les autres le commandement de leurs armées & le gouvernement de leurs provinces. On n'employa cette année que seize légions pour la défense

de l'empire. Et afin d'appaiser le ciel, & de s'attirer sa protection, on ordonna aux Consuls, avant qu'ils partissent pour la guerre, de faire célébrer les jeux, & d'immoler les grandes victimes, que le dictateur T. Manlius avoit promises aux Dieux, sous le consulat de M. Claud. Marcellus & de T. Quintius, en cas qu'au bout de cinq ans, la république se trouvât dans le même état où elle étoit alors. Ces jeux furent représentés dans le Cirque pendant quatre jours, & les victimes furent offertes aux Dieux à qui on les avoit destinées.

Les Romains partagés entre l'espérance & la crainte.

Cependant les esprits étoient partagés entre l'espérance & la crainte : & ces deux sentiments s'augmentoient de jour en jour. On ne savoit si l'on devoit se réjouir de ce qu'Annibal, après avoir été pendant seize ans comme en possession de l'Italie, en avoit enfin abandonné la jouissance au peuple Romain : ou s'affliger de ce qu'il étoit repassé en Afrique avec ses troupes. » On disoit que la guerre, pour » avoir changé de théâtre, n'en étoit » pas moins dangereuse. Que Q. Fa- » bius qui venoit de mourir, leur » avoit souvent prédit qu'Annibal se- » roit beaucoup plus redoutable, lors-

Tristes réflexions des Romains sur la retraite d'Annibal.

» qu'il combattroit pour la défense de » sa patrie, qu'il ne l'avoit été en attaquant une terre étrangere. Que Scipion n'auroit pas affaire à un Roi » barbare, comme Syphax, dont les » soldats sans expérience & sans discipline, avoient coutume d'obéir à » un simple soldat, nommé Statorius, ni à son beaupere Asdrubal, » plus disposé à fuir qu'à combattre, » ni à une multitude de paysans ramassés à la hâte, & à demi armés; » mais à Annibal même, ce fameux » capitaine qui étoit né dans la tente » de son pere, & avoit été élevé dans » le tumulte des armées, qui avoit » servi dès son enfance, & commandé dès sa jeunesse, qui avoit vieilli » dans la victoire, rempli du bruit de » son nom les Espagnes, les Gaules, » & l'Italie, & laissé dans toutes ces » provinces des monuments éternels » de ses glorieux exploits; dont les » soldats, aussi anciens que lui dans le » métier, s'étoient endurcis dans les » périls & dans les travaux, avoient » souffert des peines qui paroissoient » être au dessus des forces humaines, » s'étoient couverts mille fois du sang » Romain, & portoient avec eux les

Eloge d'Annibal & de ses troupes.

» dépouilles, non-seulement des soldats, mais encore des généraux ennemis. Que Scipion rencontreroit dans la bataille plusieurs Carthaginois qui avoient tué de leur main des préteurs, des généraux & des consuls, qui se faisoient remarquer par les couronnes dont ils avoient été honorés, pour avoir les premiers ou monté sur les murailles des villes prises d'assaut, ou entré dans le camp ennemi, & en avoir occasionné la prise & le pillage. Que tous les magistrats Romains ensemble ne faisoient pas porter devant eux tant de faisceaux, qu'Annibal en pouvoit compter parmi ses troupes, qui avoient été arrachés aux généraux tués en diverses batailles «. Par ces réflexions, & autres semblables, ils augmentoient eux-mêmes leurs frayeurs & leurs inquiétudes : outre qu'étant accoutumés, depuis un bon nombre d'années, à voir la guerre se faire, pour ainsi dire, sous leurs yeux, en différentes parties de l'Italie, d'une maniere assez lente, & sans espérance d'une fin prochaine, ils sentoient redoubler leur attention & leurs allarmes, lorsqu'ils voyoient Sci-

pion & Annibal prêts à en venir aux mains pour terminer une si fameuse querelle. Ceux même qui avoient le plus de confiance en Scipion, & qui attendoient de lui la victoire, ne pouvoient s'empêcher de craindre de plus en plus, à mesure que l'heure fatale approchoit. Les Carthaginois étoient à peu près dans les mêmes dispositions. Car voyant de près Annibal, & considérant la grandeur de ses exploits militaires, ils se repentoient d'avoir demandé la paix : mais d'un autre côté, quand ils songeoient qu'ils avoient perdu deux batailles, que Syphax, leur ami & leur allié, étoit prisonnier, qu'ils avoient été chassés de l'Espagne & de l'Italie, & que la prudence & la valeur du seul Scipion avoit opéré de si étranges révolutions, ils ne pouvoient s'empêcher de trembler, & de croire que les destins avoient fait naître ce Général pour les opprimer & les détruire.

Les Carthaginois, comme les Romains, ont à craindre & à espérer.

Annibal étant arrivé à Adrumette, donna quelques jours à ses soldats pour se remettre des fatigues de la navigation. Mais étant pressé par les courriers qu'on lui envoyoit coup sur coup, pour l'avertir que tous les environs de Carthage étoient pleins d'ennemis, il

se rendit à Hama, en marchant avec beaucoup de diligence. Ce lieu n'est éloigné de Carthage que de 5 journées. Il envoya de là ses espions pour examiner les mouvemens de l'armée ennemie: mais ayant été arrêtés par les gardes avancées des Romains, & conduits devant Scipion, ce Général leur dit, qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part: au contraire, il les mit entre les mains des tribuns des soldats, à qui il ordonna de les conduire dans toutes les parties du camp, & de leur laisser tout voir & tout examiner à leur aise. Ensuite leur ayant demandé s'ils avoient satisfait leur curiosité, il leur donna une escorte, & les renvoya à leur Général. Annibal n'apprit de Carthage que des nouvelles fâcheuses; entr'autres que Massinissa étoit arrivé ce jour-là même, avec un corps de six mille piétons & quatre mille cavaliers. Mais ce qui le frappa davantage, fut la confiance de Scipion, qu'il connoissoit d'un caractere à ne pas braver ses ennemis sans raison. Ainsi quoiqu'il fût l'auteur de la guerre, & que son retour eût occasionné la rupture de la tréve & des conférences; cependant persuadé que s'il traitoit de la paix avec

Scipion renvoie les espions d'Annibal, sans leur faire aucun mal.

toutes ses forces, il obtiendroit des conditions plus favorables, que s'il attendoit sa défaite, il envoya vers Scipion pour lui demander une entrevue. S'il fit cette démarche par ordre du sénat, ou de son propre mouvement, c'est ce que je ne sais pas. Valerius d'Antium assure que ce ne fut qu'après avoir été vaincu dans un combat, où il y eut de sa part douze mille hommes de tués sur la place, & dix-sept cents de pris, qu'il vint lui même, avec dix autres ambassadeurs, trouver Scipion dans son camp. Quoi qu'il en soit, Scipion ayant accepté la proposition d'Annibal, ces deux généraux, de concert, rapprocherent leurs camps l'un de l'autre, afin de pouvoir négocier de plus près. Scipion se campa assez près de la ville de Nadagra, dans un lieu commode en toutes façons, sur tout où il pouvoit se pourvoir d'eau, sans être exposé aux traits des ennemis. Annibal se posta à quatre milles de là, sur une éminence assez avantageuse, si ce n'est qu'il lui falloit aller chercher de l'eau bien loin. Ils choisirent pour leur conférence un lieu placé entre les deux camps, & assez découvert, pour ne faire craindre aucune surprise,

Annibal étonné de la confiance de Scipion, lui demande une entrevue.

Ils ordonnerent aux ſoldats armés qu'ils avoient amenés avec eux, de ſe tenir éloignés à une diſtance égale; & ces deux Généraux, non ſeulement les plus illuſtres de leur temps, mais comparables aux plus fameux Capitaines, & aux plus grands Rois des ſiecles paſſés, de quelque nation qu'ils ayent été, s'aboucherent avec chacun un interprete. Ils demeurerent quelque temps ſans rien dire, ſaiſis d'une admiration réciproque. Enfin Annibal rompant le premier le ſilence : » Puiſqu'il étoit dans l'ordre des deſtins, » dit-il, que moi, qui le premier ai » déclaré la guerre au peuple Romain, après avoir eu tant de fois la » victoire entre mes mains, je vinſſe » auſſi le premier pour demander la » paix, je ſuis ravi qu'ils m'ayent » adreſſé à vous, plutôt qu'à un autre » pour la demander. Vous vous êtes » ſignalé par pluſieurs exploits célebres : mais ce ne ſera pas le trait de » votre vie le moins glorieux, qu'Annibal, à qui les Dieux ont accordé » tant de fois la victoire ſur les capitaines Romains, ait été obligé de » vous céder, & que vous ayiez terminé une guerre mémorable par

Entrevue de Scipion & d'Annibal.

Diſcours d'Annibal.

» vos défaites avant de l'être par les
» nôtres. Et ce qu'on peut encore re-
» garder comme un caprice, ou com-
» me un jeu de la fortune, c'eſt que
» votre pere ait été le premier des Gé-
» néraux Romains à qui je me ſuis
» préſenté les armes à la main pour le
» combattre, & qu'aujourd'hui je
» vienne ſans armes trouver ſon fils
» pour lui demander la paix. Ce qui
» auroit été le plus à ſouhaiter, c'eſt
» que les Dieux euſſent inſpiré à nos
» peres un eſprit de paix & de con-
» corde, & que nous nous fuſſions
» renfermés, vous dans les bornes de
» l'Italie, & nous dans celles de l'A-
» frique. Car enfin la Sicile & la Sar-
» daigne, dont l'évenement vous a
» rendus maîtres, ne ſont que de foi-
» bles dédommagements pour tant de
» flottes conſidérables, tant d'armées
» nombreuſes, & tant de grands Ca-
» pitaines que ces deux provinces vous
» ont couté. Mais laiſſons là le paſſé,
» qu'on peut bien blâmer, mais qu'on
» ne peut changer. Nous avons déſiré
» le bien d'autrui de façon que nous
» avons été expoſés à perdre le nôtre :
» & vous & nous avons eu la guerre,
» non-ſeulement en Italie & en Afri-

» que ; mais vous avez vû les armées
» Carthaginoises campées à vos por-
» tes & au pied de vos murailles ; &
» nous entendons aujourd'hui de Car-
» thage le bruit qui se fait dans le
» camp des Romains. Qu'est-il arri-
» vé de là ? C'est que, par un effet de
» votre bonheur & de notre malheu-
» reuse destinée, nous traitons de la
» paix dans le tems que vous avez la
» fortune favorable. Et vous & moi,
» qui la traitons, sommes assurément
» ceux qui avons & le plus d'intérêt
» qu'elle soit bientôt terminée, & le
» plus d'autorité pour n'être pas dé-
» savoués par nos républiques. Nous
» n'avons besoin que d'un esprit qui
» soit porté à la paix. Pour moi,
» après être sorti de ma patrie dès
» mon enfance, j'y reviens dans un
» âge avancé : & pendant un si long
» intervalle, le bien & le mal éprou-
» vés tour à tour, m'ont appris à
» écouter les conseils de la raison plu-
» tôt que ceux de la fortune. Mais je
» crains que votre jeunesse, & le bon-
» heur qui vous a toujours accompa-
» gné jusqu'ici, ne vous inspirent une
» fierté qui vous éloigne de l'esprit de
» douceur & de paix auquel je vous

» invite. On ne s'occupe gueres de
» l'adverſité quand on n'a jamais été
» malheureux. Vous êtes aujourd'hui
» ce que je fus autrefois à Traſimene
» & à Cannes. Vous aviez à peine
» appris à obéir, qu'on vous a confié
» le commandement des armées : &
» depuis ce temps-là vous avez réuſſi
» par-delà vos eſpérances, dans toutes
» les entrepriſes que vous avez for-
» mées, quelque hardies qu'elles ayent
» été. Faiſant ſervir à votre gloire les
» calamités mêmes de votre famille,
» vous avez vengé le meurtre de votre
» pere & de votre oncle, & donné à
» tout l'univers un témoignage écla-
» tant de votre courage & de votre
» piété. Après avoir chaſſé des Eſ-
» pagnes quatre armées Carthaginoi-
» ſes, vous avez recouvré ces provin-
» ces que les Romains venoient de
» perdre. On vous a fait Conſul ; &
» dans des conjonctures où tous les au-
» tres capitaines ne ſe ſentoient pas
» aſſez de courage pour défendre l'I-
» talie, vous avez été aſſez hardi pour
» paſſer en Afrique, où vous n'êtes
» pas plutôt arrivé, qu'après avoir dé-
» fait deux armées coup ſur coup,
» après avoir brulé & pris deux

» camps dans une même heure, après » avoir défait & pris Syphax, le plus » puiſſant Roi de tout le pays, & ré- » duit ſous votre puiſſance un grand » nombre de villes, tant de ſon em- » pire que du nôtre; vous m'avez en- » fin arraché de cette Italie, dont j'é- » tois en poſſeſſion depuis ſeize ans. » Il ſe peut donc faire que vous ſoyez » plus charmé des attraits de la victoi- » re que des douceurs de la paix. Je » connois le caractere des Romains. » Vous donnez dans le brillant plus » que dans le ſolide. Et moi-même, » dans un temps plus heureux, j'ai » été flatté d'une pareille illuſion. » Mais ſi les Dieux, avec la bonne » fortune, nous donnoient auſſi le bon » eſprit, nous penſerions à ce qui peut » arriver, autant qu'à ce qui eſt arri- » vé. Sans vous propoſer, pour vous » inſtruire, l'exemple de tant d'autres » capitaines, ma vie ſeule eſt un mi- » roir, où vous pouvez voir toutes les » révolutions de la fortune. Moi, que » vous avez vû, il n'y a pas long- » temps, campé entre Rome & le » Teveron, prêt à eſcalader les mu- » railles de cette ville, vous me voyez » aujourd'hui prendre auprès de vous

» la qualité de suppliant ; & après
» avoir perdu dans la personne d'Asdrubal & celle de Magon, deux
» freres chéris & deux capitaines illustres, vous prier d'épargner à ma
» patrie les allarmes que j'ai fait sentir à la vôtre. Plus la fortune nous
» flatte, moins nous devons nous y
» fier. Aujourd'hui que vous êtes
» heureux, & que nos affaires vont
» mal, la paix vous sera bien plus utile & plus glorieuse à vous qui la
» donnez librement, qu'à nous qui la
» demandons & qui la recevons par
» nécessité. Une paix réelle vaut
» mieux qu'une victoire en idée. La
» premiere dépend de vous ; l'autre
» dépend des Dieux. Ne vous exposez pas à perdre en une seule heure,
» ce que vous avez gagné en tant
» d'années. Je veux bien que vous fassiez attention à vos forces ; mais
» vous devez aussi considérer l'inconstance de la fortune, & l'incertitude des combats. Il y aura dans les
» deux armées des armes, des corps &
» des bras. C'est dans la guerre que
» l'évenement répond le moins aux
» espérances dont on s'est flatté. La
» victoire, supposé qu'elle se déclare

» pour vous, n'ajoutera pas tant aux
» avantages que la paix vous assure,
» que votre défaite en retranchera.
» Le même moment peut vous ôter
» & tout ce que vous avez acquis par
» le passé, & tout ce que vous espe-
» rez à l'avenir. En faisant la paix,
» c'est vous qui décidez de votre sort,
» Scipion : si vous combattez, ce seront
» les Dieux. M. Attilius eût été dans
» cette même terre un exemple des
» plus éclatants de bonheur & de cou-
» rage, si après avoir vaincu nos peres,
» il eût voulu leur accorder la paix.
» Mais pour s'être laissé aveugler
» par la prospérité, & n'avoir point
» voulu mettre de bornes à ses con-
» quêtes, il fit une chute d'autant
» plus déplorable, que la fortune l'a-
» voit élevé plus haut. Je sais que
» c'est à celui qui donne la paix d'en
» prescrire les conditions. Mais je
» m'imagine qu'on peut bien s'en rap-
» porter à un homme comme moi,
» pour imposer aux Carthaginois les
» peines qu'ils méritent. Nous vou-
» lons bien consentir que vous de-
» meuriez les maîtres de tous les lieux
» & places qui ont donné occasion à
» la guerre, de la Sicile, de la Sar-

» daigne, de l'Espagne, & de toutes » les isles qui sont renfermées entre » l'Afrique & l'Italie; tandis que les » Carthaginois renfermés, puisque » les Dieux l'ordonnent ainsi, dans » les bornes étroites de l'Afrique, ver- » ront les Romains étendre leur do- » mination, tant par mer que par » terre, sur plusieurs nations étrange- » res. Je conviens qu'à cause du peu de » sincérité qu'on a fait paroître pen- » dant la treve, & dans les conférences » qui se sont tenues pour la paix, vous » pouvez soupçonner les Carthaginois » de mauvaise foi. Mais l'observation » de la paix dépend beaucoup de » l'autorité de ceux qui l'ont conclue. » Et vos sénateurs eux-mêmes n'ont » point eu d'autre raison de nous la » refuser, que le défaut de dignité » dans les ambassadeurs qu'on vous » avoit envoyés pour la traiter. Au- » jourd'hui c'est Annibal qui la de- » mande, parcequ'il la croit avanta- » geuse : & les mêmes avantages qui » le portent à la demander, le porte- » ront aussi à l'observer. Et si j'ai fait » tous mes efforts pour faire approu- » ver à mes citoyens les suites d'une » guerre dont j'étois l'auteur, j'aurai

» soin de même qu'ils soient contents
» de la paix que je leur aurai pro-
» curée.

Scipion répondit à Annibal à peu près en ces termes. » Je savois bien, » Annibal, que c'étoit l'espérance de » votre retour qui avoit engagé les » Carthaginois à rompre la tréve » qu'on venoit de faire, & à renoncer » à la paix qu'il sembloit qu'on alloit » conclure. Et vous n'en disconvenez » pas vous-même, quand vous re- » tranchez des conditions proposées, » tout ce que vous nous accordiez » d'abord, ne nous abandonnant que » ce qui est depuis longtemps en » notre possession. Au reste, comme » vous avez soin de faire sentir à vos » citoyens de quel fardeau votre re- » tour les délivre ; aussi est-ce à moi » d'empêcher que les avantages qu'ils » nous cédoient par le traité qu'on » avoit projetté, ne soient aujour- » d'hui supprimés, & ne deviennent » la récompense de leur perfidie. » Vous ne méritez pas qu'on vous ac- » corde les premieres conditions : & » vous demandez que votre fraude » vous tourne à profit. Ce n'a point » été le désir de s'emparer de la Sicile

Réponse de Scipion.

» qui a porté nos peres à entreprendre
» la premiere guerre, ni l'envie d'a-
» voir l'Espagne, qui nous a engagés
» dans la seconde. Ce fut pour secou-
» rir les Mamertins nos alliés, que nos
» peres passerent la mer : & c'a été
» pour venger la ruine horrible &
» cruelle de Sagonte, que nous avons
» pris des armes justes & légitimes.
» Vous avouez vous même que vous
» avez été les aggresseurs ; & les
» Dieux en sont témoins, puisqu'ils
» ont fait passer la victoire de la pre-
» miere guerre, du côté où se trou-
» voit la raison & la justice, & qu'ils
» font encore & feront la même cho-
» se dans celle-ci. Pour ce qui me re-
» garde, je connois la foiblesse hu-
» maine & l'inconstance de la fortu-
» ne : je sais que nos projets sont su-
» jets à tous les revers possibles. Au
» surplus, si, avant que je passâsse en
» Afrique, vous aviez volontairement
» abandonné l'Italie ; si, après avoir
» embarqué vos soldats, vous étiez
» venu me trouver pour m'inviter à
» faire la paix, & que dans ces cir-
» constances je vous eûsse rejetté, sans
» vouloir vous entendre, j'avoue que
» vous auriez raison de m'accuser de
» fierté,

» fierté, d'orgueil & de violence. Mais » comme vous avez tout tenté pour de- » meurer en possession de ma patrie, ou » pour la détruire, & que ce n'a été » que malgré vous que je vous ai for- » cé de quitter votre proie, & de re- » venir en Afrique; convenez avec » moi que je n'ai aucune mesure à » garder avec vous. Ainsi, si vous » ajoutez aux premieres conditions » (vous savez quelles elles étoient) » quelque clause en forme de puni- » tion, pour avoir insulté nos vais- » seaux & outragé nos ambassadeurs » pendant la tréve, je pourrai en con- » férer avec mon conseil. Mais si les » premieres loix que je vous avois im- » posées vous paroissent même trop » dures, préparez vous à la guerre, » puisque vous n'avez pû souffrir la » paix «. Après ces discours, ils re- tournerent à leur armée, & déclarerent que l'entrevue ayant été inutile, il falloit se préparer au combat, & attendre son sort de sa valeur & des Dieux.

Préparation au combat décisif.

Dès qu'ils furent arrivés dans leur camp, ils ordonnerent aux soldats, » de préparer leurs armes & leurs cou- » rages, pour une bataille qui alloit » décider du sort des deux nations,

» par une victoire qui n'auroit point
» de retour. Qu'avant la fin du jour,
» on sauroit si ce seroit Rome ou
» Carthage qui donneroit la loi, non
» à l'Afrique ou à l'Italie, mais à
» tout l'univers, qui devenoit le prix
» de ce combat. Que le péril qui me-
» naçoit les vaincus étoit égal à la ré-
» compense qui attendoit les vain-
» queurs «. En effet, les Romains, s'ils étoient malheureux, n'avoient aucun moyen de se sauver d'une terre inconnue & ennemie. Et les Carthaginois, après avoir employé envain leur unique & derniere ressource, ne pouvoient manquer de périr. Ce fut dans cette vue & à cette fin que, dès le lendemain, les deux plus grands Généraux des deux plus puissants peuples du monde, & les deux armées les plus aguerries qu'on vît jamais, s'avancerent, pour une action qui alloit mettre le comble à la gloire qu'ils avoient acquise par tant d'exploits, ou l'effacer & la détruire totalement. Ainsi leurs esprits étoient partagés entre l'espérance & la crainte: & lorsqu'ils consideroient tantôt l'armée ennemie, tantôt la leur, soit qu'ils mesurassent des yeux les forces de l'un & l'autre parti,

ſoit qu'ils les péſaſſent par la réflexion & le jugement, ils trouvoient également des raiſons de ſe réjouir & de s'affliger. Et ce que les ſoldats ne ſe repréſentoient pas par eux-mêmes, leurs chefs le leur ſuggéroient par les diſcours qu'ils leur tenoient, pour leur donner de la confiance & du courage. Annibal faiſoit reſſouvenir les ſiens de tout ce qu'ils avoient exécuté pendant ſeize ans en Italie; tant d'armées défaites & miſes en déroute, & tant de Généraux tués ſur le champ de bataille. Et lorſqu'en parcourant les rangs, il rencontroit quelque ſoldat qui s'étoit diſtingué dans les combats, il lui vantoit ſon courage & ſa gloire. Scipion repréſentoit aux ſiens les victoires qu'ils avoient remportées auparavant dans l'Eſpagne, & tout récemment en Afrique : leur faiſoit valoir l'aveu que faiſoit lui-même de ſa foibleſſe, un ennemi que la crainte pouſſoit à demander la paix, & à qui ſa perfidie naturelle empêchoit de l'attendre. Il tiroit encore avantage de l'entretien qu'il avoit eu avec Annibal, profitant de la liberté qu'il avoit de lui donner quel ſens il voudroit, parce qu'il s'étoit paſſé ſans témoins. Il les aſſure

que les Dieux lui ont donné les mêmes préſages, qu'ils avoient autrefois envoyés à leurs peres, avant la bataille des iſles Egates; d'où il conclut qu'ils doivent attendre ce jour-là le même ſuccès. Qu'ils touchoient à la fin de la guerre & de leurs travaux. Qu'ils avoient dans leurs mains la ruine & les dépouilles de Carthage, & leur retour dans leur patrie, vers leurs peres & meres, leurs femmes & leurs enfants. En prononçant ce diſcours, il portoit ſa tête élevée, & faiſoit paroître ſur ſon viſage tant de joie & de confiance, que tous les ſoldats ſe perſuaderent qu'il étoit aſſuré de la victoire.

Il plaça les piquiers aux premiers rangs, derriere eux les Princes, & les Triariens à la queue. Or il ne plaça pas ces différentes cohortes de façon que chacune ſe tînt ſerrée près de ſes étendards. Mais il les partagea en pluſieurs manipules ou brigades, qui laiſſoient entr'elles un eſpace ſuffiſant pour recevoir les éléphants, lorſqu'on viendroit à les lâcher, de façon qu'ils ne cauſaſſent aucun déſordre dans les rangs. Il plaça Lelius, qui ſervoit cette année ſous lui en qualité de Queſteur extraordinaire, au lieu qu'auparavant il étoit

ſon lieutenant, à l'aîle gauche avec la cavalerie Italienne, & Maſſiniſſa à la droite avec les Numides : il remplit les intervalles qu'on avoit laiſſés, comme on vient de dire, de velites, ou ſoldats légérement armés ; leur ordonnant, quand les éléphants s'avanceroient, ou de ſe retirer derriere les manipules, qui s'étendoient en droite ligne de la tête à la queue, ou de ſe coller à droite & à gauche contre les ſoldats qui bordoient ces eſpaces, afin de laiſſer à ces animaux un paſſage dans lequel ils fuſſent expoſés aux traits qu'on leur lanceroit de tous côtés, & en tous ſens. Pour Annibal, afin d'imprimer la terreur à ſes ennemis, il poſta à la tête ſes quatre-vingts éléphants, nombre qu'on n'avoit point encore vû dans aucune bataille : après eux, les troupes auxiliaires des Liguriens & des Gaulois, auxquels il joignit les Baleares & les Maures. Il mit au ſecond rang les Carthaginois & les Africains, avec les légions des Macédoniens. Et laiſſant derriere eux une petite diſtance, il forma ſon arriere garde des ſoldats Italiens, preſque tous Brutiens, dont la plûpart avoient ſuivi Annibal par neceſſité plutôt que par inclination, lorſ-

qu'il avoit abandonné l'Italie. Il répandit aussi sa cavalerie sur les aîles, les Carthaginois à la droite, & les Numides à la gauche. Il employoit divers motifs pour animer à bien combattre une armée composée de nations différentes entre elles par leur langage, leurs coutumes, leurs loix, leurs habillemens & leurs armes, & qui n'avoient pas les mêmes intérêts de faire la guerre. Il promettoit aux troupes auxiliaires, outre leur paye ordinaire, des richesses infinies, à prendre sur les dépouilles des ennemis. Il réveilloit la haine que les Gaulois portoient naturellement au nom Romain. Il offroit aux Liguriens les fertiles campagnes de l'Italie, à la place des montagnes stériles qu'ils habitoient. Il fait craindre aux Maures & aux Numides la domination tyrannique de Massinissa. Il exhorte les Carthaginois à défendre les » murailles de leur patrie, leurs Dieux » Penates, les tombeaux de leurs ancê» tres, leurs peres & leurs meres, leurs » femmes & leurs enfants. Qu'il n'y » avoit point de milieu : qu'ils alloient » ce jour-là, ou perdre la vie avec la li» berté, par leur défaite, ou acquérir » l'empire de l'univers par leur vic» toire ».

Pendant qu'Annibal, de ſon côté, & les chefs des différentes bandes du leur, uſoient de ces raiſons pour encourager leurs troupes, ſe ſervant la plûpart de truchements pour ſe faire entendre des diverſes nations dont elles étoient compoſées; on entendit la trompette ſonner dans le camp des Romains, qui pouſſerent en même-temps de ſi grands cris, que les éléphants effrayés ſe jetterent ſur ceux de leur parti, principalement à l'aîle gauche, où étoient les Maures & les Numides. Maſſiniſſa les voyant ébranlés, acheva aiſément de les mettre en fuite, & ôta à cette partie de l'armée ennemie le ſecours de ſa cavalerie. Mais un petit nombre de ces animaux, plus intrépides que les autres, ayant été pouſſés contre les Romains, cauſerent un grand déſordre parmi les Velites, malgré les beſſures qu'ils recevoient eux-mêmes; car les Velites ſe retirant derriere les manipules, pour leur donner paſſage, & éviter d'en être écraſés, jettoient leurs javelines contre ces maſſes énormes, expoſées aux traits qu'on leur lançoit à droite & à gauche & par derriere; outre les coups qu'ils recevoient par-devant de ceux qui étoient

Bataille des Romains & des Carthaginois.

aux premiers rangs : jusqu'à ce qu'enfin, ayant été chassés de la bataille des Romains par cette grêle de traits qui pleuvoient de toutes parts sur eux, ils exciterent le même désordre à l'aîle droite, en mettant les cavaliers Carthaginois en fuite. Lelius, de son côté, en venant fondre sur eux, augmenta encore leur trouble, leur consternation & leur défaite.

L'armée des Carthaginois étoit dénuée à droite & à gauche du secours de sa cavalerie, lorsque leur infanterie en vint aux mains, aussi inférieure à la Romaine en confiance qu'en forces. Quelques circonstances peu considérables en elles-mêmes, mais très importantes par les suites qu'elles ont un jour de bataille, contribuerent encore à les décourager : on remarqua que les Romains pousserent des cris uniformes, soutenus avec beaucoup d'égalité, & par là plus forts & plus redoutables ; au lieu qu'on n'entendit du côté des Carthaginois que des voix discordantes & interrompues, comme partant d'un amas confus de diverses nations qui formoient ce corps d'armée. Les Romains combattoient de pied ferme, gardant leur poste, & tombant sur les

Carthaginois avec tout le poids de leurs corps & de leurs armes : tandis que les ennemis couroient çà & là avec plus d'agilité que de vigueur. C'eſt pourquoi les Romains les enfoncerent du premier choc. Enſuite les pouſſant de leurs bras & de leurs boucliers, ils les firent reculer de façon, qu'il marcherent quelque temps ſans trouver aucune réſiſtance : & ceux de la queue ne virent pas plutôt le corps de bataille ébranlé, que pouſſant ceux qui étoient aux premiers rangs, ils leur donnerent encore plus de facilité pour achever la déroute des ennemis. D'ailleurs les Africains & les Carthaginois, qui formoient la ſeconde ligne, bien loin de ſoutenir les troupes auxiliaires qui plioient, lâcherent pied eux-mêmes, craignant d'avoir le vainqueur ſur les bras, après qu'il auroit tué les premiers en qui il auroit trouvé une réſiſtance trop opiniâtre. Ainſi les ſoldats des troupes auxiliaires tournerent tout d'un coup le dos ; & cherchant leur ſalut parmi les leurs, tâcherent de ſe joindre à la ſeconde ligne. Mais en étant repouſſés, ils commencerent à la charger, pour ſe venger de ce que d'abord elle ne les avoit pas ſecourus, &

de ce qu'alors elle refusoit de les recevoir. De cette façon, les Carthaginois avoient à combattre en même-temps & contre les Romains & contre les leurs mêmes. Mais ni la défaite, ni la colere des troupes auxiliaires ne purent engager les Carthaginois à leur donner retraite parmi eux. Mais serrant leurs rangs, ils les obligerent de se refugier hors de la mêlée, en partie derriere les aîles, & en partie dans la campagne d'alentour, tant ils appréhendoient que ces étrangers, remplis d'effroi, & couverts de blessures, ne portassent leur désordre parmi ceux qui n'avoient encore reçu aucun échec. Au reste, l'espace que les troupes auxiliaires avoient occupé un moment auparavant, étoit si couvert de débris d'armes & de corps morts ou blessés, que les Romains avoient plus de peine à y passer, qu'ils n'en avoient eu à s'ouvrir un chemin à travers les rangs serrés des ennemis. C'est pourquoi les piquiers, qui étoient à l'avant-garde, passant, pour suivre l'ennemi, sur des monceaux d'armes & de corps, par un chemin inondé de sang, confondirent bien-tôt leurs drapeaux & leurs rangs. Les Princes, qui mar-

choient ensuite, voyant les piquiers écartés les uns des autres, commençoient aussi à se débander. Mais Scipion fit ordonner aux premiers de se retirer; & ayant fait mettre les blessés à l'arriere-garde, il plaça les Princes & les Triariens sur les aîles, pour rendre le bataillon des piquiers plus ferme & plus assuré, quand il se trouveroit placé au milieu d'eux. Ce fut alors qu'il se commença entre les deux partis un nouveau combat. Car les Romains trouvoient dans les Carthaginois des ennemis dignes d'eux par les armes qu'ils portoient, par l'expérience & la gloire qu'ils avoient acquise, & par la grandeur de l'espérance & du péril qui animoit également les deux partis. Mais les Romains avoient l'avantage du nombre & du courage, ayant déja mis la cavalerie & les éléphants en fuite, & combattant actuellement contre la seconde ligne, après avoir défait la premiere.

Lelius & Massinissa, après avoir poursuivi assez long-temps la cavalerie des ennemis, revinrent assez à temps pour attaquer leur infanterie par derriere; & ce fut ce dernier effort qui mit en fuite l'armée des Carthaginois. Victoire des Romains.

Environ quarante mille Carthaginois tués ou pris.

Il y en eut un grand nombre de tués sur le champ de bataille, où ils se trouverent investis. Plusieurs s'étant dispersés dans les plaines d'alentour, y furent opprimés par la cavalerie des Romains, qui tenoit tout le pays. Les Carthaginois laisserent sur la place plus de vingt mille morts, tant de leurs citoyens que de leurs alliés. Il y en eut à peu près autant de pris, avec cent trente-trois étendards & onze éléphants Les vainqueurs ne perdirent qu'environ deux mille hommes.

Annibal se sauve, après avoir fait admirer son courage & sa prudence.

Annibal se sauva au milieu du tumulte, & se retira à Adrumette avec un petit nombre de cavaliers, après avoir tenté avant le combat, & dans le combat même, tous les moyens qui pouvoient lui procurer la victoire. Sur tout il fit paroître une adresse singuliere & une prudence consommée dans l'ordonnance de sa bataille & dans la disposition de ses troupes. C'est un éloge qu'il reçut de la bouche de Scipion même & de tous les connoisseurs. Il mit les éléphants aux premiers rangs, comptant que leur impétuosité subite & leur force insurmontable empêcheroit les ennemis de suivre leurs étendards, & de garder leurs rangs : car

c'étoit ce bon ordre & cette fermeté qui donnoit le plus de confiance aux Romains. Il plaça les troupes auxiliaires devant les Carthaginois, pour ôter la liberté de fuir à cet amas confus de nations étrangeres, qui ne combattoient pour lui que par intérêt. D'ailleurs il vouloit qu'ils essuyassent la premiere fougue, & rallentissent la premiere ardeur des Romains; &, s'ils ne pouvoient faire mieux, qu'ils émoussassent au moins la pointe de leurs traits par les blessures qu'ils en recevroient. Enfin il rangea au corps de réserve les Africains & les Carthaginois, sur qui il comptoit uniquement; afin qu'étant égaux aux Romains dans tout le reste, ils l'emportassent sur eux, en ce qu'ayant encore toute leur vigueur & tout leur courage, ils combattroient contre des gens fatigués & couverts de blessures. Pour les Italiens, n'étant pas bien assuré s'il devoit les regarder comme alliés, ou comme ennemis, il les mit à la queue, à quelque distance des autres troupes. Annibal ayant donné cette derniere preuve de sa prudence & de sa valeur, se retira, comme j'ai dit, à Adrumette; & delà, s'étant rendu

à Carthage, où il n'avoit pas mis le pié depuis trente six ans qu'il en étoit parti, encore fort jeune, il avoua que la bataille qu'il venoit de perdre terminoit absolument la guerre en faveur des Romains, & que le salut de Carthage dépendoit uniquement de la paix que les vainqueurs voudroient bien leur accorder.

Annibal vaincu conseille aux Carthaginois de faire la paix.

Scipion, sans perdre de temps, courut du champ de bataille au camp des ennemis, dont il se rendit maître: & après l'avoir pillé, il en fit porter le butin, qui étoit très considérable, dans ses vaisseaux; & étant retourné lui-même au bord de la mer, il y aprit que Pub. Lentulus avoit abordé à Utique, avec cinquante vaisseaux à proue, & cent barques chargées de toutes sortes de provisions. C'est pourquoi, après avoir envoyé Lelius à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire, persuadé qu'il ne falloit pas donner aux Carthaginois le temps de se remettre de leur consternation, mais jetter la terreur dans le sein de la capitale de tous les côtés en même-temps, il ordonna à Cn. Octavius de conduire les légions jusques à ses portes par terre, pendant que lui-même, avec

ſon ancienne flotte, & celle que venoit d'amener Lentulus, partit du port d'Utique, dans le deſſein d'entrer dans celui de Carthage. Il n'en étoit pas fort éloigné, lorſqu'il apperçut une galere Carthaginoiſe, parée de bandelettes & de branches d'olivier, qui venoit à ſa rencontre. Elle portoit dix ambaſſadeurs, tous des premiers de la ville, qui, par le conſeil d'Annibal, avoient été dépêchés pour venir demander la paix. Ils s'aprocherent de la pouppe du vaiſſeau que montoit Scipion; & lui preſentant humblement ces bandelettes & ces rameaux, qui ſont les uniques armes des ſupplians & des malheureux, ils implorerent ſa clémence & ſa miſéricorde. Il ne leur donna point d'autre réponſe, ſinon, qu'ils vînſſent le trouver à Tunette, où il alloit camper. Pour lui, après avoir contemplé la ſituation de Carthage, moins pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour humilier ſes ennemis, il retourna à Utique, où il fit auſſi revenir Octavius. De là, étant parti, pour aller à Tunette, il apprit en chemin que Vermina, fils de Syphax, venoit au ſecours des Carthaginois, avec une armée, où il y avoit plus

Ambaſſadeurs de Carthage viennent demander la paix tout de bon.

de cavalerie que d'infanterie. Auſſi tôt il envoya contre ces Numides une partie des légions avec toute ſa cavalerie. Ce détachement les attaqua le premier jour des Saturnales, & les défit aiſément; en ſorte que les cavaliers Romains les ayant inveſtis de toutes parts, leur fermerent même le chemin de la fuite, leur tuerent quinze mille hommes ſur la place, en prirent douze cent vivants, avec quinze cent chevaux Numides, & ſoixante-douze drapeaux. Vermina s'échappa au milieu du tumulte, avec un petit nombre des ſiens. Après cette expédition, Scipion alla camper à Tunette, dans le même poſte qu'il avoit déja occupé. Ce fut là que les députés de Carthage le vinrent trouver au nombre de trente: & quoiqu'ils paruſſent devant lui dans un état conforme à leur miſere, & plus humiliés encore qu'auparavant, il leur témoigna cependant moins de compaſſion, n'ayant pas encore oublié leur perfidie. Il aſſembla ſon conſeil; & tous ceux qui le compoſoient, animés d'une juſte indignation, opinoient d'abord à la ruine de Carthage. Mais enſuite, faiſant réflexion à l'importance d'une telle entrepriſe, au temps

qu'il faudroit perdre, & aux difficultés qu'il faudroit essuyer, avant de réduire une ville si opulente & si bien fortifiée; Scipion lui même craignant qu'un successeur ne lui vînt enlever à peu de frais l'honneur, qui lui avoit couté tant de travaux & de perils, de terminer cette guerre d'une maniere si glorieuse pour les Romains; ils passerent tous à des sentiments de douceur & de paix.

Le lendemain il fit rappeller les ambassadeurs; & après leur avoir reproché leur mauvaise foi en termes très forts & les avoir exhortés à reconnoître enfin, après tant de défaites, qui devoient être pour eux des leçons utiles, qu'il y avoit des Dieux qui vengeoient les traités rompus & les serments violés; il leur déclara les conditions auxquelles il vouloit leur donner la paix. » Qu'ils garderoient » leurs loix & leurs libertés. Qu'ils » possederoient en Afrique les villes » & les campagnes, telles & dans la » même étendue qu'ils les avoient te- » nues avant la guerre; & que dès ce » jour-là le vainqueur cesseroit les ra- » vages & les autres actes d'hostilité. » Qu'ils rendroient aux Romains tous

Conditions de paix données par Scipion.

» les transfuges & tous les prisonniers. Qu'ils leur livreroient tous leurs vaisseaux à proue, à l'exception de dix trirèmes, & tout ce qu'ils avoient d'éléphants domptés, & n'en dompteroient plus dans la suite. Qu'il ne leur seroit pas permis de faire la guerre, ni dans l'Afrique, ni hors de l'Afrique, sans le consentement du peuple Romain. Qu'ils rendroient à Massinissa tout ce qu'ils lui avoient pris, & feroient un traité avec lui. Qu'ils fourniroient des vivres, & paieroient la solde aux troupes auxiliaires des Romains, jusqu'à ce que leurs députés fussent revenus de Rome. Qu'ils payeroient aux Romains, en cinquante années, dix mille talents, partagés en portions égales. Qu'ils donneroient cent ôtages au choix de Scipion, & qu'il n'y en auroit aucun qui fût au-dessous de quatorze ans, ni au dessus de trente. Qu'il leur accorderoit une seconde tréve, à condition que les barques qu'ils avoient surprises pendant la premiere seroient rendues aux Romains, avec tout ce qui étoit dedans lors de leur prise,

» Que ſans ces conditions, ils ne de-
» voient eſpérer ni treve ni paix.
Les députés ayant rendu compte de ces conditions dans l'aſſemblée des Carthaginois, Giſgon s'avança au milieu & commença, pour empêcher une paix ſi déſavantageuſe, un diſcours, que la multitude également incapable de la guerre & du repos, écoutoit avec beaucoup d'attention. Mais Annibal indigné qu'en de pareilles conjonctures, on tînt de tels propos, & qu'on y donnât attention, prit Giſgon par le bras, & le fit deſcendre aſſez bruſquement du ſiege élevé où il étoit aſſis. Le peuple jaloux de ſa liberté, fut choqué de cette violence, à laquelle il étoit peu accoutumé; & il commençoit déja à murmurer contre Annibal, lorſque ce guerrier un peu troublé, prenant la parole : » Je n'avois que
» neuf ans, dit-il lorſque je ſuis ſorti
» d'auprès de vous : je reviens à Car-
» thage après trente-ſix ans d'abſence.
» Pendant tout ce temps, je me ſuis
» ſuffiſamment inſtruit dans le métier
» de la guerre, tant par l'étude que j'en
» ai faite en mon particulier, que par
» l'expérience que m'en a donnée le
» commandement de vos armées.

Annibal uſe de violence envers Giſgon.

» Mais pour les loix, les coutumes & » les usages qui s'observent pendant » la paix, c'est à vous de me les ap- » prendre. Après qu'on eut excusé son imprudence, il fit un assez long discours, pour prouver la nécessité où ils étoient d'accepter la paix à des conditions qu'il ne trouvoit pas déraisonnables. Ce qui les embarrassoit le plus, c'étoit la restitution que les Romains demandoient préalablement. Car on ne voyoit que le corps des bâtiments qui leur avoient été pris, & il n'étoit pas aisé de retrouver les effets qu'ils avoient renfermés, ceux à qui on reprochoit de se les être appropriés tâchant d'éloigner la paix On conclut qu'on commenceroit par rendre les vaisseaux; qu'on chercheroit ceux qui les avoient montés, & qu'on leur rendroit la liberté. Qu'à l'égard des autres effets, on en payeroit le prix que Scipion jugeroit à propos d'y mettre. Quelques auteurs ont écrit qu'Annibal immédiatemment après la bataille, gagna le bord de la mer, & que s'étant embarqué sur un vaisseau préparé à ce dessein, il se retira auprès du Roi Antiochus; & que Scipion ayant demandé, avant toutes choses, qu'on lui

livrât Annibal, on lui répondit qu'il n'étoit plus en Afrique.

Quand les députés furent revenus trouver Scipion, les questeurs eurent ordre de fixer, par l'examen de leurs registres, la valeur des biens qui avoient appartenu à la République dans les vaisseaux; & les particuliers, de déclarer le prix de leurs effets; & pour le tout, on fit payer comptant aux Carthaginois vingt-cinq mille livres d'argent: après quoi on leur accorda une treve de trois mois, à condition que tant qu'elle dureroit, ils n'enverroient point d'ambassadeurs autre part qu'à Rome; & que s'il leur en venoit à eux mêmes, de quelque nation que ce fût, ils ne les congédieroient point, qu'auparavant ils n'eussent informé le Général Romain, & des Puissances qui les avoient envoyés, & des demandes qu'ils étoient venus faire. Scipion fit partir pour Rome, avec les députés Carthaginois, L. Veturius Philon, M. Marcius Balla, & L. Scipion son frere. Les convois qui vinrent ces jours-là de Sicile & de Sardaigne, mirent les vivres à si bas prix, que les marchands laissoient leurs bleds aux capitaines des galeres pour le

prix de la voiture. Mais on avoit été allarmé à Rome au premier bruit de la rébellion des Carthaginois: & on avoit ordonné à Tib. Claude Neron de passer promptement en Sicile avec sa flotte, & de là en Afrique; & à son collegue M. Servilius, de rester près de Rome, jusqu'à ce qu'on sût au juste en quel état étoient les affaires de l'Afrique. Le Consul Claude agit avec beaucoup de lenteur dans les préparatifs & dans le départ de la flotte, picqué de ce que les Sénateurs avoient rendu Scipion, plutôt que lui, maître des conditions auxquelles on devoit conclure la paix. Les prodiges qu'on publia dans le temps que la nouvelle de la révolte des Carthaginois fut annoncée, avoient encore augmenté la consternation. A Cumes, le disque du soleil parut plus petit qu'à l'ordinaire, & il y plut des pierres. Dans le territoire de Veliterne, il s'ouvrit dans la terre des cavernes, qui engloutirent des arbres entiers. La foudre tomba à Aricie, sur la place publique & sur les boutiques qui étoient autour; & à Frusinon, sur plusieurs parties de la muraille, & sur la porte de la ville. Il plut aussi des pierres sur le mont Pala-

tin. Ce dernier prodige fut expié, ſelon la coutume, par une neuvaine, & les autres par l'immolation des grandes victimes. Le débordement extraordinaire des eaux redoubla encore les inquiétudes ſcrupuleuſes des Romains : car le Tibre ſortit de ſon lit avec tant de furie, que le Cirque étant inondé, on réſolut de célébrer les jeux Apollinaires auprès du temple de Vénus, hors la porte Colline. Mais le jour même des jeux, le temps devint ſi beau, & le ciel ſi ſerein, que ceux qui préſidoient à la cérémonie, ayant appris que les eaux s'étoient retirées préciſément dans le moment qu'ils étoient prêts de ſortir par la porte Colline, ramenerent auſſi-tôt le peuple dans le Cirque; & cette place rendue à la pompe de jeux auxquels elle étoit deſtinée, donna à l'aſſemblée toute ſa joie, & au ſpectacle toute ſa célebrité.

Le Conſul Claude étant enfin parti de la ville avec ſa flotte, fut attaqué d'une furieuſe tempête, & ſaiſi d'une frayeur extraordinaire, entre les ports de Coſſa & de Laure. Etant enſuite arrivé à Populonie, il s'y arrêta quelque temps pour attendre le calme;

après quoi il gagna l'isle d'Ilua, puis celle de Corse, & enfin la Sardaigne. Mais là, dans le temps qu'il doubloit les * *folles montagnes*, un orage beaucoup plus violent, & dans au lieu beaucoup plus dangereux, le surprit, & dispersa ses vaisseaux. Plusieurs furent tellement battus de la tempête, qu'ils perdirent leurs mâts & tout ce qui servoit à la manœuvre. Plusieurs furent entiérement fracassés. Avec sa flotte ainsi maltraitée, il arriva à Caralis, où il mit tant de temps à radouber ses galeres, que l'hiver l'y surprit : si bien, que celui de sa magistrature étant écoulé, & personne ne lui prorogeant le commandement, il ramena sa flotte à Rome, en qualité de simple particulier. M. Servilius, de peur d'être rappellé à Rome pour y tenir les assemblées, créa Dictateur C. Servilius Geminus, & partit pour s'en retourner dans sa Province. Le Dictateur, après s'être choisi pour maître de la cavalerie P. Elius Petus, indiqua plusieurs assemblées qui furent inutiles, à cause des orages qui en empêcherent la conclusion. Ainsi la veille des ides de Mars, les anciens magistrats

* *Insanos montes* : C'étoit le nom du lieu.

étant

étant sortis de charge, sans qu'on leur en eût substitué de nouveaux, la république se trouva sans magistrats curules. Le pontife L. Manlius étant mort cette année, on lui donna pour successeur C. Sulpicius Galba : les édiles curules L. Licinius Lucullus, & Q. Fulvius, firent répresenter pendant trois jours les jeux Romains avec toute leur pompe. Les scribes & les licteurs des édiles ayant été accusés & convaincus d'avoir tiré secrettement de l'argent du trésor public, furent condamnés pour ce vol, auquel l'édile Lucullus fut soupçonné d'avoir trempé. Les édiles plébeiens P. Elius Tuberon, & L. Letorius, abdiquerent leur magistrature, après qu'on eût reconnu que leur création avoit été vicieuse, quoiqu'ils eussent déja célébré les jeux, & donné à leur occasion un repas à Jupiter, & placé dans le capitole trois statues d'argent, auxquelles ils avoient employé les deniers provenus des amendes. Le dictateur & le maître de la cavalerie célebrerent les jeux de Cerès, en vertu d'un arrêt du sénat.

Les députés que Scipion envoyoit d'Afrique à Rome, y étant arrivés

avec ceux des Carthaginois, le ſénat s'aſſembla dans le temple de Bellone. Alors L. Veturius Philon raconta avec une extrême ſatisfaction de toute l'aſſemblée, comme les Carthaginois avoient reçu auprès de leur capitale une défaite qui ne leur laiſſoit plus de reſſource, & qui terminoit enfin en faveur des Romains, une guerre qui avoit cauſé tant de maux; ajoutant, comme un léger ſurcroît de bonheur, que Vermina, fils de Syphax, avoit auſſi été vaincu. Alors on lui ordonna de monter ſur la tribune aux harangues, & de faire part au peuple d'une nouvelle ſi agréable & ſi glorieuſe. Auſſi-tôt les citoyens s'abandonnerent à la joie; & après s'être félicités d'un ſi grand ſuccès, ſe répandirent dans tous les temples, pour en remercier les Dieux, conformément au décret qui ordonnoit des prieres & des proceſſions publiques pendant trois jours. Les députés des Carthaginois, & ceux du Roi Philippe, car ils étoient auſſi venus à Rome, ayant demandé audience au ſénat, le dictateur, de l'avis de toute l'aſſemblée, leur répondit que ce ſeroient les nouveaux conſuls qui la leur

La victoire de Scipion eſt annoncée dans le ſénat.

donneroient. On tint ensuite les assemblées, dans lesquelles on créa pour consuls Cn. Cornelius Lentulus, & Pub. Elius Petus : pour préteurs, M. Junius Pennus, qui fut chargé de rendre la justice à Rome ; M. Valerius Falton, M. Fabius Buteon, & Pub. Elius Tuberon, dont le premier eut pour province l'Abruzze, le second la Sardaigne, & le troisieme la Sicile, suivant l'arrêt du sort. On attendit à regler le département des consuls, que les ambassadeurs de Macédoine & ceux de Carthage eussent été entendus. Ils prévoyoient qu'après avoir fini la guerre d'un côté, ils alloient la commencer d'un autre. Le consul Lentulus bruloit du desir d'avoir l'Afrique pour son département. Il voyoit bien que s'il y avoit encore quelques restes d'ennemis, la victoire ne lui couteroit pas bien cher, & que s'il n'y avoit plus rien à faire, au moins il auroit la gloire d'avoir mis fin à une guerre si considérable. Ainsi il déclara qu'il ne mettroit rien en délibération, que préalablement on ne lui eût décerné la province d'Afrique. Car son collegue y consentoit, étant d'un naturel sage & modéré, outre qu'il lui sembloit

Cn. Cornelius Lentulus & Pub. Elius Petus, Consuls An. de Rome 551.

qu'il ne feroit pas moins injuſte qu'inutile de vouloir diſputer cet honneur à Scipion. Car les tribuns du peuple Q. Minucius Thermus & Manius Acilius Glabrion, diſoient : » que Cn.
» Cornelius faiſoit une tentative
» dans laquelle le conſul Tib. Clau-
» dius avoit déja échoué l'année d'au-
» paravant ; puiſque le ſénat ayant
» fait demander au peuple à qui il
» vouloit donner la province d'Afri-
» que, les trente-cinq tribus toutes
» entieres s'étoient déclarées en fa-
» veur de Pub. Scipion «. L'affaire ayant été débattue avec beaucoup de chaleur, & dans le ſénat & devant le peuple, enfin la déciſion en fut remiſe au ſénat. Les ſénateurs donc, après avoir prêté ferment, comme on en étoit convenu, ordonnerent que les conſuls s'accommoderoient entr'eux, ou tireroient au ſort, pour ſavoir lequel des deux reſteroit en Italie, pendant que l'autre commanderoit une flotte de cinquante vaiſſeaux. Que celui à qui la flotte feroit échue, paſſeroit en Sicile, & de là en Afrique, ſi la paix ne ſe faiſoit pas avec les Carthaginois. Que le conſul agiroit par mer, & Scipion par terre avec la même

autorité que devant. Que si les Carthaginois acceptoient les conditions qu'on leur proposoit, les tribuns feroient décider par le peuple, si ce seroit le consul, ou Scipion, qui leur donneroit la paix, & rameneroit l'armée victorieuse en Italie, supposé qu'il fût à propos de la ramener. Que si cet honneur étoit déféré à Scipion, le consul ne passeroit point de Sicile en Afrique. Que celui des deux consuls à qui l'Italie seroit échue, recevroit deux légions du préteur M. Sextius.

On continua à P. Scipion la province d'Afrique, & le commandement des armées qu'il y avoit. On donna au préteur M. Valerius Falton, dans l'Abruzze, les deux légions que C. Livius avoit commandées l'année précédente. Le préteur P. Elius eut ordre de recevoir en Sicile deux légions de Cn. Tremellius. On décerna à M. Fabius, pour la Sardaigne, la légion que le propréteur P. Lentulus avoit eue sous lui. M. Servilius, consul de l'année d'auparavant, conserva dans l'Etrurie son autorité & ses deux légions. A l'égard des Espagnes, comme il y avoit déja plusieurs années que L,

Corn. Lentulus & L. Manlius Acidinus y commandoient, on convint que les consuls & les tribuns du peuple, de concert, feroient décider par le peuple, à qui on donneroit le commandement dans ces provinces. Que celui qu'on envoyeroit en leur place, formeroit, des deux armées qui y étoient, une légion de citoyens Romains, & quinze cohortes d'alliés du nom Latin, qu'il garderoit avec lui dans ce département. Que L. Cornelius & L. Manlius rameneroient les vieux soldats en Italie. On décerna au consul Cornelius une flotte de cinquante vaisseaux, composée de ceux qu'il voudroit choisir dans la flotte que Cn. Octavius avoit en Afrique, & dans celle avec laquelle Pub. Villius défendoit les côtes de Sicile. Que P. Scipion conserveroit les cinquante vaisseaux de guerre qu'il avoit eus jusqu'alors : & que s'il vouloit en laisser le commandement à Cn. Octavius, ce dernier auroit pendant cette année l'autorité de propréteur. Que s'il en donnoit la charge à Lelius, Cn. Octavius reviendroit à Rome, & y rameneroit les vaisseaux dont le proconsul n'auroit pas besoin. On décerna aussi dix longs

vaiſſeaux à M. Fabius, pour la Sardaigne. Enfin les conſuls eurent ordre de lever deux légions de citoyens, afin que la république eût ſur pied cette année quatorze légions, & cent dix vaiſſeaux de guerre.

Les choſes ayant été ainſi reglées, on ſongea à donner audience aux ambaſſadeurs de Philippe, & à ceux des Carthaginois. Ceux de Philippe furent introduits les premiers dans le ſénat. Leur diſcours contenoit trois chefs. Ils commencerent par juſtifier leur maître des hoſtilités que les ambaſſadeurs, envoyés de Rome à ce Prince, l'avoient accuſé d'avoir exercées contre les alliés de la république. En ſecond lieu, ils ſe plaignirent eux-mêmes des alliés du peuple Romain; mais beaucoup plus aigrement de M. Aurelius, l'un des trois ambaſſadeurs qu'on lui avoit envoyés. Car ils lui reprochoient que, malgré ſon caractere, il avoit fait des levées de ſoldats, étoit reſté dans les états du Roi, & lui avoit fait la guerre, contre le traité, & en étoit ſouvent venu aux mains avec ſes lieutenants. Enfin ils demandoient qu'on rendît Philippe Sopater, avec les ſoldats Macédoniens qu'il avoit

commandés, & que les Romains avoient fait prisonniers dans le temps qu'ils servoient pour de l'argent dans l'armée d'Annibal. M. Furius, qu'Aurelius avoit envoyé de Macedoine exprès pour le défendre, répondit à ces accusations : » Qu'Aurelius avoit été » laissé dans le pays, pour empêcher » que les alliés de la république ne » prîssent enfin le parti de Philippe, » afin de se délivrer des injures & des » ravages qu'il exerçoit continuelle- » ment sur eux. Qu'au reste il n'étoit » point sorti des terres des alliés, & » qu'il s'étoit borné à empêcher que » les soldats du Roi ne fîssent impu- » nément des courses sur leurs ter- » res. Que Sopater, l'un des favoris » & des parents du Roi, avoit été » envoyé en Afrique, avec quatre » mille hommes & de l'argent, pour » secourir Annibal & les Carthagi- » nois. Après que Furius eut cessé de parler, on demanda aux Macedoniens ce qu'ils avoient à lui répliquer : & comme leurs réponses parurent embarrassées, sans leur permettre d'en dire davantage, on leur déclara : » Qu'il » étoit aisé de voir que le Roi cher- » choit la guerre, & que s'il ne chan-

» geoit de conduite, il la trouveroit » bientôt. Qu'il avoit doublement » violé le traité : car non content de » maltraiter les alliés du peuple Ro- » main, & de faire piller leurs cam- » pagnes par ses soldats, il avoit en- » core donné des secours d'hommes » & d'argent aux ennemis de la répu- » blique. Que Scipion n'avoit rien » fait dont on pût raisonnablement » se plaindre, lorsqu'il avoit chargé » de chaînes & regardé comme enne- » mis, des gens qu'il avoit fait pri- » sonniers dans le temps qu'ils com- » battoient contre le peuple Romain. » Et que le sénat, aussi bien que le » peuple de Rome, approuvoit Au- » relius, d'avoir secouru par les ar- » mes les alliés de la république, » puisque la foi d'un traité n'avoit pû » les mettre à couvert de la violence » de Philippe. Les Macedoniens ayant été congediés avec une réponse aussi triste, les Carthaginois furent appel- lés. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, & qu'on sçût qu'ils étoient les plus distingués de Carthage par leur naissance & leurs emplois, on commença à croire que c'étoit tout de bon que les Carthaginois songeoient à

Ambassadeurs de Philippe renvoyés avec un refus.

la paix. Le plus considérable d'entre eux, étoit Asdrubal, surnommé Hedus, celui-là même qui avoit toujours conseillé la paix à ses concitoyens, & l'un des plus grands ennemis de la faction Barcine. C'est ce qui contribua le plus à lui concilier l'attention des sénateurs, lorsqu'il imputa la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de gens, & qu'il assura que le conseil public de Carthage n'y avoit aucune part. Il fit un assez long discours, excusant les Carthaginois sur quelques articles, passant condamnation sur d'autres, pour ne point rendre les Romains inexorables, en niant impudemment des choses avérées : enfin exhortant les sénateurs d'user modestement de leur bonne fortune. Il ajouta : » Que si les Carthaginois avoient » voulu suivre ses conseils, & ceux » d'Hannon, ils auroient eux-mêmes » donné la paix qu'ils demandoient » actuellement. Qu'il étoit rare que » les Dieux donnâssent en même-» temps aux hommes la bonne fortu-» ne & le bon esprit. Que ce qui ren-» doit le peuple Romain invincible, » c'est que dans la prospérité il sça-» voit écouter les conseils de la raison

Asdrubal Hedus, un des ambassadeurs de Carthage, tâche d'adoucir l'esprit des Sénateurs Romains.

» & de la sagesse. Et qu'il seroit bien » étonnant qu'il en usât autrement. » Que les hommes n'étoient insolents, & ne se laissoient aller à une » joie immoderée dans la prospérité, » que parce qu'ils n'y étoient point » accoutumés. Au lieu que les Romains avoient si fort contracté l'habitude de vaincre, qu'ils étoient » presque insensibles au plaisir que » donne la victoire; & qu'ils devoient » l'accroissement de leur empire, » beaucoup plus à la clémence dont » ils usoient envers les vaincus, qu'à » leurs victoires mêmes. Les autres ambassadeurs parlerent avec beaucoup moins de fermeté. » Ils déplorerent » le sort de leur patrie, en faisant sentir de quel faîte de grandeur & de » puissance elle étoit tombée dans un » abîme de misere. Qu'il ne restoit » aux Carthaginois, après avoir étendu leurs armes dans l'univers presque entier, que les murailles de » Carthage même. Qu'enfermés dans » leur enceinte, ils ne voyoient plus » rien, ni sur mer, ni sur terre, qui » leur obéit. Et que la possession de » leur ville même & de leurs Dieux » Penates, ne leur resteroit qu'autant

» que le peuple Romain voudroit » bien épargner le ſeul aſyle qu'ils » euſſent dans le monde. Il paroiſſoit que les ſénateurs étoient touchés de compaſſion, lorſqu'un d'entre eux, irrité de leur perfidie, leur demanda tout haut, » par quels Dieux ils jureroient d'obſerver le traité de paix, » puiſqu'ils avoient trompé ceux qui » avoient été les témoins de leurs premiers ſerments ? Ce ſera, lui répondit Aſdrubal, » par ces mêmes » Dieux qui puniſſent ſi ſéverement » les parjures.

Tous les ſénateurs Romains étoient portés à la paix. Mais le conſul Cn. Lentulus, qui avoit le commandement de la flotte, s'oppoſa à l'arrêt qu'ils étoient ſur le point de rendre dans cet eſprit. Alors les tribuns Manius Acilius & Q. Minucius demanderent au peuple aſſemblé, ſi ſa volonté étoit qu'on fît la paix avec les Carthaginois, & par qui il ſouhaitoit qu'elle ſe fît, & que l'armée fût ramenée d'Afrique. Toutes les tribus ſe déclarerent pour la paix, & chargerent Scipion du ſoin de la conclure, & de ramener les troupes en Italie. En conſéquence de la loi que venoit de

porter le peuple, le ſénat décerna que Scipion, de l'avis de dix députés, feroit la paix avec les Carthaginois, à telles conditions qu'il jugeroit à propos. Les ambaſſadeurs de Carthage, après avoir remercié le ſénat, demanderent qu'il leur fût permis d'entrer dans la ville, & de s'entretenir avec leurs concitoyens qui étoient retenus dans les priſons de la république. Qu'il y en avoit parmi eux des plus conſidérables de Carthage, avec qui ils étoient liés par le ſang & l'amitié; qu'il y en avoit d'autres que leurs parents les avoient chargés de voir. Quand ils les eurent viſités, ils demanderent une nouvelle grace: c'étoit de pouvoir racheter ceux d'entre ces priſonniers qu'ils voudroient. On leur en demanda les noms. Ils en déſignerent environ deux cents, que le ſénat fit conduire en Afrique par les députés Romains, à qui il ordonna de les préſenter à Scipion; & ce général devoit les rendre aux Carthaginois, ſans rançon, dès que la paix ſeroit conclue. Les Feciaux ayant eu ordre de paſſer en Afrique pour faire le traité de paix, requirent le ſénat de décerner par un arrêt que chacun d'eux porte-

Priſonniers rendus aux Carthaginois ſans rançon.

roit avec lui les * cailloux & les verveines ſacrées, après avoir reçu l'un & l'autre des mains du préteur qui leur auroit commandé de faire le traité. Cette verveine eſt une herbe qu'on prend dans le capitole, & qu'on donne aux Feciaux. Les ambaſſadeurs de Carthage, après toutes ces cérémonies, partirent de Rome; & s'étant rendus auprès de Scipion, firent la paix aux conditions qu'on a marquées ci-devant. Ils lui livrerent leurs vaiſſeaux de guerre, leurs éléphants, les eſclaves & les transfuges Romains, & quatre mille priſonniers, parmi leſquels ſe trouva un ſénateur, nommé Q. Terentius Culleon Scipion fit conduire les vaiſſeaux en pleine mer, où ils furent brulés. Quelques-uns aſſurent qu'il s'en trouva cinq cents, de toutes les eſpeces que l'on conduit à la rame. La vue de cet embrâſement allumé ſi près de Carthage, cauſa autant de douleur à ſes citoyens, qu'auroit pû faire l'incendie de Carthage même. Les déſerteurs furent punis plus rigoureuſement que les eſclaves : car on trancha la tête à tous ceux qui étoient du

Cinq cent vaiſſeaux brulés en pleine mer, par ordre de Scipion.

Déſerteurs punis.

* Cailloux pointus, qui ſervoient en guiſe de couteaux, pour égorger les victimes.

pays Latin, & on pendit tous ceux qui étoient de Rome même.

Il y avoit quarante ans que la derniere paix avoit été faite avec les mêmes Carthaginois, sous le consulat de Q. Lutatius & d'Aulus Manilius. La guerre avoit recommencé vingt-trois ans après, sous celui de Pub. Cornelius & de Tib. Sempronius. Elle fut terminée la dix septieme année, pendant le consulat de Cn. Cornelius & de Pub Elius Petus. On dit que Scipion assura bien des fois dans la suite, que s'il n'avoit pas fini cette guerre par la destruction entiere de Carthage, on devoit s'en prendre à la cupidité & à l'ambition, premierement de Ti. Claudius, puis de Cn. Cornelius. Comme les sénateurs Carthaginois assemblés avoient peine à trouver dans leur trésor, épuisé par une si longue guerre, le premier payement qu'il étoit question de faire aux Romains, & que tous étoient plongés dans la douleur & l'abbattement, on rapporte qu'Annibal ne put s'empêcher de rire de leur affliction & de leurs larmes. Et comme Asdrubal Hedus lui eut reproché qu'il insultoit à la misere publique, dont il étoit lui-

Annibal rit pendant que les autres pleurent.

Belles réflexions d'Annibal.

même la cause : » Si on pouvoit aussi » bien voir, dit-il alors, ce qui se » passe au fond de l'ame, comme on » apperçoit les mouvemens extérieurs » du visage, vous connoîtriez aisément que ce ris qui vous choque, » n'est pas un effet de la joie, mais du » désespoir dont mon cœur est pénétré. Et après tout, ce ris n'est pas » si absurde que les larmes que vous » répandez si à contre temps. Quand » on nous a ôté nos armes, quand on » a brulé nos vaisseaux, & qu'on nous » a lié les mains, pour nous empêcher » de faire la guerre aux nations étrangeres, c'étoit alors qu'il convenoit » de pleurer ; car c'est-là le coup mortel qu'on a porté à notre république. » Et ne vous imaginez pas que l'intention des Romains, en nous traitant avec tant de rigueur, ait été » seulement d'assouvir la haine qu'ils » ont pour nous. Ils portent leurs » vues plus loin. S'ils nous condamnent au repos, c'est qu'ils savent » bien qu'un grand état ne peut rester » longtemps tranquille. S'il n'a point » d'ennemis au dehors, il s'en fait au-dedans de lui-même, semblable aux » corps robustes, qui renferment en

» eux les causes de leur destruction, » tandis qu'ils sont à couvert des pé- » rils étrangers. Il est bien aisé de » voir que les calamités publiques ne » nous touchent qu'autant qu'elles at- » taquent notre fortune particuliere : » & la nécessité de donner de l'argent » est, de tous les maux, celui auquel » on est plus sensible. C'est ce qui fait » que dans le temps qu'on dépouilloit » Carthage vaincue, & qu'on la lais- » soit nue & privée de toute défense, » au milieu de tant de nations armées » de l'Afrique, aucun de vous n'a « versé une larme, ni poussé un sou- » pir. Maintenant parcequ'il faut que » chacun fournisse sa quote-part du » tribut que nous devons payer, vous » pleurez comme des enfans aux fu- » nérailles de leurs peres ou de leurs » meres. Ah, que j'appréhende qu'au » premier jour vous n'avouyiez, que » ce qui vous afflige aujourd'hui, est » le moindre sujet de vos larmes « ! Pendant que ces choses se passoient entre Annibal & les Carthaginois, Scipion assembla ses troupes, & déclara publiquement qu'il ajoutoit aux états que Massinissa tenoit de ses peres, Cirtha, & les autres villes & cam-

Scipion donne à Massinissa le royaume de Syphax.

pagnes de Syphax, dont les Romains s'étoient rendus maîtres, & qu'il lui en faiſoit préſent en leur nom. Il ordonna à Cn. Octavius de conduire la flotte en Sicile, & d'en laiſſer le commandement au conſul Cn. Cornelius : & aux ambaſſadeurs de Carthage, d'aller à Rome, pour y faire ratifier par le ſénat & le peuple, le traité qu'il venoit de conclure avec eux de l'avis des dix députés.

Et après avoir donné à ſa patrie une paix ſi glorieuſe par mer & par terre, il embarqua ſes troupes. & paſſa à Lilybée, en Sicile. De là il fit partir la plus grande partie de ſes ſoldats ſur les galeres ; & avec ce qu'il en garda avec lui, il traverſa l'Italie, transporté de la joie que lui cauſoit la paix, autant que la victoire, entre deux hayes de peuples, qui, pour lui faire honneur, ſortoient non-ſeulement des villes, mais de toutes les campagnes voiſines ; & étant arrivé à Rome ainſi eſcorté, il y reçut l'honneur du triomphe le plus magnifique & le mieux mérité qu'on vit jamais. Il mit dans le tréſor public plus de cent cinquante mille livres d'argent. Il fit donner à chacun des ſoldats quarante pieces de

monnoie, du butin fait ſur les ennemis. La mort de Syphax, arrivée depuis peu à Trivoli, où on l'avoit transféré d'Albe, empêcha que ce Prince ne fût offert aux yeux du peuple, mais ne le déroba point à la gloire du triomphateur. Les Romains furent cependant témoin de ſon convoi, qui fut public. Polybe, dont le témoignage eſt d'un grand poids, rapporte qu'il fut mené en triomphe avant de mourir. Q. Terentius Culleon ſuivit le char de Scipion, le * chapeau ſur la tête ; & tout le reſte de ſa vie, il l'honora comme ſon libérateur. Pour le ſurnom d'Africain, qui eſt reſté pour toujours à Scipion, on ne ſait pas au juſte s'il le dût d'abord au zele de ſes ſoldats, ou à la faveur du peuple. Peut-être même commença-t-il par les compliments flatteurs de ſes amis ; & de ceux qui venoient lui faire la cour ; à peu près de la même façon que, du temps de nos peres, Sylla acquit celui d'Heureux, & Pompée celui de Grand. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt le premier général qui ait pris le nom de la nation qu'il avoit vain-

Scipion reçoit le ſurnom d'Africain.

* Ce chapeau étoit la marque de la liberté recouvrée.

cue. Dans la ſuite d'autres familles, à ſon exemple, ſe ſont attribué des titres pareils, mais qu'ils n'avoient pas mérités par des victoires ſi éclatantes.

Fin du dixieme & dernier Livre.

De l'Imprimerie de DIDOT.





